LA VIE SPIRITUELLE

Octobre 1959
N° 454

Un jour, quelque part, il priait. Quand il eut fini, un de ses disciples demanda : « Seigneur, apprends-nous à prier... »

Lc 11, 1.

Il revint vers ses disciples et les trouva endormis, et il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi! »

Mt 26, 40.

PRIER

Deux interpellations de l'Évangile résument toute l'histoire notre prière : l'appel des apôtres : « Seigneur apprends-nous prier »; la plainte du Christ : « Vous n'avez pas eu la force veiller une heure avec moi! »

Nous n'avons jamais fini d'apprendre à prier, de découvrir e seul l'Esprit de Dieu peut intercéder et gémir pour nous i ne savons pas ce qui nous convient. Et nous n'avons jamais i d'être en retard sur l'attente de Dieu à notre égard. Alors 'on croyait être généreux, le moment venu, un alibi est tou- urs présent pour éviter la prière.

Le temps enseigne vite ici à ne pas se payer de fausses assu- nces. Toute illusion y est trop grave. « Le poisson pourrit par tête », affirme un proverbe norvégien. Que valent nos vies rsque la nostalgie de Dieu les a quittées?

Et trop souvent nous essayons de porter remède à notre heté, à notre lassitude par des recettes ou des conseils à urte efficacité. Au fond, véritables difficultés et objections meurent : nous ne sommes pas convaincus de la nécessité de tre prière. Nous avons peine à l'inclure dans notre foi.

C'est en réponse à ce souci que, tout au long de l'année, La e Spirituelle *publiera un ensemble de réflexions sur les lois, attitudes, les méthodes, les conditions de notre prière. Quels nt ses défauts, ses difficultés, ses illusions, ses étapes?*

Nul ne pouvait mieux nous y introduire que le plus prestigieux s maîtres spirituels : saint Augustin.

A.-M. BESNARD, O. P. Les grandes lois de la prière. Saint Augustin, maître de prière 237

Mgr PAULOT. La pratique de l'oraison..... 281

A.-M. B. La prière. Bibliographie organisée. 303

MAITRES SPIRITUELS

P.-Th. CAMELOT, O. P. Les Pères du désert. Un guide de lecture 310

Jamais les grands auteurs chrétiens n'ont été si bien mis à notre disposition par tant d'éditions différentes; mais rarement ils auront été aussi méconnus que maintenant (toutes les enquêtes un peu précises le prouvent). Ils n'ont jamais eu la prétention de remplacer l'évangile, mais, sans leur expérience, l'évangile risque fort d'être lettre mal comprise, et ils sont, pour une grande part, dépositaires toujours actuels de la sainteté de l'Église. Il reste que, sans initiation, trop souvent leur lecture nous décourage. Chaque mois un guide nous introduira — de Cassien à Charles de Foucauld — à l'un de ces auteurs.

CHRONIQUES

M.-D. CHENU, O. P. La royauté du Christ..... 325

H.-Ch. CHÉRY, O. P. Le Rosaire et l'Écriture 330

Fête du Rosaire, fête du Christ-Roi : nous avons chaque année à nous rappeler l'essentiel du message évangélique que ces fêtes ont charge de nous faire revivre.

LES GRANDES LOIS DE LA PRIÈRE

O pauvre, devant la porte d'un Dieu si riche, quel désir te fait mendier ?

Saint Augustin, maître de prière.

« Quelles exclamations j'ai poussées vers vous, mon Dieu, à lecture des psaumes de David, ces cantiques de la foi! ces aroles de la piété qui guérissent l'esprit de son orgueil! » (*Con-ssions*, IX, IV).

La majorité des psaumes commentés par saint Augustin l'ont té au cours des fêtes liturgiques qui leur redonnaient une voix ouvelle[1]. C'est dans la sainte convocation du peuple de Dieu u'il invitait les foules d'Hippone ou de Carthage à vivre leur

1. Tous les commentaires sur les psaumes n'ont pas été prêchés. Dom Vilmart avance le chiffre de 110 psaumes prêchés contre 86 donnant lieu des commentaires dictés (Dom WILMART, « La Tradition des grands ouvrages de saint Augustin », dans *Miscellanea Agostiniana*, II, Rome, 1931, p. 295-315). Cependant parmi tous les passages concernant la prière et que nous citons dans cet article, 6 seulement proviendraient de psaumes probablement non prêchés; ce sont, dans l'ordre de leur citation : in ps 114 (p. 240), in ps 5 (p. 249), in ps 3 (p. 251), in ps 67 (p. 252), in ps 108 (p. 259), in ps 104 (p. 268).

Les psaumes prêchés ne l'ont pas tous été à Hippone; beaucoup l'ont été à

christianisme en le replongeant sans cesse dans le mystère plénier de l'Église. On le voit passer du pluriel collectif de l'Église au singulier des personnes qui la constituent, avec une facilité qui révèle quelle évidence c'était pour lui. C'est que sa foi lui donne la certitude que l'Église est plus réellement un singulier qu'un pluriel, elle est ce Singulier, cette Personne unique qu'est le Christ, tantôt vu comme Tête, le Christ historique et ressuscité, tantôt vu comme Corps avec ses membres, le Christ que nous appelons aujourd'hui « mystique », et celui-ci vivant toujours sous la motion souveraine de celui-là.

Les problèmes de spiritualité personnelle, si problèmes il y a, saint Augustin les résout en les situant dans la vie cultuelle et le mystère total de l'Église. Inversement, cette vie de l'Église doit être reproduite par chacun à l'échelle de sa propre vie, comme une image fidèle. Si nul ne peut se dire à lui seul toute l'Église (avec quelle ironie incisive il stigmatise cette prétention chez les partisans de Donat[2]!), chacun néanmoins doit devenir totalement Église, élargissant sa vie personnelle aux dimensions de la vie du grand Corps catholique — et saint Augustin n'enseignait cela si ardemment et si bien que parce qu'il le vivait lui-même.

Dans ses commentaires sur les psaumes, l'évêque d'Hippone ne cherche donc pas uniquement à donner un enseignement sur la prière. Ce n'est même pas là son dessein principal. Ce qu'il veut, c'est éclairer et nourrir la foi de son troupeau en lui exposant l'essentiel de la doctrine chrétienne, au gré de ce que lui

Carthage (D. DE BRUYNE, « Enarrationes in psalmos » prêchées à Carthage, *ibid.*, pp. 321-335).

Sur la date de ces prédications : P. ZARB, « Chronologia Enarrationum S. Augustini in psalmos », *Angelicum*, XII (1935) à XVII et XXIV (1947), XXV.

Indications plus accessibles dans PONTET, *L'exégèse de saint Augustin prédicateur*, Aubier, pp. 82 ss. et 387 ss. La majorité des psaumes auraient été commentés entre 411 et 415.

2. Par exemple 21, II; 56, 13. Dans nos références, le premier chiffre indique toujours le numéro du psaume commenté, le chiffre romain, éventuellement, distingue les commentaires sur le même psaume lorsqu'il y en a plusieurs, le ou les derniers chiffres arabes désignent le numéro du paragraphe dans les éditions, à l'intérieur du commentaire.

uggèrent les paroles du psaume (il ne craint pas d'aborder même
: mystère de la Trinité[3]); c'est ensuite l'exhorter à mettre en
ratique ce qu'il a entendu, et, l'interpellant dans sa vie con-
rète, le secouer s'il dort, le mettre en garde contre les tentations
ui le menacent, l'entraîner vers les sommets de la charité. Caté-
hèse doctrinale, mais dans le plus pur lyrisme évangélique;
atéchèse morale, mais toute rattachée à la *vita in Christo et in
Ecclesia* : voilà ce que sont les commentaires sur les psaumes[4].
Mais, dans l'acte de la réunion liturgique, la prière précède,
ous-tend, prolongera la catéchèse comme le milieu nourricier
'où cette catéchèse tire sa vigueur et où elle portera ses fruits.
C'est parfois en entendant chanter le psaume que saint Augustin
écouvre le thème qu'il va développer quelques instants plus
ard[5]; quant au peuple, le chant du psaume l'a déjà mis en
ttitude de prière et en appétit d'explication.

> Tous aujourd'hui sont accourus à l'église; tous aujourd'hui ont écouté le psaume avec attention; tous, dans leur cœur, ont été suspendu à cette écoute (22, II, 29).
>
> Nous venons de prêter une oreille attentive au chant de ce psaume, mais pour l'avoir tous entendu, nous ne l'avons pas forcément tous compris. Il nous faut donc maintenant redoubler d'attention : Dieu va peut-être, comme je l'espère et le désire et grâce aux prières de tous les auditeurs, éclairer généreusement ce qui a pu demeurer obscur; ainsi aurons-nous écouté avec fruit et nul ne s'en ira avec l'impression d'avoir dépensé en vain son attention (146, 1).

La prière est aussi naturelle au croyant que la respiration,
nais, comme toutes les réalités spirituelles, elle a aussi un appro-
ondissement et une croissance. Elle doit croître en intelligence
le la foi, car la Parole de Dieu est faite pour être comprise, elle
un sens qui nous est destiné (au point qu'Augustin s'acharnera

3. Par exemple, 68, 5.

4. On aura profit à relire deux articles de J. Delamare parus dans *La Vie Spirituelle* et touchant de près à notre sujet : « Lorsque saint Augustin expliquait les psaumes » (février 1950, pp. 115-136); « La prière à l'école de saint Augustin » (mai 1952, pp. 477-493).

5. 86, 1; 138, 1; 142, 1.

à trouver des profondeurs insoupçonnées d'intelligibilité à toutes les suscriptions des psaumes [6]). Elle doit croître en intériorité, car la vraie prière est celle du cœur; et en efficacité, car la prière doit informer toute notre vie et rendre meilleures toutes nos œuvres. Elle doit croître enfin dans la conscience qu'elle prend d'être la prière du Christ, la prière de l'Église, et finalement les balbutiements de la louange éternelle en quoi consistera notre béatitude.

Ce n'est jamais de façon systématique que saint Augustin parle de la prière, mais les psaumes lui donnent si souvent l'occasion d'en expliciter les aspects les plus variés qu'on peut en tirer un enseignement essentiel et remarquablement équilibré. Les pages qui suivent ne cherchent qu'à dessiner les lignes structurales de cet enseignement.

I

L'ORIGINALITÉ DE LA PRIÈRE CHRÉTIENNE

Qui peut interpeller Dieu ?...

Le fait même, pour saint Augustin, de parler de la prière au cours d'une assemblée liturgique, où éclate le mystère de « l'Ecclesia », de ce regroupement des sauvés autour du Seigneur qui les appelle au salut, la lui fait considérer non comme le cri hésitant d'un solitaire qui chercherait à atteindre une divinité insaisissable, mais comme la réponse lucide d'un homme et d'un peuple interpellés par un Dieu qui le premier s'est révélé :

> Qui donc a fait appel au Seigneur, sinon celui que le Seigneur le premier a appelé ? (« Quis enim eum invocavit, nisi quem ipse prior vocavit ? » 114, 5).

Mais comment le Seigneur a-t-il fait entendre cet appel ? De deux façons :

6. Voir par exemple 33, 1, 1; 38, 1; 46, 2; 51, 1; 58, 1; 67, 1.

— à l'intime du cœur, comme par une voix intérieure dont on ne peut douter tant elle résonne haut et clair :

> Dieu a un langage secret, chez beaucoup il s'adresse au cœur, et là c'est une puissante rumeur dans le grand silence du cœur quand il dit d'une voix puissante : C'est moi qui suis ton salut (38, 20).

— par la médiation de l'Église, en la personne des prédicateurs de la foi, qui sont la voix (et la voie) historique sans laquelle nul ne connaît le Christ :

> *Tu as entendu,* de la bouche d'un prédicateur qui venait à toi et dont les pieds étaient beaux : « Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut » (2 Co 6, 2) — alors *tu as cru,* et au long de tes jours *tu as appelé, et tu as dit* : « O Seigneur, délivre mon âme » (« Audisti... credidisti... invocasti et dixisti... », 114, 3).

Les deux sources.

Ces deux textes ne s'opposent pas, il faudra le mettre en pleine lumière, mais d'emblée ils font saillir les structures spirituelles du chrétien. Dieu présent directement à l'âme, comme le Maître intérieur qui n'a nul besoin de la médiation des mots et des sons, d'une part, et, de l'autre, le Christ connu dans l'Église par la prédication de l'Évangile : *intériorité immédiate et médiation extérieure, toutes deux nécessaires, voilà posées les deux sources conjointes et divines de la prière chrétienne,* qui sont d'abord celles de la foi. On peut dire que l'un des grands problèmes de cette prière est celui de l'équilibre de cette conjonction. Toute spiritualité s'éloignera de la vraie prière chrétienne dans la mesure même où elle ne sauvegardera pas cet équilibre : soit par désaffection de la parole historique de Dieu dans le Christ, au profit de la voix intime d'une présence intérieure qu'il sera alors difficile d'identifier et qui risquera de ne plus être le Dieu vivant, Père de Jésus-Christ ; soit par obturation de la source mystique, par le refus de considérer comme chrétienne cette

prière secrète qui s'élance au-delà des paroles historiques de la Révélation, bien qu'elle soit sans cesse éveillée et rectifiée par elles.

Saint Augustin n'a jamais posé le problème, mais il en vivait la solution : le classement des textes nous le traduira admirablement. En cela comme en beaucoup d'autres questions, sa théologie, pastorale par nécessité, est une sûre expression de la tradition de l'Église, à condition qu'on sache la prendre dans la totalité de ses explications complémentaires.

Pour saint Augustin, Dieu parle et nous appelle, et la première réponse de l'homme, c'est de croire : « vocavit... credidisti ». L'appel de Dieu nous concerne si totalement et nous atteint si substantiellement qu'il exige cette soumission et cet engagement de tout l'être qu'est la foi. Ce serait une grossière erreur de s'imaginer qu'un assentiment verbal puisse être une réponse adéquate : la parole n'est que du vent si la vie n'y est pas conforme.

> Lui (Dieu) nous appelle, et nous, nous répondons; non par la voix, mais par la foi; non par la langue, mais par la vie. Si Dieu en effet t'appelle et t'enjoint de bien vivre, mais que toi tu te mettes à mal vivre, tu ne réponds nullement à son appel, aucune louange ne monte de toi vers lui puisque ta vie est telle que, loin de le louer, tu le blasphèmes. Mais lorsque nous vivons de manière à le louer, alors sa louange lui répond (101, II, 6).

Cela ne fait que rejoindre le vigoureux réalisme de saint Jean : « N'aimons pas en paroles et avec la langue, mais en action et avec vérité » (1 Jn 3, 18). Nous entendons l'appel de Dieu de la bouche d'un prédicateur de Jésus-Christ; cet appel est repris, approfondi et comme confirmé par la voix secrète de ce même Dieu à l'intime de notre cœur; nous croyons, et de notre foi découle un agir chrétien dont la droiture et la qualité sont la meilleure des louanges à Dieu. Alors, penserons-nous, plus de paroles, plus de prières, ces mots inconsistants ? Non certes, mais des paroles et des prières qui vont innerver le sérieux de l'agir chrétien et contribuer aux efforts de tout nous-même pour devenir dignes de l'amitié divine.

> Ta prière est un entretien avec Dieu. Quand tu lis, c'est Dieu

qui te parle; quand tu pries, c'est avec Dieu que tu parles (« Oratio tua locutio est ad Deum... », 85, 7)[7].

Un interlocuteur redoutable.

La prière est une « locutio ad Deum ». Voilà encore une définition essentielle, décisive et aussi simple que le requiert la grandeur de ce qu'elle définit. « Locutio » : c'est dire que saint Augustin garde toute sa place à la prière comme telle. Mais « locutio ad Deum » : quel interlocuteur redoutable! S'il n'usait constamment de douceur et de miséricorde envers celui qui essaie de le rencontrer dans ses balbutiements, pareille conversation serait impossible. Qu'une telle définition puisse être *réelle* n'est pas la moindre caractéristique de la prière chrétienne.

> Chacun peut en faire la constatation : que d'affairements dans le cœur humain! La plupart de nos prières sont entravées par des préoccupations vaines, et il est bien rare que notre cœur se tienne en présence de son Dieu, avec la volonté de s'y tenir et de se fuir en quelque sorte lui-même, sans retomber dans le cercle de quelque prison, sans qu'aucun obstacle paralyse ses élans, sans s'éparpiller en divagations, mais présent à son Dieu dans lequel il trouve sa joie. Qu'elle est rare une telle prière parmi nos innombrables prières... C'est pourquoi, mes frères, en réfléchissant sur ce qui est dit dans ce psaume « tu es, toi, suave et doux », il me semble comprendre pourquoi le psaume parle de douceur... il me semble comprendre que Dieu est qualifié de doux parce qu'il tolère ces faiblesses, qui sont les nôtres, sans pour autant cesser d'attendre de nous une prière susceptible de nous conduire à la perfection; et quand nous la lui avons donnée, il l'accueille avec bonté, il l'exauce, il ne garde pas le souvenir de tant de prières faites avec dissipation, mais il accueille cette prière unique et rare qui d'aventure nous advient. Dites, mes frères, lequel d'entre nous, entrant en conversation avec son ami

7. Cette idée est un bien commun de la tradition patristique. On la retrouve en de multiples endroits, chez saint Jérôme, saint Grégoire; le Moyen Age lui fera une fortune. La lecture dont il s'agit est, avant tout, la lecture de la Bible. La « lectio divina » se vit selon le rythme primordial **lectio-oratio.**

et se préparant à lui répondre, supporterait de voir cet ami lui tourner le dos et se mettre à parler avec un tiers de tout autre chose? Ou encore, imagine que tu fasses appel à un juge, qu'il te donne un rendez-vous, mais à peine aurais-tu commencé à lui parler que tu le planterais là pour te mettre à bavarder avec ton ami : ce juge tolérerait-il ta désinvolture? Eh bien! Dieu supporte que tant de cœurs, pendant qu'ils le prient, se préoccupent de bien d'autres choses — je ne dirai pas forcément se préoccupent de pensées empoisonnées, je ne dirai pas non plus de pensées perverses et ennemies de Dieu, mais le seul fait de se laisser aller à des pensées inutiles constitue déjà une injure à l'égard de Celui à qui tu parles (85, 7).

II

LA PRIÈRE, DON DE DIEU

Avec quelles paroles irons-nous au Seigneur?

Parce que Dieu est Dieu, c'est une prière parfaite qui est requise. Mais l'homme est homme, frivole et pécheur, la prière parfaite lui est difficile sinon impossible. Dès lors,

> faudra-t-il désespérer de l'humanité et dire que tout homme sera damné dès là qu'une distraction se sera glissée dans sa prière et sera venue l'égarer? S'il nous fallait l'affirmer, mes frères, je ne vois guère quelle espérance nous resterait... (*ibid.*).

L'extraordinaire, c'est qu'il reste un recours, et c'est... la prière même, une prière de pauvre cette fois-ci, la prière de celui qui voudrait apprendre à prier (n'est-ce pas ce qu'ont demandé les disciples : « Seigneur, apprends-nous à prier »?) :

> Puisqu'il y a une espérance vers Dieu, puisque grande est sa miséricorde, disons-lui : « Fais venir la joie dans l'âme de ton serviteur, car vers toi, Seigneur, j'ai élevé mon âme. » Et comment l'ai-je élevée? Comme je l'ai pu, autant que tu m'en as donné la force, pour autant que j'ai pu la retenir dans sa dissipation (suite du préc.).

D'avance exaucés.

Or Dieu a d'avance exaucé cette prière-là. Décidément il fallait qu'il nous donnât tout : non seulement l'appel à son amitié, mais encore le moyen de nourrir cette amitié; non seulement le message de sa Parole, mais le courage de répondre dignement à sa Parole, et finalement cette réponse elle-même! Seule, en effet, l'Écriture nous offre les mots dont nous pouvons être sûrs qu'ils sont assez vrais pour ne pas faire injure à Dieu, et assez pauvres pour ne pas lui déplaire.

> Louer le Seigneur avec vous, voilà mon désir. Lui-même a daigné nous le permettre; encore faut-il que la louange que nous lui disons trouve son juste équilibre (ut laus quam illi dicimus habeat ordinem suum), de peur d'offenser par un excès ou par un autre Celui-là même qu'elle veut louer. C'est pourquoi nous cherchons dans l'Écriture divine la meilleure façon de le louer, prenant garde de ne nous en écarter ni à gauche ni à droite (144, 1).

Ingénieux et divin expédient :

> Afin d'être convenablement loué par l'homme, Dieu s'est loué lui-même... (*ibid.*, suite).

Mais si Dieu s'est loué lui-même, la chose est faite, et taisons-nous. Or le plus merveilleux est que, par cette miséricorde où Dieu fait tout sinon rien n'est fait, l'homme trouve aussi le moyen de tout faire à son tour :

> Parce que Dieu a daigné se louer lui-même, l'homme aussi se trouve désormais capable de le louer. Faire sa propre louange, c'est, de la part d'un homme, une impudence; de la part de Dieu, c'est miséricorde. Il est bon d'aimer celui que nous louons et cet amour du bien nous rend meilleurs. C'est la raison pour laquelle, sachant qu'il nous était profitable de l'aimer, Dieu en se louant a révélé ce qui le rend digne d'amour; c'est par égard pour nous qu'il s'est révélé tel. Ainsi notre cœur se trouve-t-il stimulé à sa louange... (*ibid.*, suite).

Dieu s'est loué lui-même.

Le stratagème est, au fond, très simple, mais l'amour seul pouvait l'inventer et la toute-puissance le réaliser : Dieu répand en nous son Esprit, de sorte que, puisque c'est *son Esprit,* c'est lui-même qui se loue et les louanges sont dignes de lui ; mais parce que son Esprit habite *en nous,* c'est nous en toute vérité qui le louons :

> De son Esprit il a rempli ses serviteurs, afin que ceux-ci puissent le louer. Puisque c'est son Esprit qui, dans ses serviteurs, le loue, n'est-ce pas lui-même qui chante ses propres louanges ? (*ibid.,* suite).

Mais alors, de qui sont les paroles de nos prières ? De Dieu ou de nous ? A la fois de Dieu et de nous! Il n'y a là de paradoxe que pour celui qui n'apprécie pas le réalisme ontologique de la grâce chrétienne. Paroles de Dieu, paroles humaines, elles méritent authentiquement cette double qualification. La charité est le creuset où se vérifie l'équivalence et où s'opère la conversion de l'une en l'autre.

> « En Dieu je louerai mes paroles. » Si c'est « en Dieu », comment sont-elles miennes ? Oui, c'est en Dieu et elles sont miennes. En Dieu, parce qu'elles viennent de lui; et miennes parce que je les ai vraiment reçues. Lui me les a données et il a voulu qu'elles soient miennes, dans la mesure où j'aime celui de qui elles viennent : de lui elles me viennent et elles sont devenues miennes. S'il n'en était pas ainsi, comment pourrions-nous dire : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ? Comment *nôtre* ? Ou alors, comment *donné* ? Mais en le lui demandant, tu n'en seras pas dépourvu, et en l'avouant tien, tu te garderas d'être ingrat (55, 7).

Soit. Admettons que ces paroles sont de Dieu et de nous. Mais sont-elles d'abord de Dieu, qui nous les prêterait, ou d'abord de nous pour qu'il les assume ? S'agit-il de paroles divines que nos lèvres miraculeusement deviendraient capables

e proférer ? ou plutôt, conformément à l'économie de la Révé-ation, s'agit-il de paroles humaines, maladroites mais sponta-ées, insuffisantes mais familières, et qui recevraient comme une me ou un souffle nouveaux ? Il en est bien ainsi : nos prières ont de Dieu non parce qu'elles descendent, toutes formées, de a bouche, mais parce que, misérables prières de pécheurs, elles ont « sauvées » par lui. L'Esprit les inspire non pas en nous n soufflant les mots, mais en les faisant jaillir sous la pression e la charité qu'il a répandue dans nos cœurs.

Il est vrai que cette voix est la nôtre, et il est vrai qu'elle ne l'est pas; qu'elle est la voix de l'Esprit de Dieu, et qu'elle ne l'est pas. C'est la voix de l'Esprit de Dieu puisque ces paroles-là, si ce n'était lui qui les inspirait, nous ne les dirions pas. Pourtant ce n'est pas sa voix, car il ne connaît, lui, ni misère ni effort douloureux : or ces paroles sont des cris de miséreux et de besogneux. En fin de compte elles sont nôtres parce qu'elles expriment notre misère; et en même temps elles ne le sont pas, puisqu'elles sont un don de l'Esprit de Dieu (26, II, 1).

La norme de la prière est donc la Parole de Dieu révélée dans Écriture, transmise par l'Église. Si le croyant veut progresser ans la prière, ce n'est pas en s'affranchissant des prières tra-itionnelles de l'Église qu'il y parviendra, mais en essayant d'en-rer en elles, de les assimiler et de s'assimiler à elles.

Avec nous, louez Dieu. Et si le psaume est prière, priez; s'il gémit, gémissez; s'il célèbre, soyez dans la joie, et dans l'espérance s'il espère; ressentez la crainte s'il exprime la crainte. Car toutes ces choses qui sont ici écrites et mêlées, c'est *le miroir de nous-mêmes* (30, III, 1).

D'abord écouter.

Le commencement de la prière, c'est donc d'écouter avec une ttention soutenue la prière de l'Église et d'y pénétrer avec sim-licité comme un enfant.

Quelle parole, quelle supplication, quelle prière prononce le

psalmiste, prends-y bien garde : *prie ce que tu entends,* prie lorsque tu entends, que cette voix soit celle de nous tous (42, 3).

Nous sommes, bien entendu, fort loin d'une invitation à un quelconque formalisme de prière; il s'agit au contraire d'être éveillé, d'être prêt à saisir, avec toute son intelligence, la parole qui est proposée : sans quoi, comment la faire sienne ? L'intelligence spirituelle est, pour saint Augustin, une condition essentielle de la prière. Il faut avoir la « science de son propre chant » (scienter cantare), et demander à Dieu de nous purifier de telle sorte que notre chant soit celui d'hommes intelligents et non une rengaine de perroquets (« ut humana ratione, non quasi avium voce cantemus ») :

> Nous donc qui, dans l'Église, apprenons à chanter les divines paroles, nous devons aussi réaliser nous-mêmes ce qui est écrit : « Bienheureux le peuple qui a l'intelligence de sa jubilation » (noter le « didicimus » : Nos autem qui in Ecclesia divina eloquia cantare didicimus... 18, II, 1).
>
> Disons donc, et avec intelligence chantons (cum intellectu cantemus), et que notre chant soit une prière, et puisse notre prière être exaucée (*ibid.*, 13).

III

LA NÉCESSAIRE INTÉRIORISATION DE LA PRIÈRE

Crie au-dedans!

La prière est née. Doublement donnée par Dieu : dans son élan, qui en fait une réponse à l'appel initial de Dieu; dans son contenu, qui est déterminé par l'Esprit-Saint. Cette prière se présente très concrétisée : l'Écriture la contient, l'Église la chante et l'écoute, le cœur l'apprend et la redit inlassablement. C'est la prière la moins solitaire qui soit, la mieux partagée, elle exige même que la conscience de la partager la rende enthousiaste :

> Mes frères, réveillez l'amour au-dedans de vous et criez à cha-

cun des vôtres : « Avec moi bénissez le Seigneur! » Que cette ferveur vous possède, — pour quelle autre raison chanter ces psaumes et vous les expliquer? Si vous aimez Dieu, entraînez vers l'amour de Dieu tous ceux qui vous sont unis, tous les hôtes de votre demeure. Si vous aimez le Corps du Christ, c'est-à-dire l'unité de l'Église, entraînez-les à cette joie et dites : « Avec moi bénissez le Seigneur! » (33, II, 6).

Toute la prière chrétienne se trouve accomplie, et pourtant non! cette source visible et universelle, il faut conjoindre la source time et personnelle. A la source ecclésiale, la source mystique. i la prière est conversation avec Dieu, à quoi bon ces chants, s psaumes, ces mots, puisqu'aussi bien

Dieu ne nous entend point à la façon d'une oreille charnelle, mais par la présence de sa majesté (non aure carnali, sed majestatis presentia, 5, 2).

Pour quiconque a la moindre expérience de la duplicité de omme et de la transcendance de Dieu, il y a disjonction possible entre les lèvres et le cœur, entre le bruit de la voix et le i silencieux que seul Dieu peut entendre.

On crie vers Dieu non par la voix, mais par le cœur. Beaucoup gardaient leurs lèvres silencieuses, mais leur cœur criait; et beaucoup d'autres faisaient marcher leurs lèvres, qui ne furent en rien exaucés parce que leur cœur était détourné. Si donc tu veux crier, crie au-dedans : c'est là que Dieu écoute (30, III, 10).

Premier motif : Dieu présent.

On peut discerner deux voies par lesquelles saint Augustin herche à justifier et à exiger cette intériorisation personnelle la prière. *La première voie* nous fait méditer sur la façon anscendante dont Dieu écoute : Dieu est présent immédiatement à l'âme par sa présence de grâce; il n'a nul besoin d'un termédiaire matériel, d'un son quelconque pour entendre notre rière. Tantôt saint Augustin évoque cette présence comme une ésence d'immensité, tel le texte que nous avons cité (non aure

psalmiste, prends-y bien garde : *prie ce que tu entends,* prie lorsque tu entends, que cette voix soit celle de nous tous (42, 3).

Nous sommes, bien entendu, fort loin d'une invitation à un quelconque formalisme de prière; il s'agit au contraire d'être éveillé, d'être prêt à saisir, avec toute son intelligence, la parole qui est proposée : sans quoi, comment la faire sienne ? L'intelligence spirituelle est, pour saint Augustin, une condition essentielle de la prière. Il faut avoir la « science de son propre chant » (scienter cantare), et demander à Dieu de nous purifier de telle sorte que notre chant soit celui d'hommes intelligents et non une rengaine de perroquets (« ut humana ratione, non quasi avium voce cantemus ») :

> Nous donc qui, dans l'Église, apprenons à chanter les divines paroles, nous devons aussi réaliser nous-mêmes ce qui est écrit : « Bienheureux le peuple qui a l'intelligence de sa jubilation » (noter le « didicimus » : Nos autem qui in Ecclesia divina eloquia cantare didicimus... 18, II, 1).
>
> Disons donc, et avec intelligence chantons (cum intellectu cantemus), et que notre chant soit une prière, et puisse notre prière être exaucée (*ibid.*, 13).

III

LA NÉCESSAIRE INTÉRIORISATION DE LA PRIÈRE

Crie au-dedans!

La prière est née. Doublement donnée par Dieu : dans son élan, qui en fait une réponse à l'appel initial de Dieu; dans son contenu, qui est déterminé par l'Esprit-Saint. Cette prière se présente très concrétisée : l'Écriture la contient, l'Église la chante et l'écoute, le cœur l'apprend et la redit inlassablement. C'est la prière la moins solitaire qui soit, la mieux partagée, elle exige même que la conscience de la partager la rende enthousiaste :

> Mes frères, réveillez l'amour au-dedans de vous et criez à cha-

cun des vôtres : « Avec moi bénissez le Seigneur! » Que cette ferveur vous possède, — pour quelle autre raison chanter ces psaumes et vous les expliquer? Si vous aimez Dieu, entraînez vers l'amour de Dieu tous ceux qui vous sont unis, tous les hôtes de votre demeure. Si vous aimez le Corps du Christ, c'est-à-dire l'unité de l'Église, entraînez-les à cette joie et dites : « Avec moi bénissez le Seigneur! » (33, II, 6).

Toute la prière chrétienne se trouve accomplie, et pourtant non! A cette source visible et universelle, il faut conjoindre la source intime et personnelle. A la source ecclésiale, la source mystique. Si la prière est conversation avec Dieu, à quoi bon ces chants, ces psaumes, ces mots, puisqu'aussi bien

Dieu ne nous entend point à la façon d'une oreille charnelle, mais par la présence de sa majesté (non aure carnali, sed majestatis presentia, 5, 2).

Pour quiconque a la moindre expérience de la duplicité de l'homme et de la transcendance de Dieu, il y a disjonction possible entre les lèvres et le cœur, entre le bruit de la voix et le cri silencieux que seul Dieu peut entendre.

On crie vers Dieu non par la voix, mais par le cœur. Beaucoup gardaient leurs lèvres silencieuses, mais leur cœur criait; et beaucoup d'autres faisaient marcher leurs lèvres, qui ne furent en rien exaucés parce que leur cœur était détourné. Si donc tu veux crier, crie au-dedans : c'est là que Dieu écoute (30, III, 10).

Premier motif : Dieu présent.

On peut discerner deux voies par lesquelles saint Augustin cherche à justifier et à exiger cette intériorisation personnelle de la prière. *La première voie* nous fait méditer sur la façon transcendante dont Dieu écoute : Dieu est présent immédiatement à l'âme par sa présence de grâce; il n'a nul besoin d'un intermédiaire matériel, d'un son quelconque pour entendre notre prière. Tantôt saint Augustin évoque cette présence comme une présence d'immensité, tel le texte que nous avons cité (non aure

carnali, sed majestatis presentia). Tantôt il l'identifie à l'inhabitation en nous du Christ lui-même, comme dans des deux textes suivants où l'on passe d'ailleurs sans transition de la présence du Christ à celle de Dieu qu'atteint notre prière :

> « J'ai crié vers le Seigneur avec ma propre voix. » N'aurait-il pas suffi de dire : j'ai crié vers le Seigneur à haute voix ? Pourtant ce n'est pas pour rien qu'il est précisé : avec ma propre voix. Il en est beaucoup en effet qui crient vers le Seigneur non avec leur propre voix, mais avec la simple voix de leur corps. Mais l'homme intérieur, en qui le Christ a commencé d'habiter par la foi, c'est avec sa propre voix et non par le bruit de ses lèvres, c'est dans l'élan de son cœur qu'il criera vers le Seigneur. Car n'est pas là où l'homme peut entendre que Dieu entend. A moins de crier avec la force de tes poumons, de ta poitrine et de la langue, un homme ne t'entendra pas; tandis que ton cri vers le Seigneur, c'est ta pensée (141, 2).
>
> « Je répandrai ma prière devant lui. » Qu'est-ce à dire : devant lui ? En sa présence! Mais que veut dire : en sa présence ? Là où il voit... Ta pensée, nul homme ne la voit, Dieu la voit. C'est là qu'il te faut répandre ta prière, là où seul peut voir celui aussi qui rétribue. C'est dans le secret que le Seigneur Jésus-Christ t'a ordonné de prier... Le Christ est au-dedans, c'est là qu'il réside. Répands devant lui ta prière, ne cherche pas à te faire entendre comme s'il était lointain. Elle n'est jamais lointaine la Sagesse de Dieu, elle « qui atteint avec force d'une extrémité à l'autre et dispose tout l'entre-deux avec suavité »! Voici, il est au-dedans, il est chez toi, devant lui répands ta prière, là sont ses oreilles (*ibid.*, 3 et 4).

Dieu entend non pas tant parce que nous crions que parce qu'il sonde les reins et les cœurs et qu'il connaît toute pensée dans les profondeurs mêmes où elle s'ébauche.

En second : ton cœur.

Plus nombreux sont les passages où saint Augustin emprunte *une autre voie,* qui nous fait découvrir le fond spirituel de l'âme humaine. Notre prière exige d'être intériorisée parce qu'en son

essence elle s'identifie à notre charité, laquelle est notre véritable cantique et la réalité la plus intime à nous-mêmes.

> Tu aimes, et en silence : l'amour lui-même, voilà la voix qui parvient jusqu'à Dieu; l'amour lui-même, voilà le cantique nouveau (dilectio ipsa vox est ad Deum, et ipsa dilectio canticum novum est, 95, 2).

Il s'agit d'une prière qui semble n'avoir plus aucune détermination verbale; et même qui doit devenir silence pour vibrer dans son originelle pureté.

> « De ma propre voix vers le Seigneur, j'ai crié », c'est-à-dire non de la voix du corps, qui se propage par la vibration de l'air, mais de la voix du cœur, qui pour les hommes n'est que silence mais qui parvient à Dieu comme un cri. C'est par cette voix-là que Suzanne fut exaucée (Dn 13, 44), et c'est d'elle que parle le Seigneur lui-même lorsqu'il nous ordonne de prier toutes portes closes, c'est-à-dire dans le secret du cœur et sans bruit (3, 4).

C'est qu'à force de remonter de la prière vers sa racine surnaturelle, on l'identifie avec le désir, entendons un désir purement spirituel, qui est celui du repos céleste et où n'entre nulle convoitise charnelle. Du même coup se trouve résolu l'un des grands problèmes de la vie orante : celui de la prière incessante, dont saint Paul déjà fait un précepte aux chrétiens. Les mots, voire le recueillement, s'évanouissent et ne peuvent être qu'intermittents, mais le désir, lui, peut subsister sans défaillance.

> Ton désir, c'est ta prière; si ton désir est continuel, ta prière est continuelle. Aussi n'est-ce pas pour rien que l'Apôtre a dit : « Priez sans cesse » (1 Th 5, 17). Aurons-nous donc toujours les genoux en terre, le corps prosterné, les mains levées, pour qu'il nous dise : priez sans cesse? Si c'est uniquement cela que nous appelons prier, je ne vois guère que nous puissions le faire sans cesse. Mais il est dans l'âme une autre prière, intérieure celle-là et qui n'a pas de cesse, c'est le désir. Quoi que tu fasses, si tu désires le sabbat éternel, tu ne cesses de prier. Si tu veux ne pas cesser de prier, ne cesse pas non plus de désirer. Ton désir continuel sera ta voix continuelle. Tu tomberas dans le mutisme, si tu laisses retomber ton amour. Quels sont ceux qui sont muets?

Ceux dont il est dit : « Parce que l'iniquité s'est multipliée, la charité s'est refroidie chez beaucoup » (Mt 24, 12). Le refroidissement de la charité, c'est le mutisme du cœur; la flamme de la charité, c'est le cri du cœur. Si la charité demeure sans cesse, sans cesse aussi tu cries; si tu cries sans cesse, sans cesse aussi tu désires (37, 14).

Le désir d'ailleurs n'épuise pas cette « clameur » de la charité. La charité désire dans la mesure où elle est encore dans l'attente du repos définitif auprès de celui qu'elle aime. Mais elle est charité théologale dans la mesure où déjà elle possède celui qu'elle aime, et c'est alors la louange qu'elle fait entendre. Mais ce sera toujours en silence qu'elle la fera le mieux entendre.

Élève ta voix, s'il y a une oreille humaine pour t'entendre; fais-la taire s'il n'y a personne pour t'entendre; mais pour écouter le fond de ton être, il y a toujours Quelqu'un. C'est pourquoi notre bouche a fait jaillir la bénédiction et nous avons chanté ces paroles : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout le fond de mon être bénisse son saint nom. » Nous avons pris pour chanter tout le temps qu'il a fallu, puis nous nous sommes tus : mais pour autant le fond de notre être doit-il cesser de bénir le Seigneur? Renvoyons-nous durant quelques instants le son de nos voix, mais que la voix du fond de notre être, elle, soit ininterrompue. Lorsque tu viens t'associer dans l'église au chant de l'hymne, ta voix fait résonner les louanges de Dieu : tu as psalmodié autant que tu as pu et tu t'es retiré; mais que ton âme, elle, continue de faire résonner les louanges de Dieu (102, 2).

Que ce soit en considération du Dieu omniscient et immanent à l'âme; ou de l'âme, dont la voix véritable vers Dieu est la charité, — la prière chrétienne doit s'intérioriser. L'âme devient alors comme le sanctuaire même où Dieu écoute cette prière et l'exauce : la présence de Dieu à l'âme et la présence de l'âme à Dieu ne font plus qu'un seul foyer d'amour.

La plupart des hommes sont en quête d'un lieu sacré où ils obtiendront que leurs prières soient exaucées. Mais qu'ils soient donc eux-mêmes ce qu'ils recherchent... afin de devenir de vastes demeures habitées par le Seigneur et qu'ils soient exaucés au fond d'eux-mêmes! (67, 7).

Une contradiction apparente.

Nous venons de glaner deux séries de textes qui nous disent, les uns de ne pas chercher d'autres prières que celles qui retentissent intelligiblement dans l'Église et de nous associer à leur profération en faisant nôtres les moindres nuances des sentiments qu'elles expriment; les autres, de ne pas chercher à nous faire entendre de Dieu ailleurs que dans le sanctuaire le plus intime de l'âme, là où les mots deviennent inutiles et où seul a valeur le désir le plus personnel qui est le cri de la charité.

Mais la contradiction n'est qu'apparente. Souvenons-nous que c'est le même Esprit-Saint qui est à l'œuvre ici et là. Les paroles extérieures que l'Église nous propose, c'est lui qui les a inspirées; la charité la plus intime à nous-mêmes, c'est lui qui l'a répandue en nos cœurs. Il ne peut se contredire lui-même. C'est lui qui nous rend attentifs au-dedans à ce qui nous est dit au-dehors, car ce dehors, c'est encore, grâce à lui, une intériorité, ou plutôt c'est le lieu commun de toutes les intériorités individuelles, le foyer de la charité où les membres de l'Église entrent en communion les uns avec les autres.

Les paroles des psaumes sont d'abord d'un certain individu, d'un pauvre qui s'est mis à crier dans sa détresse. Parce que ce pauvre criait au nom de son appartenance au peuple de Dieu, et qu'il était assisté, soutenu, poussé par l'Esprit de Dieu, ses paroles sont devenues propriété de Dieu autant que de lui-même. Du coup, non plus parce que d'abord elles furent de cet individu, mais parce qu'elles sont désormais *de Dieu,* n'importe quel membre du peuple de Dieu peut et doit les considérer comme ses propres paroles. L'Esprit-Saint une fois les a faites siennes (et nous verrons que cela fut réalisé de façon suprême et définitive en Jésus-Christ), maintenant il les fait nôtres en chacun de nous. Voilà pourquoi lorsque, dans son langage secret, au silence du cœur, le Seigneur nous parle « d'une voix puissante », il nous dit : « C'est moi qui suis ton salut », c'est-à-dire une parole de psaume (38, 20; cf. p. 241). Et lorsque, ayant cru à la parole de Dieu, sur le témoignage d'un prédicateur, le nouveau

fidèle invoque Dieu, la parole du psaume dont il se sert est peut-être la prière la plus simplement humaine qui soit, la plus universelle, la moins déterminée par les conditions historiques de la Révélation : « O Seigneur, délivre mon âme! » (*ibid.*, p. 3).

Cette cohérence immédiate est un grand signe de vérité. La prière intériorisée n'est pas autre chose que le « sens mystique » contenu dès le commencement dans la prière ecclésiale. Venue de Dieu par la médiation légitime de son Église, elle descend de l'oreille jusqu'au cœur où elle décharge et révèle son potentiel mystique. Le Dieu de Jésus-Christ se manifeste comme le Dieu « en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie » (Ac 17, 28), et il ne s'agit pas là d'une pure vérification qui permettrait d'éliminer ensuite, selon les préférences de chacun, l'un ou l'autre visage de ce Dieu : il s'agit d'une économie toujours en vigueur, hors de laquelle on ne trouve plus Dieu, ni le Dieu des prophètes ni le Dieu des mystiques en tant qu'il est le Dieu révélé ; ni le Dieu des paroles jetées en hébreu, en grec ou en latin, ni le Dieu du silence transcendant tout langage.

Ajoutons qu'une analyse de la psychologie humaine selon saint Augustin nous montrerait pourquoi parole et silence, au sens où nous les avons évoqués, ne se contrarient pas. Les paroles sont sur les lèvres et le silence dans le cœur, et il arrive à ce silence de parler et à ces paroles de ne rien dire. Il faut méconnaître la structure de l'homme, par profondeurs liées mais distinctes, pour ne pas voir que ces paroles et ce silence peuvent être concomitants. Le silence dont saint Augustin nous parle, demeure certes quand le son de la voix s'est éteint : n'empêche qu'il est dans l'âme le fruit de la parole reçue. Il est le silence qui est contenu dans les mots et qui pénètre notre esprit quand la voix s'est tue, comme le glucose contenu dans les aliments pénètre notre corps quand le repas s'est achevé. Il est la charge de silence où se conserve la signification profonde des mots[8]. Pour imagée que soit son expression, cette noétique n'en reste pas moins très cohérente et très vraie.

8. Noter cette formule de saint Augustin, à propos du sacrement de baptême : « In ipso verbo aliud est *sonus transiens*, aliud *virtus manens* » (In Joan. tr. 80, 3; P. L., 35, 1840).

Le mystère même de Jésus.

Étonnante merveille, pensera-t-on. En réalité, il ne s'agit pas [de la conciliation miraculeuse et quasi inespérée de tendances ontraires que l'humanité religieuse ne parvenait pas à harmo- iser. Il s'agit d'un mystère autrement original : le mystère nême de Jésus-Christ, Homme-Dieu. L'économie de la prière hrétienne se coule tout simplement à l'intérieur de l'économie le l'Incarnation. L'Esprit-Saint n'unifie prière ecclésiale et prière nystique, prière collective et prière individuelle, prière vocale t prière silencieuse, que parce qu'il est l'Esprit de Jésus. Le ecret de la prière chrétienne, c'est qu'elle est partout et tou- ours *la prière du Christ*, de quelques lèvres qu'elle jaillisse et n quelque situation qu'elle s'élève. Voilà ce qui la fait une et nultiple, exaucée par avance et toujours suppliante, déjà dite et oujours à dire.

IV

PRIÈRE DE CHRÉTIEN : PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST

Quand l'un des membres prie, c'est moi qui prie...

Dieu, disions-nous, a « sauvé » nos prières : mais en Jésus-Christ! Et non comme de l'extérieur et sans y entrer : le Verbe a sauvé nos prières en devenant une chair vouée à la prière, contrainte à la prière et à *notre* prière. Lui qui ne pouvait, étant Dieu, entrer dans le jeu de la prière que comme celui qui l'accueille, a voulu, devenant homme, y entrer comme celui qui prie.

> Si c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'en lui tu considères, qui au juste vois-tu prier ? mais qui prierait-il ? pourquoi prierait-il ? Dieu en prière ? il prierait Celui dont il est l'égal ? Quel motif de prier peut avoir celui qui est toujours bienheureux, toujours tout-puissant, toujours immuable, éternel

et coéternel au Père ? Scrutons cette révélation formidable qu'il fit retentir par saint Jean, qui jouait en quelque sorte le rôle de sa Nuée : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Tout a été fait par lui et sans lui rien n'a été fait. Ce qui a été fait, en lui était vie, et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie. » Parvenus jusque-là, nous ne trouvons trace ni de prière ni de motif de prière, ni de situation de prière ni de penchant à la prière. Mais un peu plus loin il nous est dit : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » — ah! oui, voilà tout à la fois et la Personne transcendante que tu dois prier, et une chair humaine qui prie pour toi (29, II, 1).

A partir du moment où Dieu se faisait un Priant au milieu de nous, il laissait comprendre par là qu'il était prêt à nous écouter.

« Je crierai vers le Dieu Très-Haut. » S'il est Très-Haut, entendra-t-il ton cri ? Mais la confiance s'appuie sur l'expérience : « Ce Dieu qui m'a comblé de bienfaits. » Si avant même que je le cherche il m'a comblé de bienfaits, comment ne m'exaucerait-il pas si je crie vers lui ? Or le Seigneur Dieu nous a comblés de bienfaits en nous envoyant le Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il mourût pour nos péchés et ressuscitât pour notre justification. Pour qui donc a-t-il voulu que son Fils mourût ? Pour des impies! Les impies ne cherchaient pas Dieu, et Dieu pourtant les a cherchés. Ce Dieu est donc un Très-Haut qui n'est pas loin de notre misère et de notre supplication, car « le Seigneur est proche de ceux qui ont le cœur brisé » (56, 7).

Non seulement il écoute mais il exauce, car toute miséricorde est incluse en cette miséricorde qu'est l'Incarnation.

Dieu incline son oreille vers nous quand il fait descendre sur nous sa miséricorde. Mais est-il un plus grand acte de miséricorde que de nous donner son Fils unique non pas afin seulement qu'il vive avec nous, mais afin qu'il meure pour nous ? (30, II, 7).

C'est lui qui parle. C'est lui qui prie.

L'économie que nous avons dégagée dans la prière chrétienne, le Christ a voulu s'y soumettre le premier. Ce n'est pas en Augustin, c'est dans l'Évangile que saint Augustin apprend que le Christ est celui qui parle dans les psaumes.

> Nous avons entendu la parole que le Seigneur a dite sur la Croix : « Je remets mon âme entre tes mains. » Quand nous voyons dans l'Évangile que Jésus-Christ répète ces paroles du psaume, ne doutons plus que ce soit lui qui parle ici... Ce n'est pas sans dessein qu'il a voulu faire siennes les paroles de ce psaume : il voulait t'enseigner que c'était lui qui parlait dans ce psaume (30, II, 11).

Si c'est lui qui parle dans les psaumes, c'est lui qui prie en tous ceux qui prient les psaumes : lui, c'est-à-dire son Corps, mais le corps n'est pas séparé de la tête. Saint Augustin parle parfois *du* pauvre qui prie[9], sans qu'on sache très bien s'il vise immédiatement le psalmiste, le Christ, l'Église Corps du Christ, ou l'un quelconque des chrétiens auxquels il s'adresse. Au vrai, c'est pour lui un seul pauvre, qui personnifie la multitude de ceux qui construisent la Cité de Dieu.

> « Il s'est penché sur la prière des humbles et n'a pas dédaigné leur supplication. » Voilà ce qui se passe aujourd'hui dans la construction de Sion; ceux qui la construisent prient, gémissent. Ce pauvre unique, quelle multitude de pauvres, parce que des milliers en toutes les nations, — mais un seul homme dans l'unité de l'Église! C'est le même qui est unique, le même une multitude : unique à cause de la charité, multitude à cause de l'extension de l'Église (101, I, 18).

Inversement, dans cette multitude on ne voit qu'un seul pauvre éternel qui est, pour le chrétien, le modèle auquel il doit

9. Par exemple 101, I, 1; 101, II, 1.

s'efforcer de ressembler : « agnosce si potes... », c'est un appel pressant :

> Pierre a prié, Paul a prié, les autres Apôtres ont prié; en ces jours-là les fidèles ont prié, les fidèles ont prié dans les temps qui ont suivi, les fidèles ont prié au temps des martyrs, les fidèles prient dans le temps où nous sommes, les fidèles prieront dans les temps à venir. « En quelque jour que je t'invoque, hâte-toi de me secourir... » D'où monte ton appel ? De quelle épreuve ? De quelle détresse ? O pauvre, devant la porte d'un Dieu si riche, quel désir te fait mendier (O pauper ante ianuam divitis Dei, quo desiderio mendicas) ? Quel dénuement te rend suppliant ? Quelle détresse te fait frapper jusqu'à ce qu'on ouvre ? Parle, laisse-nous écouter ta détresse jusqu'à ce que nous nous y reconnaissions nous-mêmes et nous mettions à prier avec toi. Écoute et reconnais-toi si tu le peux... (audi et agnosce si potes... 101, I, 3).

Quel chrétien oserait se plaindre de manquer de voix pour la prière ? Qu'il connaisse la voix du Christ priant dans les psaumes, ou plutôt qu'il la re-connaisse, puisqu'elle est sienne — mais qu'il la fasse pleinement sienne, qu'il vive inséré dans le Corps, et alors il saura prier.

> L'Église a faim, le Corps du Christ a faim, cet homme répandu partout, dont la Tête est là-haut et les membres ici-bas. Sa voix retentit dans tous les psaumes, chantante ou suppliante, joyeuse dans l'espérance ou tendue vers l'accomplissement; cette voix doit nous devenir parfaitement connue, profondément familière, car c'est notre voix. Inutile de m'attarder longtemps à vous faire comprendre qui parle ici : que chacun de vous soit dans le Corps du Christ, et c'est lui qui parle! (42, 1).

Une « anti-prière ».

Hors de cette prière de membres, toute prière est *fausse* et menteuse.

> Le Christ total est Tête et Corps, c'est pourquoi dans tous les psaumes tâchons d'entendre les paroles de la Tête de façon à y

entendre aussi les paroles du Corps. Le Christ n'a pas voulu parler en aparté, parce qu'il n'a pas voulu se retirer à part, lui qui a dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps. » S'il est avec nous, il parle en nous, il parle de nous, il parle par nous, puisque nous-mêmes nous parlons en lui; et puisque c'est en lui que nous parlons, notre parole est vérité. Car si nous voulions parler en nous et de notre propre fond, c'est alors que nous résiderions dans le mensonge (56, 1).

Il y a même plus grave : la prière qui n'est pas faite au nom du Christ devient une « anti-prière », elle devient blasphème et péché :

La prière qui n'est pas faite au nom du Christ, non seulement ne peut effacer le péché, mais tourne elle-même au péché (Oratio quae non fit per Christum, non solum non potest delere peccatum, sed etiam ipsa sit in peccatum)... « Et que sa prière tourne au péché » : parce qu'elle n'est point faite au nom du médiateur de Dieu et des hommes, de Jésus-Christ homme et prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech (108, 9 et 18).

Ne dis rien sans lui, il ne dira rien sans toi.

Par contre, la plus humble prière d'un pécheur qui prie dans le Christ se voit assumée par ce Jésus qui lui-même pourtant était sans péché.

« N'incline pas mon cœur vers des paroles perverses pour chercher des excuses à mes péchés. » Pourquoi, Seigneur, fais-tu cette prière ? Quels péchés aurais-tu donc à excuser ? Il nous répond : quand l'un de mes membres fait cette prière, c'est moi qui la fais; de même qu'il disait ailleurs : ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait (Cum unum ex membris meis sic orat, ego sic oro... 140, 7).

Non seulement le chrétien est devenu capable de prier pour lui-même, mais sa prière débouche dans la prière de toute l'Église : quel brusque élargissement d'horizon! Sans cesser d'être personnelle, la prière devient universelle.

« Moi j'ai crié vers le Seigneur », moi, Corps du Christ et

unité du Christ dans l'angoisse, dans la nausée, dans les tourments, dans l'épreuve de ma peine. Cet homme unique, unité assemblée en un seul corps, crie vers Dieu des extrémités de la terre dans la détresse de son âme (54, 17; voir aussi 60, 2).

Désormais nul ne peut se flatter d'être si bien exaucé qu'il n'ait plus à prier, car sa détresse a pour mesure la détresse de l'Église répandue à travers le monde :

> Tu pensais qu'après avoir dit : « J'ai crié vers toi », tu en aurais fini avec ce cri. Tu as crié, mais ne te crois pas trop vite en repos. Quand l'épreuve touche à sa fin, le cri aussi touche à sa fin; mais l'épreuve de l'Église et du Corps du Christ durera en réalité jusqu'à la fin des temps, c'est pourquoi il ne suffit pas de dire : « J'ai crié vers toi, exauce-moi », mais encore : « Sois attentif à la voix de ma supplication, aussi longtemps que je crierai vers toi » (140, 4).

Celui qui fait l'unité de toutes ces prières, c'est toujours le Christ : il est comme la voix d'un fleuve de prières qui ne cesse sa rumeur, et dont les générations successives de fidèles sont les vagues d'un moment.

> Tu as crié dans les jours de ta vie, et ta vie est passée; un autre t'a succédé et a crié pendant sa vie : toi ici, un autre là, un troisième ailleurs, c'est ainsi que le Corps du Christ crie durant tout le jour, ses membres disparaissant et se succédant. Comme un seul homme il s'étend jusqu'à la fin des temps. Les mêmes membres du Christ élèvent leur cri, certains reposent déjà en lui, quelques-uns crient aujourd'hui, d'autres crieront quand nous serons nous-mêmes dans le repos et, après ceux-là, d'autres encore (85, 5).

Dans le commentaire du psaume 85, saint Augustin nous offre une formulation théologique très dense qui résume et donne toute sa force à ces textes épars. Il est trop vague de dire que nos prières sont à la fois paroles de Dieu et paroles de nous; la vérité est qu'elles sont paroles du Christ, prières du Christ, et le Christ, Homme et Dieu, leur confère la double vérité et réalité de ses deux natures.

> Dieu ne pouvait faire aux hommes un don plus magnifique que

de leur accorder pour Tête son propre Verbe par lequel il a créé toutes choses, et de les associer à cette Tête comme ses membres, afin qu'il soit tout à la fois Fils de Dieu et fils d'homme, un seul Dieu avec le Père, un seul homme avec les hommes; afin qu'en adressant à Dieu nos prières nous n'en séparions pas le Christ, et que le Corps du Christ offrant ses prières ne soit point séparé de sa Tête; afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, unique Sauveur de son Corps, prie pour nous, prie en nous et reçoive nos prières. Il prie pour nous comme notre prêtre; il prie en nous comme notre Tête; il reçoit nos prières comme notre Dieu. Réalisons donc qu'en lui, c'est nous qui parlons, et qu'en nous c'est lui qui parle... Dans sa condition de Dieu il reçoit les prières; dans sa condition de serviteur, lui-même prie : là Créateur, ici créature, lui-même n'étant pas changé, mais assumant une créature corruptible et faisant de lui et de nous un seul homme, Tête et Corps. C'est à lui, par lui, en lui que nous adressons nos prières, nous parlons avec lui et il parle avec nous; nous parlons en lui et il dit en nous la prière de ce psaume qui est intitulé : « Prière de David. » Car Notre-Seigneur est fils de David selon la chair, mais selon sa divinité Seigneur de David, Créateur de David, — et non seulement antérieur à David, mais même à Abraham duquel est né David; et même antérieur à Adam duquel sont nés tous les hommes; et même antérieur au ciel et à la terre, qui contiennent toute créature! Que personne donc, en entendant ces paroles, ne dise : ce n'est pas le Christ qui les prononce. Qu'il ne dise pas non plus : ce n'est pas moi. S'il se sait appartenir au Corps du Christ, il doit dire à la fois : c'est le Christ qui parle, et : c'est moi qui parle. Tâche de ne rien dire sans lui, et lui ne dira rien sans toi! (85, 1).

V

COMMENT LA PRIÈRE ENGAGE LA VIE

Que tes actes soient d'accord avec ta voix!

Théologiquement, le mot décisif (non pas encore le dernier) de la prière chrétienne est prononcé. Il faut en dérouler les implications, apprendre à vivre cette prière puis à en faire l'animation de l'existence quotidienne. C'est tout l'effort de saint Augustin

Ce n'est là certes qu'une façon de s'exprimer, et les contrastes entre une louange purement vocale et la louange de la vie ne prennent toute leur force parénétique que si d'abord la louange vocale est elle-même sérieuse : les œuvres ne s'opposent pas alors à la voix des lèvres, elles lui font écho, elles l'achèvent, elles en poursuivent la mélodie.

> Veux-tu chanter un psaume ? Ne te contente pas de faire retentir les louanges de Dieu avec ta voix, mais que tes actes soient d'accord avec ta voix. Si tu ne chantes qu'avec la voix, il y aura des silences, tâche de faire de ta vie un chant qui ne se taise pas... En mangeant, en buvant, chante! pas du tout en flattant les oreilles par de suaves mélodies, mais en demeurant réservé, frugal et sobre dans le boire et le manger... Si ton action de manger et de boire est bonne, si tu le fais pour refaire ton corps et réparer tes forces, en rendant grâces à celui qui t'a donné de quoi subvenir à la fragilité de ton corps mortel, alors ton repas et ta boisson deviennent louange de Dieu (146, 2).

Et alors les œuvres garantissent à leur tour l'authenticité de la prière, elles lui donnent, pour ainsi dire, des ailes :

> Comme Dieu accueille promptement les prières de ceux qui font le bien!... Veux-tu que ta prière vole jusqu'à Dieu ? Donne-lui deux ailes : le jeûne et l'aumône (42, 8).

Une longue patience.

Mais ce vol est un long exode, comme celui des oiseaux migrateurs. On voit trop de chrétiens qui se laissent retomber, découragés, n'ayant pas aperçu la terre de leur désir. Tout croyant a pour histoire de son âme l'histoire de sa prière, cette histoire comporte des étapes, des ascensions, des épreuves. Par cette lente et parfois douloureuse pédagogie, Dieu nous enseigne et nous dirige. « Mystère profond », en vérité, que cette aventure de la prière chrétienne, murmurée du milieu de tant de tentations, et il nous faut le scruter, le ruminer, le reprendre sans cesse...

> Tu traites l'homme comme un malade, ô Dieu : tu lui donnes

au moment opportun, quand il a besoin; et tu lui donnes ce dont il a besoin. Il arrive que l'on exprime à Dieu le désir de telle chose et qu'il ne l'accorde pas : c'est qu'il connaît l'heure à laquelle il convient de nous donner, lui qui prend soin de nous. Pourquoi rappeler cela, frères ? C'est qu'il advient, parfois, qu'un tel ne soit pas exaucé alors que sa demande est vraiment légitime (tandis que telle demande injuste se trouve parfois exaucée : pour notre châtiment!) : cette demande est juste, et voilà qu'elle n'est pas exaucée. Eh bien, que cet homme ne se décourage pas, qu'il ne se rebute pas; qu'il tienne les yeux fixés sur cette nourriture que Dieu donne toujours au temps opportun. Quand il refuse, c'est de peur que ses dons ne nous deviennent des obstacles. Saint Paul ne demandait rien que de juste lorsqu'il suppliait d'être débarrassé de son écharde dans la chair, de cet ange de Satan qui le soufletait; pourtant il n'obtint pas ce qu'il demandait parce que c'était l'heure pour lui d'éprouver sa faiblesse et non de se rassasier (2 Co 12, 7-9). « Ma grâce te suffit, lui dit Dieu, car ma force se parfait dans la faiblesse. » Le diable, lui, demanda de mettre Job à l'épreuve et il l'obtint. Ah! méditez bien cela, mes frères, c'est un profond mystère, il nous faut le scruter, le ruminer, le retenir, ne jamais l'oublier, car les épreuves ici-bas ne nous manqueront pas! (Magnum mysterium discendum, repetendum, tenendum animo, numquam obliviscendum...) L'Apôtre prie et n'obtient rien, le diable prie et il obtient. Mais l'Apôtre n'a rien obtenu afin qu'il progressât en perfection, le diable a obtenu et ce fut pour sa propre perte... Le Seigneur accorde plus promptement au diable le pouvoir de tenter Job qu'à Job la délivrance qu'il sollicite. Apprenez donc à ne pas murmurer contre Dieu et, s'il vous arrive de n'être pas exaucés, ne cessez de répéter ce que nous disions tout à l'heure : « Tous les jours je te bénirai! » (144, 19).

C'est une longue patience que celle de devenir le vrai pauvre e Dieu. Si Dieu n'y mettait la main, nous nous retrouverions ite fourvoyés parmi les biens terrestres :

Dieu n'abandonne pas réellement quand il semble abandonner. Il t'enlève ce que tu as tort de désirer, et il t'enseigne ce qu'il t'est bon de demander. Si Dieu exauçait toujours nos demandes de biens terrestres, si nous avions tout en abondance, ne souffrant dans le cours de cette vie mortelle aucune épreuve, aucune extrémité, aucune angoisse, nous irions nous imaginer que Dieu ne

destine pas à ses serviteurs de plus grands biens que ceux d
la terre, et nous-mêmes n'éprouverions aucune envie d'en rece
voir de plus grands de sa main. Dieu donc mêle à cette vie falla
cieusement douce l'amertume des épreuves, afin de nous lance
dans la recherche d'une autre vie, dont la douceur est autremen
robuste et saine (43, 2).

Devenir un pauvre, « capable de Dieu ».

Cette autre vie qu'il nous fait désirer, il a bien soin de nou
enseigner qu'elle n'est autre que lui-même : prier, c'est deveni
capable de Dieu :

> Lorsque tu loues Dieu, sans parvenir à bien expliquer ce qu
> tu ressens, ta pensée progresse indéfiniment vers l'intériorité, e
> cet approfondissement même te rend plus capable de celui que t
> loues (ipsa extensio capaciorem te facit, eius quem laudas, 145, 4

Alors la pauvreté devient notre substance même et nous n
sommes pas loin d'être comblés.

> « Que les pauvres voient et se réjouissent. » Qu'ils croient e
> s'épanouissent dans l'espérance. Qu'ils deviennent plus pauvre
> encore, afin de mériter d'être rassasiés : « ... cherchez le Se
> gneur », vous qui êtes pauvres; ayez faim, ayez soif, c'est lui qu
> est le pain vivant descendu du ciel... « Car le Seigneur a exauc
> les pauvres. » Il a exaucé les pauvres et ne l'eût point fait s'il
> n'avaient été vraiment pauvres. Veux-tu être exaucé ? Sois pau
> vre! Que ce soit la détresse et non le ressentiment qui crie e
> toi... Qu'à chaque jour suffise sa peine : c'est cette peine qui nou
> fait crier vers le Seigneur... « Que les cieux le bénissent, ain
> que la terre et les mers et tous les animaux qui se meuvent dan
> leurs abîmes! » Les voilà les vraies richesses de ce pauvre : adm
> rer la création et louer son Créateur (68, II, 17-19).

Le désir de Dieu devient explicite et si véhément que l'âm
peut dire en toute vérité ce que saint Jean de la Croix dira d
l'amour : *je n'ai plus qu'un office, et c'est de prier!*

> Gémissons maintenant, prions maintenant. Il n'y a de gémi

sement que celui des malheureux, il n'y a de prière que celle des dépourvus. La prière passera et fera place aux jubilations; les larmes passeront et feront place à la joie. Maintenant donc, pendant que nous sommes dans les jours d'épreuve, ne cessons d'invoquer le Seigneur, de lui adresser l'unique prière (Cette prière unique qui est « d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de sa vie », qui est de voir la face de Dieu). Que cette prière n'ait pas de cesse jusqu'à ce qu'il nous ait accordé, lui-même veillant sur nous, de parvenir à son accomplissement... Le priant ne demande qu'une seule chose, aussi longtemps resterait-il à prier, à pleurer ou à gémir, — il ne demande qu'une seule chose. Il a fait taire toutes ses convoitises, il ne lui reste plus que cette unique chose-là, qu'il demande... (26, 14).

Cet unique nécessaire doit emporter notre cœur et l'arracher à ce qui n'est pas Dieu. Saint Augustin a suffisamment insisté sur le sérieux de la vie quotidienne, la nécessité des œuvres, l'engagement de la charité concrète, pour qu'on ne se mette pas ici à l'accuser d'évasion malsaine ou d'angélisme suspect. Mais aussi prenante que soit la besogne terrestre du chrétien, celui-ci doit garder son âme libre dans l'attente de la bienheureuse intimité avec Dieu :

Qu'elles empoignent votre cœur, les paroles de Dieu! (Rapiant cor vestrum verba Dei.) Et que celui qui vous possède garde jalousement sa possession, c'est-à-dire vos esprits, pour qu'ils ne s'évadent pas ailleurs. Que chacun de vous soit ici tout entier, non pas ailleurs : c'est-à-dire tout entier dans la Parole de Dieu qui retentit sur la terre, afin que cette Parole l'emporte et le fasse quitter terre. Car si Dieu est avec nous, c'est afin que nous soyons avec lui (145, 1).

VI

LES FORMES DE LA PRIÈRE CHRÉTIENNE

Du gémissement à la jubilation.

L'un des textes précédents dessine une opposition entre prière et jubilation. Jusqu'ici nous n'avons pas relevé ces distinctions,

le temps est venu de préciser. Au fur et à mesure que l'âme, s'approchant de Dieu, pressent qu'il y a un état de prière (au sens de conversation avec Dieu ou de réponse à Dieu) qui ne finira jamais pour elle car il constituera sa béatitude, elle discerne avec plus de lucidité qu'il y a un état de prière qui cessera bientôt car il est lié aux misères de la condition terrestre.

> Dans la vie éternelle, on ne gémira certes plus sur ses péchés; pourtant, dans les louanges divines qui s'élèveront de cette cité d'en-haut, cité sans déclin, on entendra à jamais la confession d'une telle béatitude (44, 33).

D'abord la louange.

Gémissements et jubilation, voilà au niveau de la prière la transcription de la dualité de la vie chrétienne, que saint Augustin rappelle si fréquemment : le temps d'ici et le temps sans fin; la foi et la vision; l'Église en devenir et l'Église en repos; la Jérusalem en construction et la Jérusalem glorieuse. Ce n'est pas que, de ces deux grands types de prière, l'un soit pour aujourd'hui et l'autre seulement pour demain : l'un cessera demain tandis que l'autre atteindra alors sa perfection, mais celui-ci est aussi actuel que celui-là, à cause de l'espérance, et dès aujourd'hui l'âme peut en savoir quelque chose : « In psallendo exultatio, in orando gemitus. Geme de presentibus, psalle de futuris. Ora de re, psalle de spe! » (29, 16).

Cette joie est tellement première en christianisme qu'elle doit obligatoirement inaugurer toute prière : si la louange est la fin de la prière chrétienne, elle en est aussi le commencement et toute prière de demande doit passer par son portique :

> Après la louange vient l'invocation, renfermant tous les désirs de celui qui prie. De là vient que l'oraison dominicale commence par une très courte louange, qui est celle-ci : Notre Père qui êtes aux cieux. Viennent ensuite les demandes (104, 1).

Détresse et confession.

La prière gémissante se présente derechef sous deux grands types qui enveloppent chacun une multitude de modalités. C'est d'abord la *prière de détresse,* à laquelle a recours constamment l'homme en situation dans le monde, car ce monde-ci est le lieu d'épreuves toujours recommencées.

> « Écoute ma prière, ô Dieu, ne méprise pas ma demande; prête l'oreille et exauce-moi. » Ces paroles trahissent un homme harcelé, dévoré de soucis, jeté dans l'épreuve. Il en ressent de rudes! et il prie, impatient d'être délivré du mal (Orat multa patiens, de malo liberari desiderans) (54, 4).

C'est ensuite la *prière de confession des péchés,* aussi perpétuelle que la précédente, car l'homme en situation devant Dieu reste ce pécheur qui a un tel besoin de miséricorde qu'il semble presque n'avoir rien d'autre à demander à Dieu.

> « Que mon débat avec lui soit délicieux! » Quel débat peut avoir un homme avec Dieu qui ne soit une confession de ses péchés? Reconnaître devant Dieu ce que tu es, voilà ton débat avec lui. Entre donc dans ce débat... Quel est-il au juste? Eh bien, fais-toi connaître toi-même à celui qui te connaît déjà, et lui se fera connaître à toi qui l'ignores. « Que mon débat avec lui soit délicieux! » Voici précisément ce qui est délicieux au Seigneur : ton débat! le sacrifice de ton humilité, la contrition de ton cœur, l'offrande de ta vie, cela est délicieux pour Dieu. Et pour toi, qu'est-ce qui sera délicieux? « Eh bien moi, je me réjouirai dans le Seigneur. » Tel est le débat que vous avez ensemble et que j'ai décrit : fais-toi connaître à lui qui te connaît, et qu'il se fasse connaître à toi qui l'ignores. Ton aveu sera délicieux pour lui, et sa grâce en échange sera délicieuse pour toi (103, IV, 18).

A celui qui l'ignore encore, mais qui le rencontre dans l'humble aveu de ses péchés, Dieu se fait connaître : mais alors la louange peut jaillir, elle qui est le fruit de la connaissance de Dieu. Dans ce sacrifice très pur que devient la prière, l'injuste

se convertit en juste et le gémissement se convertit en louange. L'amateur dilettante des spectacles mondains y apprend à devenir amateur passionné de la contemplation divine.

> Dès que tu auras commencé à haïr tes fautes et à les confesser à Dieu, si des plaisirs coupables te sollicitent et t'emportent vers ce qui te serait funeste, jette vers Dieu ton gémissement. Lui confessant tes fautes, tu mériteras qu'il t'accorde d'accomplir la justice avec joie et avec aisance, il commencera à te faire aimer la justice, à toi qui jusque-là aimais le mal. Tu prenais plaisir à l'intempérance, tu prendras désormais plaisir à vivre sobre; tu prenais plaisir à voler, dérobant à un autre ce que tu ne possédais pas, tu chercheras désormais à donner ton bien à qui n'en a pas; oui, celui qui se plaisait à dérober se plaira à donner; qui se plaisait aux divertissements, se plaira à prier; qui se plaisait aux chansons légères ou obscènes, se plaira à chanter des hymnes à Dieu; et tu te mettras à courir vers l'Église, toi qui jadis courais au théâtre (84, 15).

L'holocauste, réponse du Christ.

La prière, considérée comme le *sacrifice spirituel* du pécheur qui revient vers Dieu, est le creuset ardent où les larmes se changent en joie, les vieilles rengaines du péché en cantiques nouveaux. C'est l'acte qui unifie la vie de prière du chrétien. Il lui permet de passer du gémissement à la jubilation sans contradiction aucune : bien au contraire, dans un événement spirituel où le tout de son être et de sa vie prend forme sous le regard et sous l'amour de Dieu. Or si cela est possible, c'est uniquement parce que cette prière est la prière du Christ dans l'acte du sacrifice par lequel, rachetant le monde, il est passé à son Père et entré dans la gloire. Cette fois-ci, c'est le mot définitif de la prière chrétienne!

> « Que ma prière monte en ta présence comme de l'encens : mes mains s'élèvent dans le sacrifice du soir. » Que cette parole doive s'entendre du Christ notre Tête, n'importe quel chrétien le sait déjà. C'est en effet au moment où le jour inclinait vers le soir que le Seigneur en croix donna sa vie pour la reprendre,

ne la perdant pas contre son gré. Et pourtant nous sommes, nous aussi, impliqués dans ces paroles. Car qu'est-ce qui pendait à la Croix sinon cela même qu'il avait reçu de nous? D'où aurait-il pu se faire que Dieu son Père ait délaissé et abandonné son Fils unique, alors qu'il est un seul Dieu avec lui? Mais, clouant notre propre faiblesse sur cette Croix où « notre vieil homme, selon les mots de saint Paul, est crucifié avec lui », c'est avec la voix de cet homme, qui est nous, qu'il s'est crié : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné? » Voilà donc le sacrifice du soir : c'est la Passion du Seigneur, c'est la Croix du Seigneur, c'est l'offrande de la victime qui sauve, c'est l'holocauste que Dieu agrée. La Résurrection a fait de ce sacrifice du soir le don généreux du matin! Ainsi la prière transparente qui monte droit d'un cœur fidèle ressemble-t-elle à l'encens qui s'élève des saints autels. Rien n'est plus agréable à Dieu que ce parfum : puissent tous les croyants répandre un tel parfum! (140, 5).

Notre prière est sacrifice parce qu'elle est conjointe au sacrifice du Christ et que ce sacrifice était aussi prière :

> Le Fils supplie son Père, lui crucifié pour des impies, du milieu même de leurs outrages qui ne sont plus des mots, mais la mort même qu'ils lui infligent, suspendu à la Croix; on dirait que ces mains ne sont ainsi étendues qu'afin de prier pour eux, qu'afin de faire monter sa prière en la présence du Père comme un encens, et de faire de l'élévation de ses mains le sacrifice du soir (85, 20).

C'est le sacrifice du Christ qui confère à notre prière cette ualité d'holocauste réel montant vers Dieu. La prière, réponse u Dieu qui nous a le premier appelés? Oui : cette réponse de ésus qu'est l'obéissance jusqu'à la mort de la Croix.

La prière, parole de Dieu devenue nôtre? Oui : ces paroles e l'abandonné sur la Croix.

La prière, intériorité parfaite? Oui : dans la charité de celui ui est mort pour nous.

La prière, prière du Christ? Oui : à cette heure de la Passion ù il assumait toutes les détresses et toutes les agonies de l'humanité pécheresse.

La prière, animation de toute vie morale? Oui : par l'efficacité ue le sacrifice de Jésus donne désormais à nos œuvres bonnes.

La prière, gémissement? Mais la Croix a été le plus gran dénuement d'où a jailli le plus grand gémissement.

La prière, louange? La Croix est le seul sacrifice de louang qui soit digne de Dieu, et par lui nous apprenons à ne pas dés rer autre chose que le don généreux du matin : la vision du Pèr lors de la Résurrection qui nous rendra tout entier louange.

« Et en invoquant ton nom, je lèverai les mains. » Lève donc l mains pour la prière. Car le Seigneur notre Dieu a levé ses mair pour nous sur la Croix, ses mains ont été étendues pour nou Elles ont été étendues sur la Croix pour que les nôtres s'étende vers les œuvres bonnes, sa Croix en effet nous a obtenu miséricord Oui, lui a levé les mains et s'est offert lui-même pour nous e sacrifice à Dieu, et par ce sacrifice sont effacés tous nos péché Nous donc aussi levons nos mains vers Dieu dans la prière, levées vers Dieu elles seront accueillies si elles se sont exercé aux œuvres bonnes. Que fait en effet celui qui lève les mains et d'où avons-nous reçu précepte de prier vers Dieu en leva les mains? Écoute l'Apôtre dire : « Je veux que les hommes prie en tout lieu et lèvent vers le ciel leurs mains pures sans rancu ni ressentiment » (1 Tm 2, 8). C'est afin que, lorsque tu lèves l mains vers Dieu, le souvenir de tes actions se présente à toi. Et que demanderai-je? Mes frères, quand vous lèverez les main prenez garde à ce que vous demanderez : car c'est au Tout-Pui sant que vous vous adressez. Demandez de grandes choses, non tout ce que demandent ceux qui n'ont pas encore la foi. Au fond, ce que nous souhaitons quand nous levons les mair c'est cette surabondance qui nous rassasiera si parfaitement qu'a cun désir ne subsistera plus : nous posséderons alors tout qu'ici nous désirons, tout ce qu'ici nous jugeons digne de not amour. Oui, nos pères sont morts, mais Dieu est vivant. N pères ici, nous ne pouvons les avoir toujours, mais alors pou toujours nous aurons le Père unique et vivant... C'est le temp de prier, que le temps de la soif : passera la soif, alors aus passera la prière et la louange lui succédera, et « des lèvres d'a légresse chanteront ton Nom » (62, 13-14).

La Croix et l'Univers.

Nous le chanterons... Mais déjà nous le chantons! La Rédemption n'est-elle pas acquise une fois pour toutes? Toutes choses ne sont-elles pas réconciliées avec Dieu? Pour se réfugier dans la Croix de son Seigneur, le chrétien n'en méprise pas l'univers pour autant. Il y trouve au contraire le secret d'une louange anticipée et multipliée. *Il récupère la joie cosmique, pour n'avoir pas voulu la connaître ailleurs qu'en la Croix de Jésus-Christ.* Le Dieu de Jésus-Christ n'est-il pas le Dieu de toute la terre, celui que les psaumes exaltent sans se lasser? C'est presque dans un élan de cantique que saint Augustin invite à ce cantique :

> Muette, la terre a pourtant une voix, qui est sa splendeur. Tu la regardes, tu considères cette splendeur, tu considères sa fécondité, ses énergies, comment germe la semence et comment poussent tant de choses que nul ne s'est jamais soucié de semer; tu considères et ton regard est déjà une façon d'interroger; ta recherche est déjà une question. Livré à ton admiration interrogatrice, approfondissant ton enquête, découvrant une force grandiose, une beauté grandiose, une énergie admirable, tu t'avises que la Nature ne peut trouver auprès d'elle, ne peut tirer d'elle-même une telle énergie, et il te vient tout d'un coup à l'esprit qu'elle n'a pas pu tirer son être d'elle-même mais qu'elle l'a reçu du Créateur. C'est la terre qui t'a mené à cette découverte, et cette découverte est célébration de la terre afin que tu accomplisses la louange de Dieu. N'est-il pas vrai que si tu contemples la beauté qui éclate partout dans ce monde, cette splendeur elle-même te répond comme d'une seule bouche : « Ce n'est pas moi qui me suis faite, c'est Dieu qui m'a faite! »
>
> Donc, « que toutes tes œuvres te célèbrent, Seigneur, et que tes saints te bénissent! » Mais pour que tes saints puissent te bénir en célébrant tes œuvres, il faut qu'eux-mêmes la regardent, cette création qui te célèbre!... Toi, interroge, et la création te répondra; et sa réponse, qui est sa façon à elle de célébrer, te pousse, toi le saint de Dieu, à bénir Dieu et à publier sa puissance. « Qu'ils fassent connaître aux fils des hommes ta puissance et la gloire de la grandeur de la beauté de ton Royaume. » Oui, que tes saints publient la gloire de la grandeur de la beauté

de ton Royaume; la gloire de la grandeur de la beauté... : voyez, frères, et si vous le pouvez, autant que vous le pouvez, réfléchissez à la beauté de ce Royaume à venir dont nous disons dans notre prière : Que ton règne arrive (144, 13-15).

Ne nous méprenons pas sur la démarche qu'un tel texte nous propose. Il ne s'agit nullement de s'enquérir en philosophe de l'existence de Dieu à partir des créatures. C'est en pleine assemblée liturgique que saint Augustin parle de la sorte et à des auditeurs qui n'étaient rien moins que philosophes! Ce n'est pas une dialectique de la raison, c'est un itinéraire religieux. Aussi bien, saint Augustin ne conclut-il pas à la gloire toute naturelle du Créateur connu par ses œuvres, mais à la louange du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous demandons sans cesse que le règne arrive. La démarche en est d'autant plus remarquable : c'est toute notre raison anxieuse, questionneuse, toute notre sensibilité étonnée, admirative, toute la pénétration de notre intelligence, toute notre soif confuse de beauté, que saint Augustin nous veut voir mettre en œuvre dans notre prière. *Il s'agit bien de trouver Dieu, mais un Dieu déjà tellement trouvé que c'est à force de le connaître qu'on entreprend avec ardeur pareille inquisition.* Il s'agit d'apprendre à désirer plus intensément le voir, jusqu'à en éprouver une soif intolérable. Comment cela? En nous évadant vers des gnoses de plus en plus secrètes? Loin de là! La prière chrétienne de louange ne cesse de partir des plus humbles créatures et d'en repartir sans cesse. En face de Dieu, surtout en face de Dieu, il nous convient de vivre dans la stricte vérité de notre condition sensible. Dieu cru par la foi, nous le retrouvons sans cesse dans les créatures, — le même — mais toujours par un effort, par une dialectique spirituelle que jamais on ne dépasse et que sans cesse il faut reprendre. « Toi, interroge... » Il faut refaire un chemin accompli bien des fois, mais perpétuellement nouveau, car il nous conduit non dans un lieu, mais dans l'actualité de l'instant où, percevant l'être des choses dans leur existence originelle, nous sommes aussitôt entraînés à entrevoir l'Être de Dieu qui est leur principe et leur origine. Cela n'est jamais accompli une fois pour toutes, mais doit se reprendre aussi souvent que retentit cette espèce

e parole qu'est la création, tout comme notre prière répond à parole de Dieu aussi souvent que celle-ci retentit, c'est-à-dire ıssi souvent qu'on peut dire : « Aujourd'hui » (cf He 3, 13).

La jubilation aussi naturelle que le gémissement.

Qu'en résulte-t-il? La joie certes! Voire une joie telle que les ıots commencent à défaillir pour l'exprimer. Que le croyant ne 'en étonne pas : au point où il en est, qu'importent les paroles!

> Vous sentez-vous incapables de vous exprimer par des paroles, ne cessez pas pour autant votre allégresse : si elle est dicible, chantez; si elle est indicible, jubilez. L'excès d'une joie qui ne peut s'accommoder de paroles, trouve à jaillir sous forme de jubilation : « jubilez pour le Dieu de Jacob » (80, 3).

Puisqu'il s'agit de chanter un Dieu ineffable, c'est de trouver es mots adéquats qui serait étonnant! La jubilation devient le ıode normal d'expression et saint Augustin y revient volontiers.)'autant plus volontiers qu'il ne la réserve nullement à des ıoments privilégiés de l'expérience spirituelle, à l'occasion d'on .e sait quels états extatiques, mais qu'il la voit exprimée dans ous les *Alleluia* qui éclatent dans la liturgie.

> Bien chanter en l'honneur de Dieu, c'est chanter « en jubilation ». Que signifie : chanter en jubilation? C'est comprendre que des paroles sont impuissantes à exprimer le chant du cœur. Pensez à ces hommes qu'on entend chanter, lors des moissons, des vendanges ou de tout autre travail enthousiasmant : ils expriment d'abord leur joie par des chansons, mais bientôt, gonflés d'une joie qu'aucune parole n'est plus capable de rendre, et dépassant toute parole articulée, ils se lancent dans les vocalises d'une jubilation. Cette vocalise permet au cœur de faire jaillir ce que des mots ne peuvent pas dire. A l'égard de qui, dites-moi, conviendra mieux pareille jubilation, si ce n'est à l'égard du Dieu indicible? Il est indicible, en effet, celui qu'on ne peut dire : or si on ne peut le dire et qu'on ne puisse davantage le taire, que faire d'autre sinon entrer en jubilation, permettre au cœur de vivre sa joie inexprimable et ne pas laisser la prodigieuse sura-

bondance de telles joies prisonnière de nos pauvres syllabes? (32 I, 8).

« J'ai fait le tour, puis j'ai immolé dans son tabernacle une victime de jubilation. » Immolons nous aussi une victime de jubilation, une victime d'allégresse, une victime de reconnaissance, une victime d'action de grâces, celle que les mots ne peuvent dire. Immolons-la, mais où? Dans son tabernacle, c'est-à-dire dans son Église sainte. Mais quelle sera cette victime? La joie sans mesure! la joie inénarrable, inexprimable par des paroles ou par la voix : telle est la victime de jubilation. Mais où la prendrons-nous? où la trouverons-nous? En « faisant le tour ». : « J'ai fait le tour, dit le psalmiste, puis j'ai immolé dans son tabernacle une victime de jubilation. » *Que ton esprit fasse le tour de toute la Création,* de partout elle te criera : c'est Dieu qui m'a faite!...

Qui donc exprimera toute la Création? qui trouvera la louange pour l'exprimer? qui célébrera comme il convient le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve? Et encore ne s'agit-il là que des créatures visibles, mais qui célébrera comme il convient les Anges, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances? Qui célébrera comme il convient cet élan vital qui nous habite, qui nourrit notre corps, qui meut nos membres, qui éveille nos sens, et encore : notre mémoire qui enregistre tant de choses, notre intelligence qui saisit tant d'objets, qui donc les célébrera comme il convient? Mais si le discours humain peine déjà à propos de ces créatures de Dieu, que dire à propos de leur Créateur, si ce n'est que, tout discours défaillant, demeure seul possible la jubilation? (26, II, 12).

La jubilation devrait être aussi naturelle au chrétien que le gémissement! A une condition : qu'il consente à cet effort pour trouver sans cesse dans son intelligence le Dieu qu'il vient louer dans son Église.

A quoi bon jubiler et obéir aux invitations de ce psaume « Terre entière, jubilez pour le Seigneur », si l'on ne comprend pas la jubilation, si cette jubilation n'est que dans notre voix et non dans notre cœur? Or le son du cœur, c'est l'intelligence (99, 3).

L'itinéraire de la prière.

A la suite de ce texte, saint Augustin esquisse une description e l'itinéraire vers la jubilation, qui est un admirable résumé des egrés de la prière telle qu'il l'entend. Non pas selon la struc- ire théologique que nous avons essayé de mettre en valeur dans :s commentaires, mais selon la structure psychologique du chré- en qui, à partir du regard qu'il jette sur le monde, monte vers : Dieu de Jésus-Christ.

Jetons les yeux sur toute la Création, sur la terre, la mer, le ciel et tout ce qu'ils contiennent... qui a fait tout cela?... que sont toutes ces choses que tu considères? qu'es-tu toi-même qui les considères?... Quel est ce Créateur? Nomme-le, et pour le nommer, réfléchis... De même que les yeux du corps perçoivent tous ces objets, de même c'est l'esprit qui voit Dieu... et Dieu ne se découvre qu'aux cœurs purs... Prépare-toi, de manière à voir le Dieu que tu aimes... Pour approcher de lui et en recevoir la lumière, il te faut détester tes propres ténèbres; condamne ce que tu es, afin de mériter de devenir ce que tu n'es pas. Tu es injuste et tu dois devenir juste... Purifie-toi... car ce n'est point par l'espace qu'on s'approche de Dieu ou qu'on s'en éloigne. Tu es loin de lui quand tu es dissemblable de lui; tu es près de lui si tu deviens à son image... Plus la ressemblance sera vive et plus tu avanceras dans la charité, plus aussi tu commenceras à goûter Dieu... Or dès que tu t'approcheras de Dieu par la ressemblance, et que tu sentiras Dieu, à la mesure même de ta charité puisque Dieu est charité, tu ressentiras quelque chose que tu disais et que tu ne disais pas. Avant de le sentir, tu disais : c'est Dieu; mais après l'avoir éprouvé, tu comprends qu'il est impossible d'exprimer ce que tu sens. Or après que tu auras compris ton impuissance à dire ce que tu sens, faudra-t-il te taire, ne plus chanter de louanges? Quoi, tu serais donc muet dans les louanges de Dieu et tu ne rendrais pas grâces à celui qui a daigné se faire connaître à toi? Tu le louais quand tu le recherchais et tu te tairais après l'avoir trouvé? Non, non, tu ne seras pas ingrat... Écoute le psaume : « Terre entière, jubilez pour le Seigneur. » Tu as compris la jubilation de toute la terre si tu jubiles pour le Seigneur (99, 5-6).

Il y a ainsi comme un premier degré qui est une considération des créatures (Attendimus universam creaturam), à partir de laquelle on remonte vers le Créateur. Parvenu là, un second degré est celui de la réflexion ou rumination (cogita) : car la transcendance de ce Dieu nous apparaît non seulement difficile à saisir (et il va falloir quitter les sens), mais encore lourde d'exigences. Si nous acceptons ces exigences, nous parvenons à un troisième degré qui est une purification (munda), d'ordre moral et actif, mais la prière la règle constamment : elle commence par une détestation du péché et sa condamnation en nous mêmes (damna quod es), pour s'achever dans une ressemblance avec Dieu (accedere ad similitudinem) acquise par une vie authentique de charité. Alors s'ouvre le quatrième degré, qui est l'expérience profonde, le « goût » de Dieu, accompagné de la jubilation qui l'exprime (incipis sentire... Domino jubila)[11]

Mais cette jubilation, ne nous y trompons pas, n'est pas encore celle de la vie éternelle, celle qui, « excluant le gémissement du péché, sera confession éternelle du bonheur dont on jouira » (44 33). Elle en est une prélibation sans doute et un pressentiment mais dont le premier effet est d'aggraver en nous le gémissement. Désormais nous gémissons parce que ce Dieu dont nous avons expérimenté le goût magnifique ne nous est pas tout donné. Et ce gémissement redoublé nous est l'occasion d'une purification plus parfaite : nous accomplissons à nouveau notre sacrifice intérieur dans une prière plus délicate, plus ardente, plus intense. Le cycle gémissement-jubilation reprend sans cesse, de sorte que nous passons et repassons à travers le foyer de la Croix, comme un métal qui, passant et repassant dans le feu, acquiert enfin sa forge parfaite :

> Pour supplier Dieu, je n'irai pas chercher des présents au-delà des mers; pour que mon Dieu m'exauce, je n'irai point sur de vaisseaux chercher au loin de l'encens et des aromates, je n'irai

11. Est-il besoin de faire remarquer que nous dégageons ces degrés d'une façon tout à fait empirique à partir du texte même, sans aucunement les présenter comme une doctrine arrêtée, que le commentaire du psaume ne visait pas à livrer ?

point vers les troupeaux prendre un taureau ou un bélier. « En moi j'ai une prière pour le Dieu de ma vie », au-dedans de moi j'ai une victime à immoler, au-dedans de moi j'ai de l'encens à offrir, au-dedans de moi j'ai un sacrifice pour fléchir mon Dieu. « Le sacrifice pour Dieu, c'est un cœur brisé. » Écoute quel sacrifice d'un cœur brisé je porte en moi : « Je dirai à Dieu : Tu es mon soutien, pourquoi m'avoir oublié? » Car je peine ici-bas comme si tu m'avais oublié. Certes, tu me mets à l'épreuve, et je sais bien que tu diffères simplement, sans me l'ôter, l'accomplissement de ta promesse, et pourtant... « pourquoi m'avoir oublié? » (41, 17).

Paradoxes et achèvement.

La prière chrétienne nous apparaît ainsi comme une réalité dynamique, qui ne cesse d'approcher de Dieu sans jamais quitter la Croix du Christ; d'évacuer le péché sans jamais quitter la beauté du monde; d'être identique à elle-même, dans son mystère, et pourtant toujours nouvelle; d'être toute divine et pourtant tout humaine; de s'approfondir en mystique ineffable sans jamais cesser d'être la prière des Écritures, de la liturgie et de l'Église; de devenir le cri intime des personnes sans cesser d'être la clameur d'un peuple. Et en Jésus-Christ elle est tout exaucée.

★

Nous sommes conscient d'avoir, ici où là, explicité en la présentant la pensée de saint Augustin, nous ne pensons pas l'avoir trahie. Mais alors nous constatons ceci : sans l'avoir cherché, au fil des psaumes et en se laissant guider par sa propre expérience de la prière, saint Augustin nous offre une théologie de la prière chrétienne qui est à la fois très complète et très équilibrée. Que faut-il le plus admirer? La plénitude de vie chrétienne du saint docteur, ou la sagesse de l'Église qui nous offre son psautier comme une école de prière où, de façon irrésistible, la prière naît, grandit et mûrit *chrétienne*? A moins que ce ne soit la Sagesse plus haute et plus mystérieuse du Dieu

vivant, qui nous a donné non seulement son Fils, mais la prière de son Christ, le moyen d'entrer dans la prière de son Christ et les mots qui nous apprendront à désirer la vision de lui-même où la jubilation seule subsistera... Certes de tels arguments en faveur de la cohérence serrée du dessein de Dieu, de l'harmonie quasi nécessaire d'une œuvre qui est toute gratuité de la part de Dieu et qui apparaît toute contingente dans l'histoire des hommes, sont délicats à manier. Celui-là y sera sensible qui les prendra et les reprendra sans cesse,et s'étonnera toujours du mystère de la prière chrétienne : « Magnum mysterium, discendum, repetendum, tenendum animo, numquam obliviscendum... »

A.-M. Besnard, O. P

LA PRATIQUE DE L'ORAISON

« Apprenez-nous à prier. » Les disciples du Christ ont refait cette demande aux maîtres spirituels de chaque génération. Mais ils doivent prêcher d'exemple autant que de parole. Le meilleur maître de prière que nous ayons reçu depuis le P. de Foucauld est sans doute Mgr Paulot : Ardennais, formé à Paris sous Mgr d'Hulst, oratorien de Saint-Philippe-Néri, puis vicaire général et écrivain, il est mort en odeur de sainteté à Reims en 1938. Il excelle à communiquer son expérience de Dieu, que ce soit dans ses notes ou dans des lettres, et qu'il s'adresse aux prêtres, à une religieuse ou à Dieu. Les extraits que voici réunissent ces différentes sources, reconnaissables au style. Les sous-titres sont les principaux chefs de sa doctrine spirituelle, tirée des Pères et de saveur johannique [1].

QU'EST-CE QUE LA PRIÈRE ?

Une demande filiale.

L'acte le plus sain et le moins sujet à l'illusion, dans l'oraison, ·t la demande. Je puis ne pas être sûr de mes lumières, de mes

1. Ce florilège est dû aux Bénédictines de Jouarre. Prière de signaler les édits à l'abbé Sainsaulieu, à la Revue.

affections, de la jouissance. Je ne cours aucun risque à me livre à la demande. En effet, elle repose sur la reconnaissance de mo néant et du tout de Dieu, elle me suppose mendiant, elle pa de l'humilité. C'est pourquoi saint Augustin dit que la meilleu disposition pour prier, c'est d'être, comme la veuve Proba laquelle il écrit, désolé, c'est-à-dire abandonné et dénué de tou

Quand on sait, par la foi, que le Bon Dieu est notre Père qu'il est prêt à nous exaucer *avant* (le mot est de l'Évangil que nous ayons pris le temps de formuler une prière, commer ne pas avoir confiance ? Et la confiance est une *certitude,* cert tude de Dieu. Pas certitude de nous, sans doute, mais le bo moyen de guérir cette incertitude de notre côté, c'est de se fair petit enfant : « Un petit enfant ne se damne pas », ose di sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le vrai moyen de savoir quelle position il convient de prend vis-à-vis de Dieu, c'est de nous rappeler, chaque fois que nou voulons nous mettre en prière, la position qu'il prend vis-à-v de nous : son attitude vis-à-vis de nous, un simple mot de l'Écr ture va nous la dire : *Comme un père se complaît dans so enfant* (Pr 3, 12) : la complaisance qu'un Père prend dans so enfant, c'est celle-là même que le Bon Dieu prend en nous.

Dieu juge les hommes non d'après la richesse ou la pauvret ni même d'après la justice ou la malice. Il apprécie les homme selon qu'ils prient ou non. La prière est fondée sur cette raiso que si Dieu nous donnait tout d'un coup, comme le père d l'enfant prodigue à son fils, nous nous sauverions de lui, nou l'oublierions. Délicatesse infinie!

Dieu aurait pu nous approvisionner une fois pour toutes, pou le long voyage de la vie. Il ne l'a pas voulu afin que nous restion en correspondance fréquente avec lui.

Un désir.

Le désir embrase la prière qui monte comme l'encens. *Le Seigneur reçut* (le sacrifice de Noé) *en odeur de suavité* (Gn 8, 21). Ne parlez pas beaucoup en priant, mais désirez beaucoup. Et si vous ne savez pas désirer, désirez ardemment le désirer, ou encore demandez de désirer. Alors la prière sera votre arme offensive et défensive.

Avec le bon Dieu, ce n'est pas la longueur du temps, ni la multitude des paroles qui comptent, mais la droiture du cœur et l'intensité du désir. Faites une retraite de prière, d'appel, de demande, de désir. Cela vaut mieux que toutes les considérations du monde. Le travail de l'esprit est bon, nécessaire un moment, il ne doit pas étouffer l'élan de la prière.

L'essence de la prière vocale, c'est la demande. L'essence de la prière mentale, c'est le désir.

L'électricité s'accumule aux pointes, la rosée se condense en perles à l'extrémité des brins d'herbe. Ainsi les désirs sont-ils comme autant de fines pointes où s'amassent les énergies de la prière.

Faire les mouvements : *Ses disciples s'approchèrent de lui* (Mt 5, 1). Faire ce mouvement : m'approcher : « Jésus, mon doux amour, je m'approche de ta présence. » Analyser les mouvements dans l'Évangile. Y faire correspondre les mouvements de l'âme sous l'action de l'Esprit moteur.

S'exciter au désir brûlant de voir de quelque manière la beauté de Dieu, c'est la contempler ou se disposer à la contemplation.

Un cri.

Sachez prier à fond et jeter de ces cris qui partent des profondeurs de la foi et montent jusqu'aux profondeurs du ciel.

Sentez-vous le terrain mouvant sous vos pas, la volonté fléchissante en vous, les passions mal réglées ? Encore le cri, encore l'alerte donnée du côté du ciel. Et si une chute avait surpris votre vigilance, de grâce, poussez toujours ce cri vibrant, ce cri qui s'échappe souvent des lèvres du psalmiste : *Clamo meus... Clamavi... De profundis clamavi.*

De profundis clamavi... C'est une prière qui nous convient bien mieux qu'aux morts. L'abîme de leur misère est moins profond que le nôtre.

Tâchez de voir doucement un peu plus clair dans l'ordre surnaturel, à l'aide des paroles de la Sainte Écriture : cela, c'est la foi. Répétez à Dieu vos saints désirs : cela, c'est la volonté. Mais ce qui me semble l'âme de votre retraite, c'est autre chose encore. La foi et la volonté vous font monter vers le ciel, mais elles ne font pas descendre le ciel. Ce qui fait descendre le ciel, c'est la prière, c'est la demande, c'est l'appel, c'est le cri, c'est, comme dit saint Paul — il n'y a pas de mot plus beau et plus juste — le « gémissement », mot qui exprime si bien l'indigence, la souffrance, le néant.

Continuez votre Carême dans la prière, celle qui n'est pas compliquée, mais qui va toute droite et simple du cœur à Dieu, comme la fumée qui ne rencontre aucune brise va droit vers le ciel. La grâce redescendra infailliblement par la même ligne droite. Le petit oiseau sans plume dans son nid est tout bec vers le ciel. Un cri inarticulé en sort, et c'est sa prière. Et la nourriture vient. Que l'Esprit de Dieu vous nourrisse.

Ma prière intense : le cri.

Que sans cesse je ramène mon âme à la source d'où jaillit cri.

O mon Dieu, quand ne verrai-je plus que vous ? plus que ous ?
Donnez-moi de prier, de crier surtout. Le cri c'est la vraie ière.
Du fond de l'abîme, j'ai crié (Ps 29). *Que mon cri parvienne squ'à vous* (Ps 101)!

Les oraisons jaculatoires sont comme l'élan qui émane des ois vertus théologales dont elles sont, en quelque sorte, la istallisation et le précipité. Véritables perles du plus grand ix, faites de foi, de confiance et d'amour, qui jettent leurs ux en la présence des Trois Personnes divines.

Une respiration de l'âme.

L'une des plus belles définitions de la prière que l'on puisse nner, c'est qu'elle est « la respiration de l'âme ». L'acte sentiel de la prière, quel est-il ? Respirer à fond du côté du el. Le psaume 118 dit : *J'ai ouvert la bouche et j'ai aspiré sprit*. L'Esprit de Dieu est la vie de mon âme, et je l'attire dilatant mon organisme spirituel qui est constitué par la foi, spérance et la charité.

Devenez par-dessus tout une âme d'oraison, qui prend ses uilibres dans la région supérieure où l'on opère son rétablisse- ent en Dieu. Une aspiration de cet air pur chasse les miasmes ce pauvre monde asphyxiant. Vivez plus haut...

Il résulte pour vous des circonstances, que votre vie doit être e vie de prière. Mais faites que la prière ne vous soit pas cablante. Il n'y faut pas mettre plus d'agitation et d'oppres- on qu'on en met à respirer librement selon un rythme paisible. isque prier, c'est respirer du côté du ciel. La prière dans le int-Esprit qui est votre souffle, c'est bien cela.

Je voudrais bien, mon enfant, que vous vous appliquiez, dans ces moments difficiles surtout, mais d'une façon habituelle d'ailleurs, non pas à une ferveur plus ou moins sentie, ni même à une foi plus ou moins sensible, mais à un vrai esprit de prière. J'entends par là ce que les hygiénistes recommandent quand ils veulent qu'on respire à fond vingt fois de suite. Si vous faisiez l'exercice de vous tenir très près du bon Dieu, qui est l'air très pur et très vif de votre âme, en l'appelant de toute la force de vos poumons vingt fois de suite, avec une faim, avec une soif, avec un désir d'obtenir sa grâce, sa vie, sa force, sa lumière, sa paix, sa beauté, sa pureté, sa bonté, sa stabilité, son immutabilité, sa joie, son amour des hommes, sa patience, sa miséricorde, la vérité et la consolation de ses Trois divines Personnes, croyez-moi, ce ne serait pas en vain. Et si vous répétez l'exercice trois ou quatre fois le jour, à la longue, vous vous musclez l'âme sérieusement. Ah! respirer du côté du ciel, tout de même, comme c'est bon! Et comme cela vous met en veine de digérer facilement, sinon agréablement, toutes les absinthes!

Vivez toujours l'âme au premier étage, c'est-à-dire un peu plus haut que la terre. « Daniel, dit saint Jérôme à Eustochium, se retirait dans le haut de sa maison, car il ne pouvait demeurer en bas, et il ouvrait sa fenêtre du côté de Jérusalem... » Faites ainsi. Jérusalem, c'est Jésus, c'est la Sainte Écriture, c'est le ciel. De l'air, de l'air de ce côté là! Et puis, porte close à tout le reste.

Dans l'oraison « aspirer Dieu ».

Prière, amour, souffrance, trois actes répétés et continus qui doivent constituer mon aspiration, ma respiration, mes battements du cœur, toute ma vie.

LA PART DE L'AME

Nourrir son esprit.

Il faut nourrir votre esprit; vous êtes en ce moment comme un moulin à café vide, vous tournez, mais il n'y a pas de café. Il faut en mettre. Faites un peu d'étude, prendre de préférence saint Paul, ses Épîtres, ou bien encore quelques psaumes, ou quelque auteur moderne, comme Dom Marmion. S'arrêter à une pensée qui frappe; prendre quelques notes, les relire; se faire ainsi un fond, base de la contemplation.

Il est nécessaire de préparer son oraison : l'élan affectif est le principal, mais il faut qu'il soit ranimé par les idées. Celles-ci sont le charbon qu'il faut jeter de temps à autre dans la machine, quoique la vapeur reste le principal.

C'est une loi de la vie intérieure : l'accroissement vient de la lecture. La vie intérieure, comme toute vie, a ses lois qu'on ne peut enfreindre impunément. Or, c'est une loi que les êtres vivants reçoivent *du dehors* l'accroissement et la fécondité. Les plantes et les animaux, tout en ayant un principe de vie au-dedans, attendent de l'air, du soleil, de la nourriture, leur développement et leur bien-être.

Nous oublions que la piété profondément dogmatique seule est vivante et efficace, la piété qui plonge perpétuellement ses racines dans la doctrine révélée, la piété qui, comme le rameau de vigne, boit la sève du Cep divin.

Écouter Dieu.

Le juste vit de la foi (Rm 1, 17). Mais, qu'est-ce que c'est que la foi ? C'est l'adhésion à Dieu qui *parle*. Donc, écoutez Dieu

parler. Il suffit pour cela d'ouvrir l'Évangile, d'en appliquer chaque mot à l'oreille comme on fait de l'appareil au téléphone. Pensez que c'est *Dieu* qui vous dit ceci, cela... Pensez que Dieu se rend sensible à l'oreille et à l'esprit en chaque mot de la Parole révélée.

Personne n'a jamais vu Dieu, dit saint Jean (1, 18). Et cependant nous savons ce qui se passe dans la vie intime de la Sainte Trinité. *Le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a raconté lui-même,* dit encore saint Jean (1, 18). Aimez la parole de Dieu et vous vivrez de la foi.

Je penserai que Jésus est vivant dans l'Écriture, dans une apparence de mort. L'Écriture le cache; elle le cache aux yeux d'un grand nombre; elle est lettre *morte* pour eux.

Mystère qui continue celui de l'Eucharistie. Je penserai que sa parole pour moi est *Esprit et vie* (Jn 6, 64).

Je concevrai un grand désir de trouver Jésus vivant sous l'écorce de la lettre.

Je m'appliquerai à comprendre l'Écriture, à la goûter, à y trouver le Verbe qui illumine tout homme venant en ce monde.

Écouter le Verbe extérieur. C'est-à-dire, consulter la Parole de Dieu dans l'Écriture Sainte. Et croire ce que Dieu dit là.

Écouter le Verbe intérieur. Le Saint-Esprit répète au-dedans ce que le Fils a dit au-dehors. Il l'applique à l'âme.

Croire ce que Dieu dit parce qu'il le dit. Se reposer sur son autorité, goûter son infinie véracité; apprécier son infinie sincérité.

Bienheureux ceux qui pleurent (Mt 5, 5). Je le crois, c'est vous qui le dites.

Écouter la Voix, la grande Voix, l'unique Voix : *Je suis celui qui suis* (Ex 3, 14). *Il n'y a pas d'autre Dieu que moi* (Is 45, 5). Écoutez, prenez conscience, cherchez, saisissez ou laissez-vous saisir, donnez-vous.

Vous sortirez de là avec le sentiment du patriarche : *Vraiment ce lieu est saint et je ne le savais pas* (Gn 28, 16).

Recommencez chaque jour. Et durant le jour, gardez le cœur

tact avec cette bienheureuse heure passée près du buisson ardent. Donnez satisfaction là à votre faim de Dieu, à votre soif de vie intérieure.

Si vous parlez du cœur, croyez que Dieu vous répond certainement, ses paroles ne frappent pas vos oreilles : Dieu, pur esprit, parle à la manière des esprits, et notre âme, qui est aussi un esprit, est capable de l'entendre. Notre-Seigneur, dans l'Évangile, nous révèle comment Dieu s'y prend pour parler à notre âme, quand il dit du Saint-Esprit : *Suggeret vobis : Il vous suggérera* (Jn 14, 26). Voilà la manière dont Dieu nous parle : il nous suggère, il nous inspire des pensées, des désirs, des résolutions, et nous l'entendons d'autant mieux que nous faisons davantage le silence dans notre âme.

Soyez bien souple, bien recueillie, bien fidèle et priante pour entendre Jésus vous parler en silence.

Je vois des hommes, je regarde Dieu, j'entends des créatures, j'écoute Dieu.

Vouloir aimer.

Prier, c'est vouloir.

Prier, c'est vouloir le règne de Dieu en soi, autour de soi, aujourd'hui, demain...

Ne vous plaignez donc plus. Pouvant multiplier les actes de volonté comme vous multipliez les *Ave* de votre chapelet, vous pouvez magnifiquement prier. Et cette prière de volonté rejoint la volonté de Dieu jusqu'à se confondre avec elle.

Cette oraison de volonté, Notre-Seigneur ne nous l'a-t-il pas enseignée quand il nous a dit que, dans la prière, il ne fallait pas « multiplier les paroles » comme font les païens, qui croient que la meilleure prière est la plus verbeuse, mais *priez votre Père dans le secret* (Mt 6, 6). Dans le secret, c'est-à-dire loin du bruit, fût-ce le bruit des paroles. Loin même de l'agitation

des pensées, du bouillonnement des affections, rien que par l'acte simple d'une volonté filiale.

Sainte Thérèse avait bien défini l'oraison : une élévation de l'âme vers celui dont on se sait aimé : l'oraison est une volonté d'amour.

Vivez de volonté et de foi, sans vous inquiéter de ce qui se passe en vous et autour de vous. N'appréciez rien par le sentiment éprouvé de ce qui est au-dehors ou au-dedans. La sensation des choses n'a rien à faire, non plus que les choses elles-mêmes, avec la volonté d'être à Dieu, celle-là bel et bien en dehors et au-dessus de tout sentiment et de toute chose qui n'est pas elle-même. C'est consolant, en vérité, puisque notre volonté, qui est le principe de toute valeur morale, est, en nous, ce qu'il y a de plus à nous. Comme le bon Dieu est bon, au sein de ce mystère! Soyez donc heureuse, mon enfant, de ce bonheur supérieur qui a posé son fondement dans la région de la volonté pure. Habitez cette région. C'est elle aussi que Dieu habite! On en descend malgré soi, je sais. Mais, avec la grâce de Dieu, on s'y replace par la vertu d'un bon acte d'amour, le meilleur et le plus vrai des ascenseurs.

Quand on a décidé de ne plus penser qu'à lui, de ne plus travailler et vivre que pour lui, il dilate l'âme et lui fait goûter le bonheur pur, autant qu'il est possible dans les obscurités de la foi.

L'oraison est l'intimité avec Dieu; l'amour, en conséquence, doit être le fond de l'oraison.

Saint Liguori : le plus parfait des actes d'amour divin dans l'oraison consiste à se réjouir de la félicité infinie de Dieu. Puisque c'est certainement l'exercice continuel des bienheureux en paradis, celui qui, par des actes fréquents, se réjouit de la joie du Seigneur, commence à faire, dès ici-bas, ce qu'il continuera dans le ciel éternellement.

Le cœur n'est pas varié dans ses formules. Il répète toujours la même.

Vivre de foi.

Pour prier, il suffit d'avoir la foi; la foi sans aucun sentiment correspondant est un levier plus fort que tous les sentiments réunis ensemble.

Faites jouer votre cœur, s'il est possible. Je dis : s'il est possible, car il n'est pas d'instrument plus capricieux. Donc, allez-y, s'il rend quelque son, mais sans effort nerveux, sans émotion factice ou verbale... Le mieux encore, au lieu de réveiller en vous le feu endormi sous la cendre, est de penser à son amour à lui, à son amour présent, à son amour constant, à son amour d'autant plus véhément qu'il se cache pour mieux provoquer le vôtre, comme les mamans savent si bien faire... Mais, comme ce n'est pas le plus important, n'insistez pas.

Usez surtout de vos puissances *surnaturelles*. Les connaissez-vous ? Les appréciez-vous ? Les trois admirables vertus théologales, infuses en nous par le baptême, et qui s'augmentent tous les jours avec la grâce sanctifiante ? La foi, puissance mystérieuse qui nous fait pénétrer dans les obscurités de l'invisible et conduit nos regards par-delà les astres. L'espérance qui nous fait quitter terre et piquer vers le ciel comme l'alouette; la charité enfin, qui nous précipite dans les profondeurs de la vie divine.

A l'oraison, apportez une foi très grande et un cœur simple. La foi approche de la vision. Que Notre-Seigneur soit proche de nous, dans notre pensée, et même dans notre sensibilité. Mais il faut faire des efforts de foi : « C'est vous, mon Dieu, qui êtes là. » Tendons à une foi très grande, qui voit la paternité de Dieu. La Chananéenne voyait Notre-Seigneur Dieu. Si la foi doit renverser les barrières, notre charité doit se simplifier. La charité parfaite, c'est la fusion de notre volonté avec celle de Dieu. Or, le sommet, en nous, la cime, c'est notre volonté. Plus nous approchons de Dieu, plus nous devenons simples, un seul esprit avec lui. La perfection n'est pas si compliquée! Il suffit

de mettre son objectif au point net voulu par Dieu, pour approcher le plus possible de la vision sur terre, gage de celle du ciel.

Soyez toute à la vie intérieure, quelle qu'en soit la forme et quelles qu'en soient les difficultés extérieures. La foi et la volonté sont deux choses qui restent toujours et partout pleinement en notre pouvoir. Usez-en largement.

Je voudrais bien que vous vous appliquiez à avoir la foi vive, mais sachez bien aussi que la foi vive n'est pas précisément la foi sentie. La foi est d'autant plus foi qu'elle est moins sentie, plus aride, plus obscure, plus impuissante à trouver son objet, plus foi, en un mot, quand elle n'a *plus rien* sur quoi s'appuyer. Ramenez donc tout à un effort de volonté très simple, mais toujours recommençant, qui s'accroche à Dieu comme l'enfant à sa mère sur le bord du parapet : Dieu pas vu, pas senti, mais Dieu cru de toutes les énergies du bon vouloir aidé de la grâce.

Notez que c'est le domaine de la foi qui est le plein air, le monde où l'on prend son essor à tire-d'aile. Tant que vous vous appuyez sur la raison, vous êtes debout, assurément, vous marchez, vous montez même, mais sans quitter le terrestre et l'humain. Avec la foi, vous perdez pied. Ce n'est pas qu'il faille dédaigner le raisonnement; il est le nécessaire point d'appui, qui, pareil aux roues de l'avion, permet qu'on prenne son élan. Mais les âmes qui vivent de la foi sont faites pour voler, *animas volantes animas ad volandum...* (Ez 13, 20).

Ne vous inquiétez pas des obscurités, ou des sécheresses, ni du vide que la foi, par moment, peut laisser devant vous. Marchez, foncez droit sur le sacrifice, les ailes vous pousseront en vous jetant dans le vide. Ah! si l'on faisait l'expérience de ce parachute dans la sainte et absolue confiance!

Que vaut-il mieux, ou souhaiter des visions et des grâces extraordinaires, ou s'en tenir à la foi, à la bienheureuse foi, à la solide foi, à l'austère et méritante foi ? *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* (Jn 20, 29).

Tenez-vous, par la volonté et par la foi, étroitement unie à la réalité, à l'être de Dieu, comme si rien d'autre n'existait et ne comptait sur la terre. En réalité, c'est bien cela.

LA PART DE DIEU

Les épreuves.

Vos impuissances dans l'oraison, quelle qu'en soit la cause, sont ce qu'il y a de meilleur, en ce qu'elles laissent entièrement la part de Dieu. *Quand je suis faible, alors je suis fort* (2 Co 12, 10), le mot de l'Apôtre est vrai partout. Contentez-vous de vous *offrir* à Dieu *telle* que vous êtes.

Il y a des hivers d'âme nécessaires, le printemps et l'été ne sont productifs qu'à cette condition. La grâce imite la nature, croyez cela.

Il faut accepter votre sécheresse dans l'oraison comme une purification, car, en définitive, nous devons tendre à jouir non pas des dons de Dieu, mais de Dieu seul. Et cela se peut dans une grande sécheresse, cette jouissance étant plus un repos de la volonté qu'un état sensible du cœur.

Correspondez à la grâce, et efforcez-vous de retrouver le goût de Dieu. Il ne peut manquer de revenir. S'il tarde encore, trouvez du goût à l'absence de goût, tant il est vrai qu'avec Dieu, rien ne se perd et qu'on peut toujours ce qu'on veut.

Subissez votre sécheresse sans croire qu'elle vous soit imputable. Et gardez votre manière d'aller à Dieu en vous tenant proche de lui, appuyée sur une simple parole de l'Écriture ou le simple sentiment qui en résulte, comme on vogue sur le lac avec un simple coup de rame dont l'effet se prolonge sans qu'on le renouvelle à tout instant.

Oraison purement inutile, dites-vous. Inutile du point de vue du bon sentiment qui vous en reste, peut-être. Inutile comme si vous n'aviez rien fait, non, certes. Car vous avez beaucoup fait en résistant quand vous vous surpreniez en divagation. Cela constitue un mérite qui vaut en soi, qui vaut aussi pour vos oraisons ultérieures, car c'est à force de tourner à vide que l'eau viendra, celle qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Ne cherchez rien comme si vous deviez le tirer de votre propre fond, en cela, ayez le désespoir à fond, mais attendez l'heure de Dieu, et aussi longtemps qu'il le faudra. Il y a des grâces qui ne viennent à maturité que pour le quart d'heure qui suit la mort. On n'y perd rien pour mourir et de plus on aura le bénéfice éternel de cette maturité presque à point : les « fruits du Saint-Esprit » sont une chose qui demeure à jamais. Le tout de la vie est de chercher, de désirer, de demander, de frapper. Dieu ouvre, accorde, rassasie selon ce qu'il veut et quand il veut. Il fait bon s'épuiser en saints désirs, mais en même temps, ne boire à la coupe que quand il la présente. Au reste, c'est déjà boire que de désirer, et il faut s'habituer à trouver son repos et sa fin dans ses propres aspirations : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », ce mot de Pascal est de toute vérité. C'est déjà trouver Jésus que de le chercher. Tant il est vrai que l'impuissance est un mot qu'il ne faut pas prononcer, et que Dieu se trouve au bout de nos mains tendues. Oh! qu'il est bon d'être à notre merci quand et tant que nous voulons.

Je voudrais que vous acceptiez avec un esprit égal la présence ou l'absence de Notre-Seigneur, étant bien convaincue que votre âme ne gagne pas moins avec la seconde qu'avec la première, convaincue surtout que Notre-Seigneur, en agissant ainsi, doit avoir ses raisons et que ces raisons ne peuvent être que sages et toutes d'amour.

Si cette pensée pouvait vous aider, je voudrais, mon enfant, que vous songiez que Notre-Seigneur a différentes façons d'être proche de nous. Il l'est assurément dans l'Eucharistie qui est le sacrement de sa présence réelle. Il l'est aussi dans la Sainte

Écriture dont la lettre est comme l'espèce sacramentelle qui le voile à nos regards, mais qui le tient présent. Il l'est encore dans la nature à travers l'enveloppe transparente de laquelle il est aisé de reconnaître la puissance créatrice du Père, la sagesse ordonnatrice du Verbe, l'amour du Saint-Esprit. Or, il l'est également dans cette autre sorte de sacrement de la souffrance corporelle ou spirituelle. Quand elle est là, il est là. Elle le cache, mais aussi, elle le retient, comme les espèces sensibles de l'hostie retiennent le Dieu caché. Si bien que, et c'est là où je veux en venir, lorsque vous souffrez de cette particulière et intime souffrance qui consiste à ne pas sentir sa présence, il se trouve que derrière cette insensibilité, il est là. N'est-ce pas assez ?

Et quand on pense que cette insensibilité, c'est lui qui la permet, qui la veut! Elle est le moyen, l'espèce sensible (insensible, si vous voulez) par laquelle il se communique plus sûrement. Et quand on pense que cette forme particulière de présence, qui n'est pas toujours du goût de notre pauvre nature, c'est un signe très spécial de sa prédilection, de celle qu'il donne à ses épouses. Sainte Gertrude dit qu'elle a eu l'intelligence surnaturelle de cette vérité que, de même que l'anneau est le signe des fiançailles, ainsi la souffrance spirituelle et corporelle supportée humblement pour Dieu est le signe le plus véridique de l'élection divine et comme les fiançailles de l'âme avec Dieu. Soyez donc bien contente et croyez Notre-Seigneur proche, surtout quand il paraît loin.

Croyez aussi très fermement qu'il ne vous tiendra pas toujours sous le pressoir. La souffrance, pour lui, est une manière. Ce n'est pas l'unique. Et même, l'on peut dire que la souffrance, il ne la veut pas pour elle-même; elle n'est pas un terme, elle n'est qu'une voie. Mais le terme qu'il veut, et qui sera, c'est la joie et le repos en lui, assurément dans l'autre vie, mais déjà en celle-ci.

Voici qu'il se tient derrière notre mur (Ct 2, 9). Il est là, tout près, derrière la muraille des espèces sensibles, derrière la muraille de la foi, derrière la muraille de la souffrance.

C'est exactement à l'endroit où l'on perd son âme, par l'abné-

gation totale, qu'on la retrouve. C'est lorsque, des clartés simplement terrestres, on s'est élevé jusque dans la nuée qu'on arrive à l'éblouissement de la lumière céleste.

Simplification de l'âme contemplative.

Je vous recommande, pour votre vie spirituelle et votre oraison, la simplicité. La contemplation est dans l'amour; plus on se détache du travail de l'esprit, plus on monte, et le don de piété nous mène à la nuée, où il n'y a plus rien de nous, mais Dieu.

Tout simplifier, tout réduire aux affections qui ne sont pas, au fond, affaire de sensibilité, mais de foi et de confiance.

Il ne faut pas vous lier les ailes ni capter toujours dans le même sens le vent du Saint-Esprit qui *souffle où il veut, sans qu'on sache d'où il vient et où il va* (Jn 3, 8). Il me semble que le progrès dans la perfection doit être une tendance à la simplification. Au lieu de multiplier, il faut plutôt tendre à supprimer, non pas supprimer le faire et l'esprit, mais les choses qui sont alentour, les appuis, les étais, les béquilles, les échasses et toutes les formules plus ou moins factices.

Il me semble que vous vous enfoncez trop dans la forêt des formules. Quitter votre gîte comme le lièvre et gambader dans la plaine vous donnerait du jarret... ou peut-être des ailes.

L'Esprit-Saint n'est pas un esprit de licence, ni de servitude, mais de liberté.

A l'oraison, mettez-vous devant Dieu, disant « oui » à tout ce qu'il voudra faire en vous, lui répétant sans cesse, lui disant que vous êtes heureuse près de lui, que cela vous fortifie.

Soyez toute à Dieu. Et l'affaire n'est pas si compliquée. Elle requiert moins de loisir que de méthode. L'effort le plus simple,

le plus élémentaire et en même temps le plus parfait, consiste, en toutes choses, à faire un acte d'union à Dieu, c'est-à-dire, à se sentir aussi près de lui que possible, à mettre sa volonté d'accord avec la sienne, à livrer son cœur à son cœur, à lui exprimer une douce protestation qu'on ne veut lui déplaire en rien, lui plaire en tout. Cela sans paroles, même sans effort de pensées multiples, mais un élan du tréfonds de l'âme et encore, bien doux, tout à fait calme, dans le silence et l'apaisement de tout le reste. Voilà une manière d'oraison faite pour les gens les plus actifs, très contemplative, au fond. Elle tient l'âme en suspens au-dessus du créé. Le corps peut être plongé dans l'eau de la tribulation, la tête émerge et respire en Dieu. Savoir ainsi faire oraison, c'est savoir nager. En attendant le rivage.

Tranquillisez-vous sur votre manière de faire oraison. Tendez à simplifier tout et à abandonner de plus en plus, bien qu'il ne le faille pas complètement, le travail de l'esprit. L'union à Dieu n'est pas une affaire d'esprit, bien que l'esprit y amène, comme les échelons amènent doucement et lentement au sommet. Tant qu'on peut se tenir au sommet, ce serait oiseux de redescendre sur les échelons. Nous y redescendons par la force des choses, en quelque mesure, parce que nous ne sommes pas encore dans la stabilité définitive de l'arrivée. Alors, il faut recommencer à gravir, mais quand vous ne toucheriez le sommet qu'une demi-heure, tenez-vous dans cette union bienheureuse, en laissant dormir vos puissances, pour parler comme sainte Thérèse.

Notre oraison, comme notre activité, est trop souvent faite de contention d'esprit, d'agitation, d'empressement naturel, de fièvre, de bruit. L'Esprit de Dieu est un esprit de suavité, de sérénité, de douceur, d'onction, d'effusion, d'abandon. *Mon âme s'est liquéfiée dès qu'il a parlé,* dit l'Épouse des Cantiques (Ct 5, 6). C'est bien cela : la cire se laisse couler sous l'action du feu, et prend les formes du sceau. Se fondre doucement dans la simplicité de Dieu, laisser tomber toutes ses forces naturelles, fusionner de pensée avec la pensée de Dieu, de cœur avec son cœur, réfugier son âme dans l'acte simple d'une liquéfaction tendre comme l'amour, voilà l'oraison dans le Saint-Esprit,

surnaturelle. Nos forces naturelles sont faites d'hypertension, d'âpreté, de colère, de résistance, d'impressionnabilité, d'inquiétude. Un empoisonnement sur toute la ligne. Oraison intoxiquée. Qu'est-ce qui la clarifiera, la rendra limpide comme l'eau, blanche comme la neige, pure comme le cristal ? Laisser tomber tous les précipités au fond. Plus moi. Me laisser choir, moi. Si je veux être bon pour les autres, n'être que bon, combien je dois me laisser tomber. Si je veux prier, combien je dois m'écouler dans mon néant. *L'oraison de celui qui s'humilie pénétrera les cieux* (Eccli 35, 21). Quel contraste! Plus je m'abaisse, plus je monte... *Mon âme en moi s'épanche* (Ps 41, 5).

L'Esprit-Saint, le grand Maître de la contemplation.

L'oraison simple, directe, sans aucun appui, sera encore la meilleure, parce que c'est le Saint-Esprit qui restera le grand Maître. *Heureux l'homme que tu instruis, Seigneur* (Ps 93, 12).

L'Esprit-Saint nous invite à nous reposer dans la fin, dans l'absolu, à vivre de la foi. Voilà votre Maître. Écoutez-le.

Que le Saint-Esprit vous dispose à recevoir ses dons, au jour le jour, à l'heure, l'heure, à les recevoir en plénitude... car le propre de l'Amour est de donner, le propre de la misère est de recevoir.

L'esprit de prière tient dans un mot : *Fac,* faites que...

Toutes les opérations de l'Esprit sont dans ce mot, ou encore : *donnez, da.*

Prière simple : Dire oui à tout. C'est bien. Dire merci. C'est mieux.

Et encore : *Fac,* la demande de l'opération divine en tout. *Ostende. Exaudi. Da.*

En un mot : *Fac... Benigne fac...* (Ps 50, 20). Rester figé en ce mot.

Entraîne-moi (Ct 1, 3).

Je demanderai d'être pris.

Mon calice enivrant (Ps 22, 5). Par l'ivresse on est pris. *Il t'a fait et il t'a comblé* ou bien : *enivré* [de ses biens] (Eccli 32, 17).

Mon oraison : plus prier que désirer, que vouloir. Prier d'être pris.

Prier plus par le Saint-Esprit que par moi. C'est le même cri.
Vous prierez ainsi : Notre Père... (Mt 6, 9).
L'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père (Ga 4, 6).
Toujours me disposer à me laisser prendre.
Me disposer en m'anéantissant.
Me disposer en me tenant dans une pureté absolue.
Me disposer en m'abîmant dans la confiance.
Me disposer en ne me laissant troubler de rien.
Me laisser prendre par l'amour miséricordieux.

Nous contemplons... les réalités invisibles (2 Co 4, 18).
Ma vie désormais.

Contempler, c'est un acte *simple*. Mon âme tend à la simplicité.

Cherchez-le en simplicité de cœur (Sg 1, 1). Non plus ramper, ni marcher, mais voler. A celui qui vole, il n'est plus besoin d'un grand point d'appui, ni d'une large surface. L'oiseau s'accroche à un fil, se pose sur une pointe. Un mot de l'Écriture me suffit. Je m'y ramasse, je m'y conforme. La fine pointe de la foi nue, sans à-côtés, le fil de l'espérance, l'immensité libre de la charité, voilà le lieu simple de mon âme.

Contempler, c'est *voir*. La contemplation est l'acte simple de la foi qui est la vision commencée. Maintenant nous voyons... (1 Co 13, 12). C'est le ciel sur la terre, l'aurore avant le plein midi. Il y a une certaine perception des objets, de la perspective, des horizons.

Contempler, c'est voir ce qu'on ne voit pas, et non plus voir ce qu'on voit. Aussi bien ne regardons-nous pas aux choses visibles, mais aux invisibles (2 Co 4, 18).

C'est marcher au milieu des hommes et voir autre chose que les hommes, voir simplement la seule chose qui soit, la divine Sagesse qui règle tout, qui ordonne tout, qui *joue dans l'univers*

(Pr 8, 31), organiste mystérieuse qui tire tous les jeux et chante le divin amour.

Contempler, c'est voir : Dieu en tout, Dieu dans l'Écriture, cet autre grand tout.

Je veux m'appliquer à ne plus voir que Dieu en tout, Dieu dans le soleil qui luit, Dieu dans le soleil qui se cache, Dieu dans le sourire des créatures, Dieu dans la contrariété des événements, Dieu dans un bien-être, Dieu dans un malaise, Dieu dans un succès, Dieu dans un échec.

Et puis Dieu dans cet autre tout de l'Écriture, l'Écriture autre monde, plus grand que le monde, livre plus beau que le livre de l'univers.

Et puis joindre les deux : ne voir que Dieu en tout en voyant chaque fois Dieu dans l'Écriture. J'ai un malaise : vite un mot de l'Écriture : dans la patience du Christ (2 Th 3, 5), supporte (Ps 26, 14), qu'il prenne sa croix (Mt 16, 24), rien que ce mot : *suam,* ce malaise!

Me réfugier dans le mot, m'y conformer. Ainsi en tout. Voilà ma contemplation en esprit, voilà ma pratique, en vérité. Adorateur en esprit par la contemplation, en vérité par la conformation.

Contempler, c'est voir par un acte intellectuel simple[2].

Contempler, c'est être plus mû que se mouvoir, être plus livré aux dons qu'aux vertus, c'est noyer en quelque sorte la vertu de foi dans le don de Sagesse qui la perfectionne.

Contempler, c'est une perfection supérieure : il est plus parfait d'être mû que de se mouvoir. *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (Rm 8, 14). C'est être vraiment fils de Dieu que d'être mû par l'esprit de Dieu.

Que ma vie entière soit prière contemplative.

L'avantage que je vois à l'utilisation des textes scripturaires pour une âme contemplative, c'est qu'ils la ramènent sans cesse au « témoignage divin », et, dans cette parole divine, à ce qui en est l'âme et le cœur, ou, comme l'on dit en théologie, le motif formel. L'âme *se repose* vraiment dans cette autorité de Dieu,

2. Saint Thomas, *Somme théologique,* IIª IIªe, q. 180.

cette *Vérité de Dieu qui parle*. Et c'est là le repos de la contemplation; repos accompagné de suavité, ce que saint Augustin appelle si bien *dulcedo Veritatis*, la douceur de la Vérité. Et c'est bien dans cette mise en relief puissant du motif formel dans les vertus théologales que saint Thomas se rencontre avec saint Jean de la Croix. Car l'âme, par ce repos prolongé sur le motif formel, en arrive à ne plus s'appuyer sur rien autre chose que la Vérité souveraine, plus du tout sur elle-même et sur les données de son intelligence. Et c'est cela, la *nuit* de l'esprit.

Ne vous astreignez pas à des réflexions ni à des actes distincts, quand le Saint-Esprit vous inspire une complaisance pour l'obscurité indistincte. Le Dieu qui habite la nuée sait bien faire sentir la suavité de sa présence sans que le regard de l'âme perçoive les contours d'un objet particulier. Ne violentez pas la grâce, ni ne soyez en retard sur elle. Soyez conduite par Dieu lui-même.

L'extase, au sens où l'entend Cassien, c'est plus une rentrée en soi qu'une sortie de soi, selon que ce mot l'exprime. L'âme contemplative étant le lieu même de Dieu, c'est plus en soi qu'il faut le chercher qu'au dehors. Donc, rejeter en dehors de soi toutes les choses du dehors qui reviennent sans cesse au-dedans. Cela veut dire aussi sortir de soi, de son imagination, de sa mémoire, de son intelligence même, en tant qu'elle songe aux choses particulières. Et cela encore, c'est plus rentrer en soi qu'en sortir, c'est aller au centre de l'âme plus loin que l'intelligence, plus loin que les facultés, là où vraiment Dieu est, comme dans son lieu d'habitation, qui est bien la nuée.

Si vous me demandez comment faire pour cela, je vous réponds que c'est beaucoup plus l'œuvre du Saint-Esprit que la vôtre, et que, à l'égard de cette œuvre, il faut vous comporter comme quelqu'un qui l'attend, qui la désire, qui la demande, mais qui ne peut la réaliser par ses seules forces actives. Mais quand l'Esprit soufflera, vous le saurez bien, vous le sentirez, et vous sentirez que, sans rien faire de vous-même que d'acquiescer, vous en sortirez meilleure et plus à lui.

C'est tout ce que je peux vous dire.

Jésus s'en alla sur la montagne pour prier, et il passa la nuit à prier Dieu (Lc 6, 12).

Sortir, monter dans l'obscurité et le silence de la nuit, et parler avec Dieu.

O Dieu Vérité, faites-moi un avec vous dans un amour éternel!

Adorer le *vrai* Dieu. Qu'il est difficile à trouver!

Mon âme adhère à Vous (Ps 62, 9)... Qu'il fasse la suture de mon âme à lui...

M'unir à la Vérité du Verbe et l'amour du Saint-Esprit.

Mgr PAULOT.

Conseils pratiques de lecture

LA PRIÈRE

Bibliographie organisée

Cette bibliographie n'est pas une bibliographie technique et exhaustive. Sur un pareil sujet, elle serait immense. Ce guide s'adresse avant tout à ceux qui cherchent les voies de la prière et qui aimeraient qu'on leur indiquât, à travers les publications *récentes*, un enseignement apte à leur découvrir et à leur faire vivre l'inépuisable mystère de la prière chrétienne. Celui qui a tout lu n'a besoin de personne, il se fait à lui-même sa bibliographie, son choix d'auteurs, selon ses besoins et ses affinités, il sait trouver au moment qu'il faut le livre qu'il lui faut. Mais celui qui n'a guère lu, parce qu'il n'en a peut-être ni les moyens ni le loisir, ne se trouverait pas mal d'adopter provisoirement, et sous bénéfice de son jugement propre, le programme ci-après [1]...

LE PATER

L'alpha et l'oméga de la prière chrétienne est le *Notre Père*. La première question qu'un chrétien doit se poser au sujet de sa prière personnelle, c'est de savoir comment il prie le *Notre Père*, quelle place

1. Pour ceux qui trouveraient ce programme encore trop copieux, nous avons indiqué par des astérisques un programme simplifié. Nous avons délibérément laissé de côté l'initiation des enfants à la prière, cela relève davantage des revues catéchétiques.

il lui accorde dans son cœur, sur ses lèvres et dans sa vie. Tertullien y voyait tout l'Évangile, — sans doute parce qu'il y voyait toute la personne et toute l'œuvre du Christ. Saint Augustin admettait bien qu'on priât avec d'autres mots, mais à la seule condition que ce fût pour dire, en substance, les mêmes choses. Et quand les Pères de l'Église voulaient parler de la prière, il leur venait irrésistiblement à l'esprit de commenter le *Pater* : il y a là un fait de tradition qui est massif et dont l'enseignement est clair et insistant. Savons-nous dire « Abba, Père » ? c'est-à-dire : sommes-nous chrétiens ?...

★ A. Hamman : *Le « Pater » expliqué par les Pères* (Éd. fransciscaines, Paris, 1952; 165 pp.).

Sous une forme accessible, les plus belles pages des Pères commentant le *Pater*.

J. Delamare : *Le Notre Père* (*La Vie Spirituelle*, avril 1959, pp. 370-401).

L'article sans doute le plus récent. Il commencera à fixer la méditation de ceux qui ne s'étaient pas encore avisés que chaque mot du *Pater* avait un sens et que ce sens lui-même avait toute une histoire biblique.

Pour l'étude exégétique du *Pater*, ajouter aux titres indiqués par l'auteur : A. Hamman, *La Prière*, I, *Le Nouveau Testament* (Desclée et Cie, 1959), pp. 94-134.

R. Guardini : *La Prière du Seigneur* (Bloud et Gay, 1952; 125 pp.).
★ L. Evely : *Notre Père* (Éd. Fleurus, 1956; 176 pp.).

Les commentaires du *Pater* sont innombrables. Chaque chrétien, en fait, devrait être capable de commenter le *Pater* : avec sa propre vie, sa propre expérience spirituelle, sa propre charité !

Le commentaire de Guardini se recommande par la solidité théologique et la finesse psychologique habituelles à cet auteur.

Celui de l'abbé Evely ne prétend pas dire non plus ce que d'autres n'auraient pas dit, mais il le dit en un langage vigoureux et actuel qui fait souhaiter que beaucoup puissent l'entendre.

Ces livres ouvrent en outre, on peut s'en douter, de riches aperçus sur la prière en général.

LES PSAUMES ET LA TRADITION DE LA PRIÈRE

Après le *Pater* viendraient les psaumes. L'Église a fait sienne cette prière, c'est le trésor de ses louanges, la riche matière de sa liturgie.

Les siècles passent, les psaumes n'ont pas vieilli, sauf pour ceux qui ne les connaissent et ne les prient pas. Là encore, ce fait massif révèle, à qui le médite, une signification théologique. Les psaumes sont bien « la prière chrétienne parce qu'ils sont la prière par laquelle l'Esprit nous a enseigné à demander précisément ce que le Père voulait nous donner par son Fils » (L. Bouyer). Après la méditation du *Pater*, le second effort du chrétien qui veut entrer dans la prière du Christ et de l'Église, c'est d'étudier et de prier les psaumes.

Cependant la bibliographie sur ce sujet dépasserait les bornes de la nôtre, on la trouvera ailleurs. Tout au plus indiquons-nous comme simple suggestion et pour mettre en appétit :

Les quelques pages d'où est extraite la citation précédente :

★ L. Bouyer : *La Bible et l'Evangile* (Éd. du Cerf, 1953 (2e éd.), 220 pp.), ch. XII, *Les psaumes, prière du peuple de Dieu*, pp. 227-243.

Un petit livre d'initiation :

Th. Merton : *La manne du désert* ou *Le mystère des psaumes* (Éd. de l'Orante, 1954, 190 pp.).

Un schéma pour l'étude des psaumes dans une perspective liturgique :

Marie-Ephrem, o.f.m : *Formation à la prière liturgique de l'office*, dans *La Prière* (collectif, Éd. du Cerf, 1959, 330 pp.; pp. 188-195).

Le *Pater*, les psaumes, reçus et transmis par l'Église, nous manifestent qu'il y a une tradition de prière avec laquelle toute prière, d'une façon ou d'une autre, doit s'accorder. Savoir comment priaient nos anciens et nos Pères dans l'Église et dans le peuple de Dieu est la meilleure façon d'apprendre à prier nous-mêmes comme il convient : ici comme en tout, l'Esprit-Saint est d'accord avec lui-même, et nos prières les plus personnelles sont aussi celles qui ressemblent le plus aux prières les plus personnelles des premiers croyants.

A. Hamman : *La Prière*, I, *Le Nouveau Testament* (Desclée et Cie, 1959; 484 pp.).

L'auteur veut nous donner une somme analytique et didactique sur la prière chrétienne, depuis ses sources bibliques jusqu'à la tradition patristique (prochain volume annoncé). L'information étendue de l'auteur rend cet ouvrage utile comme ouvrage de consultation. Ce n'est pas un ouvrage de spiritualité ni de théologie (même biblique) à proprement parler.

★ J. Daniélou : *Les grands priants de l'Ancien Testament* (*L'Anneau d'Or*, n° 75-76, 1957, pp. 174-184).

Comment les Patriarches, les Prophètes et les Pauvres d'Israël nous invitent à la prière.

★ H.-M. Féret : *La prière dans la tradition biblique* (*Vérité et Vie* (Strasbourg), série 41, n° 40).

Ces simples notes de conférence sont précieuses pour situer, d'une façon synthétique, notre prière chrétienne dans la tradition biblique de la prière.

★ J. Juglar : *Jésus, le grand Priant* (*L'Anneau d'Or*, n° 75-76, 1957, pp. 185-196).

Cet article serait trop bref si nous voulions lui demander le dernier mot sur la prière de Jésus; mais il peut nous aider à rouvrir l'Évangile pour y scruter cette insondable prière.

★ Mgr L. Cerfaux : *La prière dans le christianisme primitif*, dans *La Prière* (collectif, éd. cit., pp. 39-49).

La concision habituelle de Mgr Cerfaux ne doit pas tromper : chaque phrase recèle une information d'une rare ampleur et un jugement très médité. Ces quelques pages diront beaucoup à ceux qui sauront étoffer par leur culture antérieure chaque allusion et chaque citation.

J. Hausherr : *Comment priaient les Pères* (*Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1956, pp. 35-59, 284-297).

Il s'agit essentiellement des Pères de la tradition orientale. Ce passage de la conclusion nous fera sentir combien leur prière est le modèle de la nôtre : « Comment les Pères priaient ? En travaillant à se faire une âme de *mendicus Dei*; comme le publicain qui se frappe la poitrine et qui revient justifié; comme l'enfant prodigue qui se dit indigne du nom de fils et à qui le Père rend la robe première; comme des gens qui se savent et se proclament pauvres, et à qui appartient le Royaume. Disons autrement : comme des gens qui voient dans la prière l'acte essentiel de la créature et qui, par suite, se veulent priants — suppliants ou remerciants — partout et toujours, dans la mesure où ils se veulent heureux de Dieu » (p. 296).

Th. Camelot : *L'oraison des Pères du désert*, dans *L'Oraison* (Cahiers de La Vie Spirituelle, Éd. du Cerf, 1947, pp. 70-88).

« ... le souvenir de ces vieux saints a toujours hanté la mémoire des « spirituels », théoriciens et praticiens de l'oraison, et... pour nous qui

venons quatre cents ans après eux, il sera toujours tonique et vivifiant de nous renouveler à leur exemple et à leurs leçons » (p. 88). Ces quelques pages nous familiariseront avec cette spiritualité.

A. DE BOVIS : *Le Christ et la prière selon saint Augustin dans les commentaires sur saint Jean* (*Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1949, pp. 180-193).

Nul plus que saint Augustin n'a développé l'enracinement de notre prière dans le mystère du Christ, note Prêtre et notre Tête. Apprendre à prier selon la doctrine de saint Augustin, c'est être sûr de ne pas s'égarer hors de l'authentique prière catholique.

Petite philocalie de la prière du cœur. Traduction et présentation de J. GOUILLARD (Éd. des Cahiers du Sud, 1953; 336 pp.).

UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT : *La Prière de Jésus* (Éd. de Chevetogne, 1951).

Prière de Jésus ou prière du cœur désigne une forme de prière en honneur depuis de longs siècles dans l'Église d'Orient. Son contenu vocal est cette seule invocation : « Seigneur Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur », mais, concentré sur cette invocation, c'est tout l'être qui se met en prière.

Nous ne mentionnons pas seulement cette tradition à titre d'élément d'information et de culture : la prière de Jésus peut nous aider à découvrir certaines formes dépouillées de prière, telles précisément que notre temps difficile nous en fait éprouver le besoin. Mais alors on aura profit à relire le bref article suivant :

X. DE LA BOULLAYE : *La prière du cœur*, dans *La Prière* (Cahiers de La Pierre-qui-Vire, Desclée de Brouwer, 1954, 240 pp.; pp. 134-140).

MARIE

S'il est un mystère où nul ne contestera la place exemplaire et active de la Vierge Marie, c'est bien le mystère de la prière chrétienne. Marie est, dans l'Église, l'Orante par excellence. Nulle prière de chrétien, collective ou privée, n'est étrangère à Marie, que cette prière parle d'elle ou n'en parle pas. Si celui qui prie est nécessairement centré, dans son dialogue et son face à face, sur le Christ et sur Dieu, il est bon qu'il développe en lui, sans porter préjudice à ce centrage théologal, mais bien plutôt par un élargissement enveloppant de sa prière, une conscience « marginale » de la présence de Marie, — laquelle est déjà présence de l'ecclésiale communion des saints.

A.-M. Roguet : *Marie, modèle et maîtresse de prière,* dans *La Prière* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire. éd. cit., pp. 68-79).

Quelques pages qui inviteront à l'enrichissement marial de notre prière.

B. Thierry d'Argenlieu : *La Théologie du Rosaire,* dans *Maria,* t. V (sous la direction d'H. du Manoir, Éd. Beauchesne, 1958, pp. 721-754).

Le Rosaire est la plus populaire et la plus répandue des formes de prière mariale. Ce chapitre en découvrira à beaucoup la portée et la valeur insoupçonnée (avec une bibliographie).

ÉLÉMENTS POUR UNE THÉOLOGIE DE LA PRIÈRE

A. Vonier : *La prière des disciples,* dans *La Prière* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire, éd. cit., pp. 61-67).

F. Durrwell : *La prière chrétienne* (*La Vie Spirituelle,* mai 1958, pp. 473-483).

Deux articles sommaires, mais qui font ressortir les lignes structurales de la prière chrétienne, à partir de l'Évangile et de la Bible.

★ C.-V. Héris : *La prière du Christ* (*La Vie Spirituelle,* juillet-août 1944, pp. 3-10).

Étude théologique de la médiation du Christ dans la prière.

E. Mersch : *Prière de chrétiens, prière de membres* (*Nouvelle Revue Théologique,* février 1931, pp. 37-113).

Article déjà ancien, mais écrit par le plus fervent théologien du Corps mystique. On aura intérêt à se nourrir de ces perspectives d'une prière essentiellement communionnelle.

E. Hermann : *La prière créatrice* (*La Vie Spirituelle,* janvier 1935, pp. 18-28).

★ M. de Certeau : *Aspects de la prière* (*Christus,* n° 13, 1957, pp. 132-141).

La prière apparaît trop souvent comme un dialogue inoffensif, un peu vide et un peu monotone, un exercice qui ne transforme pas grand-chose en nous. Ces deux articles nous aideront à rectifier ces préjugés tenaces.

Le premier nous rappelle que, dialogue d'amitié, la prière nous livre à un amour actif qui nous recrée constamment. Le second, dans une analyse brève, mais fort riche, nous découvre la « dramatique » de la prière chrétienne, dramatique pascale, expérience d'une sorte de mort de la créature devant son Créateur, mort qui devient aussitôt nouvelle « naissance de la personne dans la rencontre avec Dieu ».

F. Lepargneur : *Esquisse d'une théologie de la prière,* dans *La Prière* (collectif, éd. cit., pp. 53-90).

Nous avons ici l'exposé fidèle du traité de saint Thomas sur la prière, dans sa *Somme théologique*. Il illustre cette vérité trop souvent méconnue qu'une théologie exigeante et équilibrée vaut plus d'un traité dit « spirituel » — mais c'est à condition qu'on sache, quand on prie, oublier l'analyse théologique qui nous dit, en termes de raison, ce qu'est la prière.

Le théologien parle de la prière à l'intérieur de la foi chrétienne; mais les chrétiens ne sont pas les seuls à prier ! La prière étant, dit Heiler, « le phénomène central de la religion » et les prières de toutes les religions offrant des ressemblances entre elles parfois troublantes, comment caractériser l'originalité de la prière chrétienne ? L'article suivant donnera les pistes d'une recherche et les éléments d'une réponse :

L. Cognet : *Originalité de la prière chrétienne,* dans *La Prière* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire, éd. cit., pp. 214-232).

APPRENDRE A PRIER

Il ne suffit pas de savoir ce qu'est et ce que doit être la prière pour bien prier en fait. Il ne suffit pas même de se dire que le Christ est notre seul modèle et l'Esprit-Saint notre seul maître de prière : car le Christ normalement ne se révèle et l'Esprit-Saint n'agit que par les médiations sacramentelles, maternelles, fraternelles, de l'Église. Nous avons besoin que des pasteurs, que des saints, que des frères, nous aident à entrer et à demeurer dans la prière. Des initiations, si humbles soient-elles, peuvent nous être précieuses.

R. Guardini : *Initiation à la prière* (Alsatia, 1951; 240 pp.).

Cette initiation est, en fait, un véritable traité, à la fois théologique et pratique; il a le grand mérite de rester très proche à la fois des

sources bibliques et doctrinales, et de l'expérience quotidienne de la prière.

★ B. Bro : *Apprendre à prier* (Équipes enseignantes, 1959, 80 pp.).

A la différence du précédent ouvrage, qui se laisse simplement lire et méditer, cette brochure se présente à la façon d'un plan de travail qui exige notre collaboration constante. C'est de bonne pédagogie pour nous faire dénombrer les obstacles et les insuffisances de notre vie de prière. Articulé autour des principales questions et difficultés, mais aussi des caractéristiques fondamentales de la prière chrétienne, référé abondamment à l'Écriture, cet instrument de travail sera pour beaucoup un guide très précieux.

Tout chrétien a toujours dû apprendre à prier; mais notre temps offre à cet apprentissage des difficultés spéciales dont il importe de prendre conscience afin de les mieux surmonter.

K. Rahner et H. Niel : *La prière de l'homme moderne* (Éd. Spes, 1950; 186 pp.).

La doctrine ferme du théologien allemand vient étayer l'expérience d'une prière exigeante et authentique dans les temps de détresse spirituelle que sont les nôtres.

E. Borye : *Qu'avons-nous donc affaire de prier?* (*Jeunesse de l'Église,* n° 11, janvier 1951, pp. 105-125).

L'auteur cherche à convaincre l'homme moderne, entraîné par l'indéfini et la hâte de l'action, de retrouver les nécessaires valeurs du recueillement, qui est « éveil à la Réalité », et de la prière.

★ R. Voillaume : *Au cœur des masses* (Éd. du Cerf, 1951 (2e éd.); 545 pp.); *La prière des pauvres gens,* pp. 97-121; *Permanents de la prière,* pp. 217-241.

Cherchant à répondre à des difficultés de prier nées des conditions de vie des Petits Frères de Jésus, ces pages sont d'une densité, d'une pureté, d'une actualité tout à fait remarquables. Elles s'imposent à tous.

★ P.-R. Régamey : *La prière, conditions de sa vérité* (*La Vie Spirituelle,* février 1959, pp. 117-136) et *La Prière* (collectif, éd. cit., pp. 105-123).

Si nous prions mal, difficilement, sans fruit, c'est peut-être tout simplement que nous avons oublié de respecter certains conditionnements inéluctables de la prière, même la plus spiritualisée — surtout la plus spiritua-

lisée ! Le P. Régamey nous aide à faire un bénéfique examen de conscience sur ce sujet.

Parmi les initiations traditionnelles à la prière, celle des *Exercices* de saint Ignace offre une voie toujours ouverte :
Christus, n° 20 (octobre 1958) : *L'homme en prière*.

Divers articles visant à éduquer la prière selon l'esprit des *Exercices*.

L'une des difficultés principales qui détournent de la prière est le découragement ou l'incrédulité à l'égard de son efficacité. Outre ce que les traités ou articles déjà cités peuvent en dire, notons :

J. Pirot : *Dieu exauce... et vite* (*Supplément de La Vie Spirituelle*, 15 mai 1947, pp. 61-82).

Étude exégétique de certaines paraboles évangéliques sur la prière. Le Christ ne veut nullement nous enseigner que Dieu finira par exaucer nos prières dans la mesure où nous n'aurons cessé de lui « casser les oreilles » avec notre importunité; mais, au contraire, qu'à la différence des hommes qui ne cèdent qu'à ce prix, Dieu exauce promptement...

Dom W. Witers : *L'efficacité de nos prières*, dans *La Prière* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire, éd. cit., pp. 161-180).

Ici, c'est l'exemple des saints qui nous invite à prendre au sérieux la certitude que Dieu exauce effectivement nos prières.

NOTRE CORPS EN PRIÈRE

La si riche perception de Péguy, que le spirituel est lui-même charnel; une meilleure connaissance du psychisme et de ses lois; l'expérience parfois douloureuse des interactions perpétuelles du corps et de l'âme, compagnons à quel point inséparables d'une même aventure tant charnelle que spirituelle; une sensibilité moderne intéressée aux techniques d' « expression », considérées moins comme un jeu que comme l'épanouissement nécessaire et normal d'une personnalité; un renouveau liturgique qui remet en estime les attitudes corporelles et retrouve leur signification; — tout cela, et bien d'autres facteurs, nous invitent à prêter une particulière attention au conditionnement corporel et psychique de la prière.

L'Art sacré (novembre-décembre 1953) : *Images de la prière.*

Comment certains gestes ou attitudes, si pauvres apparemment, expriment intensément le sacré dans la prière.

P.-R. Régamey : articles parus dans *La Vie Spirituelle :*

— *Pour une technique de la libération spirituelle* (juillet 1955, pp. 5-24).
— *Un yoga chrétien ?* (août-septembre 1955, pp. 135-151).
— *Notre éveil spirituel et notre cybernétique* (octobre 1955, pp. 227-248).
— *La sagesse du corps* (novembre 1953, pp. 339-372).
— *Les lois de la suggestion au bénéfice de l'esprit* (décembre 1955, pp. 471-494).

★ H. Lubienska de Lenval

fait une place importante à l'éducation gestuelle et au conditionnement corporel de la prière. Bien que se plaçant en général dans une perspective de pédagogie enfantine, elle peut beaucoup apprendre aux grandes personnes elles-mêmes :

— *L'éducation du sens liturgique* (Éd. du Cerf, 1952).
— *La prière et les gestes,* dans *La Prière* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire, éd. cit. pp. 122-126).
— *Le silence à l'ombre de la parole* (Casterman, 1955, 104 pp.).

O. Lacombe, Léon Noël, P.-R. Régamey : *Expérience du yoga et christianisme* (*Supplément de La Vie Spirituelle,* 1er trimestre 1957, pp. 111-126).

L. Gardet et Ch. Baudoin : *Idem* (4e trimestre 1957, pp. 486-496).

F. Courel : *Y a-t-il des techniques de prière ?* (*Christus,* n° 19, 1958, pp. 182-201).

Les auteurs proposent un jugement sur un éventuel yoga chrétien dont certains se sont fait les initiateurs, ainsi que sur la prière de Jésus en Orient (voir ci-dessus). Quelques pages sur le rôle de la méthode dans la prière sont particulièrement à signaler.

L'ORAISON

L'oraison est la prière qui s'intensifie et s'épanouit au-delà des mots, au-delà des occasions, au-delà des instants. Au-delà des mots, c'est la prière intérieure où parler veut dire simplement : *être,* et être à Celui-qui-Est, qui écoute sa créature et qui lui parle. Au-delà des occasions, c'est le face à face d'amitié où parvenir en la présence

de Dieu veut dire avant tout : mettre sa joie à se laisser consumer et, en même temps, à se laisser re-créer par celui qui nous aime et qui, par nous et pour nous, veut faire de grandes choses. Au-delà des instants, c'est la prière qui dure et où l'on endure Dieu : tantôt avec saveur et savoir, tantôt sans saveur ni savoir, toujours avec foi et courage.

François de Sainte-Marie, o.c.d. : *Présence à Dieu et à soi-même* (Éd. du Seuil, 1944; 112 pp.).
Dom Belorgey : *Sous le regard de Dieu* (Éd. du Cerf; 160 pp.).
Th. Merton : *Semences de contemplation* (Éd. du Seuil, 1952; 170 pp.).
G. Brossard : *Les chemins de la prière* (Éd. du Cerf; 86 pp.).

Quelques titres qui nous familiariseront et nous apprivoiseront avec l'univers austère et bienheureux de l'oraison et de la contemplation.

★ *L'Oraison* (Cahiers de La Vie Spirituelle, collectif, Éd. du Cerf, 1947; 300 pp.).
★ *La Prière* (collectif, Éd. du Cerf, 1959; 330 pp.), pp. 225-274.

L'article du P. Élie de Jésus-Marie (pp. 227-244) sur les principes de l'oraison sera précieux. Notamment quelques lignes sur l'image du Christ en nous, qui pourraient bien circonscrire le fond essentiel et le secret de l'oraison chrétienne.

L'Anneau d'Or (n° 75-76, 1957) : *Seigneur, apprends-moi à prier*, pp. 212-300.

Lettres de direction et témoignages sur l'oraison.

H. Urs von Balthasar : *La prière contemplative* (Desclée de Brouwer, 1958; 330 pp.).

Véritable traité de la contemplation chrétienne, sur la base théologique du mystère de la Parole de Dieu. Tous ceux qui se sont pénétrés du sens de la Bible, de la liturgie, de l'Église, poursuivront avec ce livre une méditation très dense et très fructueuse.

L. Lochet : *L'oraison apostolique* (*Christus*, n° 6, 1955), pp. 212-227.

Ce titre ne veut pas désigner une forme spéciale d'oraison, mais qualifier au contraire toute oraison authentique, car « celui qui se donne entièrement à lui, Dieu en dispose pour l'envoyer aux hommes » (p. 223).

A. Plé : *Une prière d'hommes et de femmes mariés* (*L'Anneau d'Or*, n° 85, janvier-février 1959), pp. 5-15.

Exposé succinct de la structure de l'oraison, dialogue avec Dieu dont les conditions de possibilité, le contenu, les « mots » eux-mêmes, ne sont autres que les « mystères » du salut.

L. B. Geiger : *De l'oraison et des méthodes d'oraison, et de la vraie et de la fausse liberté spirituelle* (*Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1955), pp. 337-363.

L'auteur aborde le problème des méthodes d'oraison, de leur signification et de leur rôle, en théologien qui refuse, au nom de la réalité même, de se laisser enfermer dans un dilemme simpliste, opposant la méthode et la vie. Pour ceux qui se seraient heurtés à ce dilemme.

Cardinal Lercaro : *Méthodes d'oraison mentale* (Éd. Mappus, Le Puy, 1958; 368 pp.).

Dans la mesure où les méthodes sont nécessaires à une oraison du moins commençante, cet ouvrage nous rappelle que ces méthodes (ou mieux, sans doute, ces « voies ») sont diverses dans l'Église et qu'il n'est pas mauvais d'en étudier les traditions pour éclairer son propre cheminement.

TEXTES

A l'intérieur du peuple de Dieu toute prière est « communicable » puisqu'elle est prononcée dans l'Esprit-Saint, qui a précisément pour mission dans l'Église de faire communiquer les « sancta » et les « sancti » — les richesses du salut et les personnes participant à ce salut. La prière de nos frères peut devenir la nôtre. Ce ne sont pas seulement des formules que nous faisons nôtres, c'est vraiment l'expérience et la condition chrétiennes que ces frères ont vécues avant nous ou qu'ils vivent avec nous.

E. Osty : *Prions avec la Bible* (Éd. Saint-Paul, Paris, 1956).

Choix de prières et de nombreux psaumes bibliques. La valeur de ce livre vient de la qualité de la traduction qui, pour certains passages, n'a guère été égalée.

A. Hamman : *Prière des premiers chrétiens* (A. Fayard, 1952; 480 pp.).
— *Prières eucharistiques des premiers siècles* (Desclée de Brouwer, 1957; 312 pp.).

Choix d'un très grand nombre de prières anciennes qui nous révèlent des trésors. Apprendre à user avec abondance et discernement de ces précieux eucologes.

Pierre Charles : *La prière de toutes les heures*, 3 séries (Bruges, 1923-1924).
— *La prière missionnaire* (Casterman, 1936).
— *La prière de toutes les choses* (Desclée de Brouwer, 1948).

Ouvrages dont les premiers sont déjà anciens, mais qu'on peut toujours recommander à ceux qui ont besoin qu'on les induise en prière et qu'on leur apprenne à prier avec les réalités de leur vie quotidienne.

L.-J. Lebret : *Appels au Seigneur* (Éd. ouvrières, 1955; 320 pp.).
Michel Quoist : *Prières* (Éd. ouvrières, 1954).
L. Jerphagnon : *Prières pour les jours intenables* (Éd. ouvrières, 1957; 160 pp.).

L'intention de ces auteurs rejoint celle du P. Charles, chacun selon son génie, mais dans une volonté plus décidée d'assumer dans la prière la réalité parfois brutale et exigeante de la vie de travail et de la vie d'apostolat. Il faut se servir de tels livres avec une grande liberté, savoir y puiser, s'en détacher, y revenir. Rien n'est moins fait pour être « récité ».

P. Barrau : *Quand les ouvriers prient* (Éd. ouvrières; 340 pp.).

Dépouillement d'une enquête auprès des militants d'A.C.O. Il est émouvant de voir les éternels chemins de la prière retrouvés en tâtonnant par des militants ouvriers ! Ce livre n'apprendra en substance rien de neuf, mais les témoignages qui le constituent rendent l'esprit et la vie à ce que nous savons déjà *.

A.-M. B.

* *La Vie Spirituelle* reviendra, de façon plus détaillée, sur les ouvrages suivants : A. Hamman, *La Prière*; cardinal Lercaro, *Méthodes d'oraison mentale*; M. de Nola, *La Prière*; *La Prière* (collectif), Éd. du Cerf.

LES PÈRES DU DÉSERT

Un guide de lecture

L'érémitisme, ou le monachisme (étymologiquement, c'est tout un), est un mouvement spirituel qui, parti d'Égypte à la fin du III[e] siècle, prit dans l'Église une extension énorme, et exerça sur le développement de la spiritualité chrétienne une influence considérable, dont le retentissement n'est pas éteint. On en pourra juger si l'on songe à l'influence que put avoir la lecture des « Pères » sur des personnages aussi divers que saint Benoît, saint Dominique ou saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, sainte Thérèse ou le P. de Foucauld.

LES TEXTES

La littérature issue du monachisme est énorme, elle aussi, d'un caractère assez particulier, et d'un accès souvent difficile. On en indiquera ici ce qui en est le plus accessible, avec l'essentiel de la bibliographie moderne, et on essaiera d'esquisser quelques pistes qui pourront orienter et guider le lecteur qui voudrait se nourrir de ces textes parfois étranges, austères, mais souvent si forts et si savoureux, riches d'une authentique sève chrétienne.

Citons tout de suite deux recueils facilement accessibles :

Les Pères du Désert, par Jean Bremond. Introduction par Henri Bremond, 2 vol., Paris, Gabalda, 1927. Recueil d'extraits groupant, selon un ordre systématique, les textes les plus signi-

ficatifs. La traduction en est empruntée le plus souvent à des traducteurs du XVII[e] siècle, Saligny (Fontaine), Arnauld d'Andilly, Rancé. Introduction étincelante d'H. Bremond.

Les Pères du Désert, textes choisis et présentés par R. Draguet, Paris, Plon, 1949. Les textes, donnés aussi le plus souvent d'après des traductions anciennes, sont présentés ici selon l'ordre chronologique des auteurs. L'introduction est plus précise et plus technique que celle de Bremond.

1. *Antoine le Grand, Père des Moines*. Le monachisme eut certainement des antécédents, même en dehors du christianisme, et le « Père des moines » ne fut pas le premier à s'en aller au désert. Mais nous sommes assez mal renseignés sur cette préhistoire, et la figure de saint Paul, le premier ermite, dont saint Jérôme écrivit la biographie assez romancée, est encore à demi légendaire (P. L., 23, 17-28; trad. fr. d'Arnauld d'Andilly, dans Draguet, *op. cit.*). Avec saint Antoine, au contraire (251-350), nous sommes sur un terrain historiquement plus sûr, et sa *Vie*, écrite par saint Athanase d'Alexandrie au lendemain de sa mort (357), est un document de valeur. Sans doute, elle est fortement marquée par le genre littéraire des classiques *Vies* des philosophes, et elle se propose un but édifiant et veut présenter au lecteur « le type du moine idéal »; mais, cela dit, elle n'en est pas moins une biographie valable écrite par un témoin de première main.

On en trouvera le texte dans la *Patrologie grecque*, 26, 835-970. Une bonne traduction française du P. B. Lavaud, *Antoine le Grand, Père des Moines*, Fribourg et Lyon, 1943. Voir aussi dans R. Draguet, *op. cit.*, pp. 1-74, la traduction d'Arnauld d'Andilly. Il faut lire sur saint Antoine le livre capital du P. L. Bouyer, *La vie de saint Antoine. Essai sur la spiritualité du monachisme primitif*. Saint-Wandrille, 1950. C'est une mise au point, lucide et pénétrante, des problèmes de tout ordre, littéraire, historique, psychologique, théologique, spirituel, que pose la vie d'Antoine, et le monachisme en général.

2. L'*Histoire des moines en Égypte*, dont l'original grec est perdu, a été traduite en latin, vers 402-403, par Rufin d'Aquilée

(P. L., 21, 387-462). Il n'en existe pas, à notre connaissance, de traduction française. On y trouverait, sous des traits romanesques et avec des exagérations édifiantes, un fond historique solide et la peinture vivante d'un milieu spirituel.

3. L'*Histoire lausiaque* (v. 420) est l'œuvre de Palladius, disciple et biographe de saint Jean Chrysostome. Il dédia à Lausus, chambellan de Théodose II (d'où le titre de son livre) les souvenirs du séjour de treize ans qu'il avait fait auprès des moines d'Égypte. Dom C. Butler en publia jadis (1904) une édition qui fit date, mais beaucoup de problèmes d'ordre littéraire se posent encore. A. Lucot en donna dans la collection *Textes et Documents* (Hemmer et Lejay) une traduction française d'un littéralisme presque barbare (1912). R. Draguet, qui prépare une nouvelle édition, en a traduit quelques chapitres dans le recueil déjà cité.

4. Théodoret de Cyr décrivit vers 444, dans l'*Histoire religieuse* (P. G., 82, 1283-1296), la vie des moines du désert de Syrie. Voir, dans Draguet, *op. cit.*, d'après la traduction d'Arnauld d'Andilly, quelques chapitres, notamment celui qui est consacré à saint Siméon le Stylite.

5. Les *Apophtegmes des Pères* sont un recueil de maximes et sentences, attribuées aux moines les plus célèbres, Antoine, Arsène, Macaire, Pambo, Paphnuce, Poemen, etc. Cette compilation s'est constituée entre la fin du IV^e^ siècle et la fin du V^e^. On y trouve mêlés trois genres de textes assez différents : des « apophtegmes » proprement dits, courtes sentences, simples paroles tombées de la bouche de maîtres réputés; — des textes plus longs, commentés et développés dans les réunions monastiques (cf. les *Conférences de Cassien*); — des extraits d'homélies spirituelles ou des anecdotes édifiantes. Les premières sont assurément les plus intéressantes; on y trouve, en termes souvent très savoureux, tout le suc de la doctrine monastique la plus pure et la plus forte, toute l'âpre sagesse du désert.

Les *Apophtegmes* nous ont été conservés en deux collections, l'une suivant l'ordre alphabétique des noms des personnages

auxquels on attribue les sentences, d'*alpha* (Antoine) à *oméga* (Or) (P. G., 65, 71-440); l'autre, par ordre de sujets, dans une traduction latine du VI^e^ siècle, *l'erba seniorum* (P. L., 73, 855-1024); celle-ci recouvre à peu près entièrement la première. De nombreux extraits des *Apophtegmes* dans les recueils cités de J. Bremond (d'après le recueil alphabétique) et de Draguet (collection systématique).

Ajoutons que tout l'essentiel de la tradition monastique a été recueilli et élaboré par Cassien, auquel nous consacrerons une prochaine *Note* *.

Parmi les ouvrages modernes sur le monachisme qui peuvent être plus facilement accessibles à nos lecteurs, nous leur indiquerons, avec ceux que nous avons déjà cités plus haut (L. Bouyer, J. Bremond, R. Draguet), P. de Labriolle, *Les débuts du monachisme*, dans *Histoire de l'Église* (Fliche et Martin), t. III, pp. 299-370, brève et solide mise au point, littéraire, historique, spirituelle.

Dans l'excellent petit livre de M. Viller, *La spiritualité des premiers siècles chrétiens*, Paris, 1930, ch. v. Sous une forme très dense, on y trouve une riche et solide information, et un jugement très sûr. Voir aussi P. Resch, *La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du IV^e^ siècle*, Paris, 1931.

On trouvera aussi bien des notations intéressantes sur le monachisme dans des ouvrages plus généraux, tels que J. Leclercq, *La vie parfaite*, Turnhout, 1948; L. Bouyer, *Le sens de la vie monastique*, *ib.*, 1951; O. Rousseau, *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église*, Chevetogne, 1957.

Voir aussi dans l'ouvrage collectif *L'Oraison* (Cahiers de La Vie Spirituelle, Paris, 1947) le chapitre que nous avons consacré à *L'oraison des Pères du Désert*, pp. 70-88.

* Nous nous limitons ici volontairement à la spiritualité de l'*érémitisme*. Aussi ne parlons-nous pas de saint Pachôme, le fondateur du cénobitisme (voir par exemple les pages que lui consacre R. Draguet, *op. cit.*, pp. 87-126), ni de saint Basile (voir Dom D. Amand de Mendieta, *L'ascèse monastique de saint Basile*, Maredsous, 1949).

L'EXPÉRIENCE DES « ANCIENS »

Que chercher, et que trouver, dans ces textes ?

On n'y trouvera pas un enseignement systématique tel que l'élaboreront un peu plus tard des théologiens comme saint Basile, Evagre, Cassien, Nil; ainsi on n'y trouvera sur des thèmes aussi importants que l'*apatheia* ou la contemplation que des indications assez brèves. La doctrine des « Pères » n'est pas un système, c'est l'enseignement de l'expérience.

On y remarquera en effet l'importance donnée à l'expérience des « Anciens », des « vieillards », à l'enseignement de l'*Abbé*. Celui-ci est un maître spirituel, parce qu'il a une longue expérience de la vie solitaire. La direction spirituelle est essentielle à la vie monastique : le moine se forme par l'exemple et l'enseignement d'un ancien, à qui il doit ouvrir son cœur, découvrir ses « pensées », ses tentations ou ses fautes. Mais l'Abbé est aussi un *spirituel,* c'est-à-dire un homme qui a l'Esprit : la direction spirituelle est un charisme. Le *Père spirituel* n'est pas un pédagogue ni un professeur, c'est celui qui engendre selon l'esprit, et il est père dans la mesure où il participe lui-même à l'Esprit. — On pourra lire sur ce thème le livre savoureux du P. I. Hausherr, *Direction spirituelle en Orient autrefois,* Rome, 1955. — Les dangers possibles de ce « pneumatisme » sont tempérés par la sagesse de l'expérience et par la grande vertu monastique qu'est la *discrétion.*

Fuir le monde et suivre le Christ.

L'essentiel de la spiritualité monastique est évidemment la fuite du monde et la solitude (« monachus, id est solus », écrivait saint Jérôme, Ep 58, 5). Qu'il y ait, dans cette fuite du monde, ou du moins dans certaines des formules par lesquelles elle s'exprime, quelque trace de pessimisme, oriental ou platonicien, on ne peut le nier. Mais si le moine fuit le monde, ce n'est pas parce qu'il le méprise, c'est pour se sauver : « Fuis les hommes et tu seras sauvé. » On a souvent remarqué, — bien qu'il ne faille pas forcer ce rapprochement, — qu'à une époque où l'É-

glise, jouissant de la paix et de la protection impériale, risque de « s'installer » dans le monde, le monachisme a pris la place du martyre (voir par exemple M. VILLER, *Martyre et perfection,* dans *Revue d'ascétique et de mystique,* 6, 1925, pp. 3-25).

Et c'est aussi pour suivre le Christ (la vocation de saint Antoine est née le jour où il a entendu lire à l'église le passage de Matthieu, 19, 21), et demeurer avec lui au désert : « C'est pour le Christ que je garde ces murs », disait un moine tenté de fuir sa cellule.

Avec le Christ au désert, le moine lutte contre le diable, qui, selon la tradition biblique, habite volontiers dans les lieux inhabités et sauvages. Tel est le sens profond des « tentations de saint Antoine » et de tant de vexations diaboliques, dont il ne faut pas voir seulement l'affabulation fantasmagorique qui a retenu J. Bosch, Téniers ou Flaubert : le P. L. Bouyer (*op. cit.*) en a bien mis en lumière la signification psychologique aussi bien que théologique. Et là aussi est le sens de la vie solitaire dans l'Église : le moine est à la pointe du combat de l'Église contre l'Ennemi.

L'ennui et la chair.

La solitude a ses dangers et ses tentations. La plus redoutable n'est peut-être pas la tentation des désirs charnels qui obsèdent parfois le moine, mais bien le désir de fuir, l'ennui, l'*acédie,* dont Cassien, Evagre, Nil nous ont laissé des descriptions aussi pénétrantes que pittoresques (dans Bremond, *op. cit.*, II, pp. 320-325). La persévérance dans la solitude, malgré toutes les tentations, c'est le premier point de l'ascèse monastique. A un moine tenté par le désir de la vie cénobitique, Paphnuce répond : « Va t'asseoir dans ta cellule; fais une prière le matin, une prière le soir, une prière la nuit. Quand tu as faim, mange. Quand tu as soif, bois. Dors quand tu as sommeil. Mais reste dans le désert et ne cède pas à la pensée que tu as. » L'Abbé Jean consulté aussi répond : « Ne fais pas de prière du tout. Demeure seulement assis dans ta cellule. » Et Antoine à son tour : « Tiens bon, comme les pères t'ont dit : je n'ai rien de plus à te dire. »

Jeûne, discrétion, silence, prière.

Pour lutter contre les démons et contre les tentations de la chair ou de l'esprit, le moine use cependant des armes redoutables de l'ascèse la plus rigoureuse, et spécialement des jeûnes et des veilles : en ceci leur ascèse est littéralement effrayante. On a pu parler à ce propos de « fakirisme », et il n'est pas sans exemple que certains solitaires aient voulu rivaliser entre eux d'ascèse, et battre des records de mortification ou de jeûne. Ils sont souvent punis de cette vanité; et l'anecdote se répète à plusieurs reprises du moine à qui est montré en songe un marchand ou un laboureur plus saint que lui parce qu'il pratique la charité. Et ici encore les maîtres rappellent la grande loi de la *discrétion* : « Tout ce qui dépasse la mesure vient du démon » (Poemen). « Il y en a qui ont brisé leur corps dans l'ascèse, mais pour n'avoir pas eu de discrétion, ils se sont éloignés de Dieu » (Antoine). L'humble prière, la patience, la persévérance valent mieux que l'ascèse la plus austère.

Ne manquons pas de signaler aussi une stricte discipline de silence, poussé parfois jusqu'au mutisme total pendant des années. Mais quelle fine psychologie spirituelle dans ces apophtegmes : « Dis-moi un mot pour que je sois sauvé », dit à un vieillard un postulant à la vie solitaire : « Assieds-toi et tais-toi. » Et un autre : « Quelle que soit la difficulté qui t'arrive, pour la vaincre, tais-toi. »

La principale occupation de la journée du moine, c'est, avec la prière, le travail des mains, qui est à la fois un exercice ascétique, un remède contre la paresse, l'oisiveté, l'ennui, — et un modeste gagne-pain : les moines vont à la ville vendre leurs travaux de vannerie ou de corderie pour acheter la modique quantité de pain, de lentilles, d'huile et de sel qui leur est indispensable, et pour, avec le surplus, faire l'aumône, aux pauvres, aux mendiants, aux voyageurs.

Leur prière est faite surtout des psaumes, récités de nuit comme de jour (on verra bientôt s'organiser la série régulière des heures de l'office). On peut dire que le Psautier est leur unique prière, comme il est l'unique moyen de formation spirituelle.

La prière vocale se prolonge en méditation ininterrompue de quelques versets sans cesse repris, répétés, ruminés. On voit apparaître ici la pratique des « oraisons jaculatoires », dont saint Augustin connaissait déjà l'usage chez les moines d'Égypte (Ep 130, 10), et dont Cassien fera la théorie. On devine aussi chez nos solitaires, bien qu'ils ne fassent ni analyses ni confidences, une conversation tout intérieure et incessante avec Dieu, dont la présence les enveloppe dans le silence absolu du désert.

Vie fraternelle et hospitalité.

Il faut ajouter encore un mot. La vie solitaire n'est pas un prétexte pour fuir le devoir premier de la charité fraternelle. La solitude n'est pas si absolue que les moines n'aient entre eux des relations de voisinage et de charité. Sans parler de la vie mi-érémitique mi-cénobitique qui s'organise au désert de Nitrie ou de Scété, on se visite d'un ermitage à l'autre, on se reçoit, on échange de pieux colloques. Et tout cela dans une atmosphère de délicate charité, dont les *fioretti* monastiques nous ont conservé des traits parfois exquis. « Agathon avait un canif; un frère l'admire, l'autre ne le laisse pas s'en aller qu'il ne l'ait emporté : Voilà, dit l'Abbé Joseph, la vraie charité. » Des moines demandent à l'Abbé Poemen : « Quand des frères dorment à la synaxe (l'assemblée liturgique du dimanche), faut-il les secouer pour les réveiller? » — Si je vois un frère qui s'endort, répond l'Abbé, je lui fais mettre la tête sur mes genoux pour qu'il se repose. » Il y a aussi la pratique de l'hospitalité, les discours édifiants adressés aux visiteurs, et même les interventions dans les affaires de l'Église : ainsi Antoine s'en vient-il à Alexandrie pour discuter avec les hérétiques ariens.

Et surtout, il y a comme une grande loi de l'itinéraire spirituel du moine, dont la vie d'Antoine, par exemple, trace les étapes : après s'être exercé à l'ascèse auprès d'un maître et dans la compagnie de frères, le solitaire s'enfonce au plus profond du désert. Mais un jour, devenu tout spirituel, il en revient pour enseigner à son tour les secrets de la vie selon l'Esprit. C'est déjà la vie contemplative débordant en vie apostolique.

DES MAITRES ACTUELS

On voit peut-être par là tout ce que ceux-là même qui ne sont pas appelés à la vie solitaire — et c'est le plus grand nombre! — peuvent apprendre des Pères du Désert, qui ont été les maîtres spirituels du moyen âge chrétien, et même encore de notre XVII[e] siècle. Au-delà de tant de traits de mœurs qui sont le fait d'une époque et d'un pays (l'Égypte ou la Syrie du IV[e] siècle!), au-delà d'exagérations, voire de bizarreries trop réelles, grossies peut-être par la légende, — les Antoine, les Macaire et les autres peuvent nous apprendre le sens de l'absolu de Dieu, de la marche à la suite du Christ dans la pauvreté et l'humilité, de la prière silencieuse. Ils nous rappelleront aussi que le diable existe, au cœur même du monde, et qu'il faut lutter contre lui « par le jeûne et la prière »; ils nous donneront des exemples de docilité à l'égard des maîtres spirituels ou de délicate charité fraternelle... et tout cela avec un sourire, voire un humour, qui ne font jamais défaut à ces hommes austères, qui savaient si bien pleurer leurs péchés!

P. Th. Camelot, O. P.

LA ROYAUTÉ DU CHRIST

d'après un livre récent

Prophète, prêtre, roi, telles sont, d'après l'Ancien Testament, les prérogatives majeures du Messie, les fonctions constitutives de son entreprise annoncée. Pour avoir accompli ce messianisme dans une incarnation de Dieu, le Christ n'en porte pas moins en lui ces traits typiques. De fait, ainsi se présente-t-il dans l'Évangile; ainsi se définit son Corps social dans l'Église, société prophétique, peuple sacerdotal, royaume de Dieu; ainsi la théologie, dans son chapitre sur l'union hypostatique, nourrit-elle ses concepts les plus scolastiques des trois composantes de cette sève messianique. Ce n'est pas le moindre bienfait du renouveau biblique d'avoir restitué à ces vocables, jusque dans la catéchèse et dans le chant populaire des psaumes, leur intensité primitive, parfois asséchée dans des catégories trop scolaires.

Roi, ce troisième attribut provoque cependant, à l'encontre des deux autres, une espèce de réserve, à laquelle donnent corps plusieurs questions posées alors sur pareille « royauté » incluse dans l'économie du salut. *Prophète, prêtre,* ce sont des titres expressément religieux; *roi,* on ne peut guère désaffecter ce mot d'une référence « politique ». En vérité, le messianisme du peuple juif, qui lui fournit sa substance première et sa portée historique, comportait une espérance selon laquelle la puissance terrestre était le contexte et le signe du « royaume » de Dieu. Le refus catégorique du Christ de recourir aux moyens politiques, de céder au peuple qui le veut faire roi, voire de se mêler des affaires temporelles de répartition juste des biens, a rompu le tissu théocratique de l'ancienne alliance : le « royaume » messianique est désormais spirituel, dans un au-delà permanent de tout « ordre social ». Comment encore parler de *roi ?*

C'est tout de même un *royaume.* Le Christ est *roi.* Il l'a dit lui-même expressément, non seulement en revendiquant l'héritage de David, mais en s'attribuant les prérogatives du pouvoir, celle de la justice en particulier, qui est

l'exigence première d'une société gouvernée. Après lui, la foi des fidèles s'est affirmée continûment, dans sa prière, dans sa liturgie, dans son langage, dans ses comportements. Les énoncés en sont souvent élémentaires, sans analyse ni distinction, ce qui ne va pas sans inconvénient. Mais l'inconvénient est barré par la réflexion du théologien qui, sans du tout réduire cette foi primitive, la construit dans un équilibre attentif à la diversité des valeurs en cause, selon l'évolution de l'histoire, dans une économie où, avec les transpositions requises, les textes de l'Ancien Testament luimême entrent dans la vérité évangélique.

Cette assurance continue et équilibrée a trouvé son expression solennelle dans une lettre encyclique de Pie XI, *Quas primas* (décembre 1925); et désormais, sur l'ordre du pontife, la liturgie de l'Église romaine consacre une journée, le dernier dimanche d'octobre, à la célébration de cette Royauté. Les textes de cette liturgie sont saturés de la lumière et de la vigueur des thèmes bibliques; l'encyclique présente une élaboration doctrinale extrêmement poussée, qui, de prime abord, ne va pas sans subtilité, mais enregistre avec autorité les résultats d'une longue et délicate réflexion des maîtres depuis vingt siècles.

La publication récente d'un ouvrage sur la période médiévale de cette réflexion nous donne l'occasion et les moyens de lire intelligemment — en intelligence de foi, *intellectus fidei* — cette difficile encyclique. Il en faut user; car si notre nourriture première, et toujours fraîche, nous est fournie dans la liturgie où la Parole de Dieu est annoncée dans son intensité *actuelle*, il est opportun de développer, chacun à notre mesure, une intelligence plus rationnelle du contenu de notre foi, ne fût-ce que pour ne pas transférer abusivement dans la temporalité des conjonctures une perspective messianique, partout et toujours intimement présente, mais sans détriment pour les exigences humaines de la construction de la Cité. Lisons donc l'ouvrage de Dom Leclercq, *L'idée de la Royauté du Christ au moyen âge*, dans la collection « Unam Sanctam »[1].

La surface entière du problème.

Première et fondamentale réaction : il faut, si l'on peut dire, dé-politiser le problème, désembourber notre foi des appesantissements auxquels elle a été, et est toujours tentée de céder. C'est mettre à profit la réserve que nous signalions tout à l'heure, devant le vocabulaire de la royauté du Messie.

1. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 240 pp.; 1.500 fr.

Dom Leclercq, dans son introduction, réagit fermement contre la présentation « politique » de l'idée de royauté. Cette malfaçon pénètre non seulement dans les expressions sommaires d'une foi infantile, mais dans l'importance que donnent les historiens aux aspects politiques de l'implantation du « royaume » de Dieu, l'Église, dans les divers cycles de la société humaine. Sans doute le tumulte des conflits entre l'Église et les États remplit les chroniques, aujourd'hui comme jadis; et les déclarations des chancelleries recouvrent la prière silencieuse des croyants. Mais il ne faut pas consentir à ce déséquilibre. Donner la vedette aux documents de caractère politique, et trop souvent, de part et d'autre, polémique, c'est fausser le témoignage de l'Église en son corps et en son âme. Ce ne sont pas les littérateurs politiques qui fournissent la fondamentale expression de la foi, mais les théologiens, les spirituels, les simples prédicateurs qui, au premier jour de l'Avent ou aux Rameaux, commentent le texte *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* (Mt 21, 25, après Za 2, 9). Ne lisons pas seulement les actes des papes contre les souverains, mais aussi et surtout ces lettres courantes dans lesquelles ils expriment homilétiquement la gestion ordinaire de l'Église du Christ.

Ainsi Dom Leclercq consacre-t-il la plus grande partie de son ouvrage, sur cette période du XIII[e] et du XIV[e] siècle, à l'enseignement ordinaire de la théologie, aux lettres des papes, aux recueils de sermons, à la doctrine presque intemporelle de saint Thomas. Recommandons en particulier la lecture d'un sermon inédit, prononcé à Paris en 1270, par le maître dominicain (pp. 79-107; Dom Leclercq l'avait édité pour la première fois en 1946, dans la *Revue thomiste*).

Il est vrai que l'Église, royaume de Dieu, accepte peu à peu, comme autant de conditionnements de sa construction, les cadres, les formes sociologiques et institutionnelles, les mentalités collectives des royaumes terrestres, avec leurs entrelacs politiques. Et cela peut aller assez loin, dans les civilisations dites chrétiennes. « Depuis Constantin et Théodose, l'État romain devient une réalisation du royaume de Dieu; les peuples germaniques adopteront cette conviction. » Ce propos d'un historien qualifié, que cite Dom Leclercq, n'est pas erroné, mais il est fort unilatéral, n'envisageant ni la simplicité non politique de la foi, ni les réactions « spirituelles » que provoqua périodiquement cet alourdissement temporel. Sans aller jusqu'aux fameux spirituels du XIII[e] siècle, exaltés par l'eschatologisme de Joachim de Flore, pour lesquels Dom Leclercq est un peu sévère, on peut constituer un beau florilège de textes où le Christ est présenté comme roi : parce qu'il imprime en nous son image, parce qu'il nous porte une affection spéciale, parce qu'il prend soin de nous par une sollicitude spéciale au milieu du monde, parce qu'il nous est associé par sa nature humaine (tel est le schéma d'un paragraphe du sermon de saint Thomas, p. 95).

Les discernements du théologien.

Cela dit, il faut reconnaître que l'exercice effectif de cette royauté ne se développe pas de manière uniforme, dans une espèce de captation surnaturelle qui viderait de leur contenu humain et de leurs initiatives terrestres les divers régimes, économiques, sociaux, politiques, de la Cité.

A ce point de vue, capital en intelligence de la foi, la période d'histoire de la pensée chrétienne à laquelle s'attache ici Dom Leclercq est extrêmement propice à l'observation du travail du théologien. Plus encore qu'un temps de conflits politiques entre papes et empereurs ou rois, en séquelle d'une féodalité décadente ou dans les équivoques des monarchies naissantes contre le saint Empire, les XIII^e^ et XIV^e^ siècles composent l'âge d'or de la théologie, de la science théologique, où l'analyse de la Parole de Dieu, exprimée dans une Tradition de plus en plus consciente, en construit organiquement les multiples données, de manière à les éclairer l'une par l'autre, à les ordonner dans une unité systématique qui révèle, avec leurs limites réciproques, leur cohérence suprême. Critique rationnelle qui ne va pas sans quelque audace, mais qui, en définitive, donne son assiette à la foi. Affirmer sans nuance que le Christ est roi, le Roi des rois, ce serait aller vers les plus fâcheuses confusions. Comme aussi répéter massivement que « son royaume n'est pas de ce monde », ce serait s'évader de la condition concrète du chrétien, en individu comme en société d'Église, et verser dans un idéalisme contre lequel s'inscrivent et la réalité de l'histoire et la vérité de la foi. Ne redoutons pas les « distinctions » des théologiens !

Les théologiens du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle ont distingué. Et leurs distinctions se sont peu à peu inscrites dans le tissu de la foi, dans le comportement des mœurs, dans la construction de l'Église comme royaume de Dieu.

Autre est le règne du Christ comme Dieu, autre est le règne du Christ comme messie héritier réalisateur de la promesse d'Abraham et de la royauté de David, autre est le règne du Christ comme homme-Dieu, tête du corps de l'humanité.

Autre est le règne du Christ dans les réalités *spirituelles* de la communion avec Dieu dans les individus, en eux-mêmes et en vie collective, famille, économie, sociétés de tout calibre; autre est le règne du Christ vis-à-vis des affaires *temporelles*, où la liberté des hommes s'exerce selon ses propres initiatives, dans le gouvernement de la nature, dans la découverte de la science, dans la marche de l'histoire.

Il faudrait ici longuement commenter, particulièrement touchant l'exact sens de la puissance royale de l'*humanité* du Christ, admirable conséquence de l'incarnation. Contentons-nous de renvoyer aux textes abondamment cités par Dom Leclercq, avec le souci de les lire en rattachant leurs très divers éléments à chacun des

titres que nous venons de mentionner.

Comment les théologiens peuvent-ils, osent-ils, avancer de telles distinctions, qui parfois semblent dissoudre l'absolu de la foi et contester son obéissance primitive ? C'est par un procédé courant chez eux, selon lequel, dans la curiosité de la foi, ils cherchent le pourquoi de cette royauté, la cause qui détermine ce régime humano-divin, et donc en définit les lois, les zones d'application, et, si l'on peut dire, les limites. Ici, au nœud de toutes les questions et à la solution de toutes ces réponses, les théologiens recourent à ce que, dans leur langue technique, ils appellent l'union hypostatique, c'est-à-dire cette jonction mystérieuse en une seule personne, le Christ Jésus, ce super-Messie, de la nature divine et de la nature humaine. L'unité est absolue, et donc toute la puissance de Dieu, de son Père, lui est conférée (lisez les textes de saint Jean). Mais aussi sont distinctes les deux natures; et donc la nature humaine de cet homme Jésus, de ce « fils d'homme », est, jusque dans l'autonomie de ses facultés, titulaire d'une puissance étendue à toute nature humaine, dans la fraternité du corps divinisé de l'humanité : l'Église, ce corps mystique, est « royale » dans le Christ son chef, premier-né de toute créature, prince de la paix dans l'amour, maître de justice dans la vérité et la concorde. « Il s'ensuit, dit Pie XI, non seulement que le Christ doit être adoré comme Dieu par les anges et les hommes, mais aussi que, comme homme et sous son empire d'homme, anges et hommes lui sont soumis; entendons que, au seul titre de son union hypostatique, le Christ a pouvoir sur toute créature [2]. »

Que ce Christ soit, en outre, rédempteur, que ce Messie homme soit le libérateur de son peuple, en âme et en corps, et voici qu'une nouvelle lumière, un second motif, éclaire cette royale fonction. N'ayons pas trop peur des imageries terrestres — celles de l'Ancien Testament, au demeurant —, en ce temps où le mot de *libération*, plus encore que celui défraîchi de *liberté*, exerce une telle séduction sur les masses pauvres des nations prolétaires. Ne laissons pas s'affadir les adjurations des prophètes de l'antique messianisme, soulevant les ferveurs populaires contre les servitudes des envahisseurs et des occupants, contre les oppressions des puissants et des riches. Il les faut dépolitiser, dans une Église qui n'est pas une puissance politique et n'a pas mandat, dans la royauté du Christ-Messie, de gouverner les peuples. Les distinctions de nos théologiens du moyen âge — un Jean de Paris, par exemple, qu'évoque longuement Dom Leclercq (chapitre v), dans ses réserves contre la théocratie de Boniface VIII —, nous éclairent à point sur l'autonomie du temporel. Mais l'animation évangélique n'est pas pour autant réduite à de bonnes intentions.

2. Encyclique *Quas primas*, dans *Acta Apost. Sedis*, 28 décembre 1925, p. 598.

L'universelle et totale Royauté.

Spirituel ? Temporel ? alors ce « roi » ne gouverne plus que nos âmes? Il infiltrera dans nos enquêtes et dans nos colloques des lumières « spirituelles », pour changer nos « mentalités »; pour le reste, son royaume n'est pas de ce monde !... Mais quoi, n'est-ce pas ce monde, tel qu'il est, dans le temps et dans la nature, qu'il vient sauver ? Sinistre distinction, qui laisserait à son destin la nature, l'histoire, l'univers, l'homme, réservant à un monde futur la réalisation de ce royaume messianique. Le second avènement, à la fin des temps, n'est-il pas le dénouement du premier avènement, au temps d'Hérode et de l'empire romain ? ne récapitulera-t-il pas, sans en laisser tomber un atome, toutes les œuvres bonnes (étant purifiées les mauvaises) celles des groupes comme celles des individus, pour que rien ne soit perdu de ce qu'il a assumé et sauvé ?

Le Christ est roi *universel*, partout et toujours. Si vraiment son incarnation, son union hypostatique (cf. ci-dessus) est la raison de sa royauté, la « constitution » de son royaume, rien ni personne ne se trouve placé hors de son empire, dans la vérité divine de son amour. Les textes de saint Paul se présentent ici dans une clarté sans équivoque; et le plus anonyme de nos sermonnaires médiévaux (chapitre IV) les cite par-delà toute distinction. Triomphe suprême, dans une apocalypse dont nous ne pouvons prévoir les modalités et les moyens, mais qui réalise et les promesses des prophètes et les images du visionnaire de Pathmos. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

« A parler du Christ selon sa nature humaine, dit saint Thomas, il est manifeste que toutes les réalités humaines sont soumises à son jugement... Au Christ tout est soumis, dans un pouvoir qu'il a reçu de son Père sur toutes choses... Il faut dire que tout est régi par l'âme du Christ, supérieure à toute créature. Ce qui ne veut nullement dire que Dieu a constitué un autre que lui au gouvernement de la terre, car c'est le même et unique Dieu et homme, le Seigneur Jésus-Christ [3]. »

Appliquant particulièrement ce principe aux cités terrestres, Pie XI déclare : « Il se tromperait lourdement celui qui enlèverait au Christ homme l'empire sur toutes les affaires de la Cité; car il a reçu de son Père un droit absolu sur toute créature, de sorte que tout est établi en son pouvoir [4]. »

C'est ici que s'amorce une controverse entre théologiens, sur cette universalité temporelle de la royauté du Christ, dans son humanité. Sensibles à une certaine incompatibilité entre la fonction

3. *Summa Theologica*, III[a] Pars, qu. 59, art. 4; *ibid.*, art. 4, ad 3.

4. Encyclique *Quas primas*, dans *Acta Apost. Sedis*, 28 décembre 1925, p. 600.

rédemptrice dans l'humiliation de la souffrance et la prérogative royale dans un gouvernement triomphal, redoutant par ailleurs d'avoir à transférer à l'Église-société un tel privilège sur la régence du monde, certains théologiens récusèrent pareille extension de la royauté du Christ [5].

On ne trouve pas cette réserve chez les maîtres du moyen âge. Saint Thomas, nous l'avons vu, fonde expressément sur l'union hypostatique cet universalisme royal. Dans l'incarnation, commente Cajetan, c'est en quelque sorte l'univers entier qui, par l'humaine nature du Christ, se trouve uni à Dieu de la façon la plus haute et la plus intime; car l'homme est le résumé de toute la création, il a reçu mandat et intelligence pour la gouverner, il unit en lui et la nature matérielle et la nature organique et la nature spirituelle; en lui, par conséquent, c'est pour ainsi dire le monde entier que Dieu assume [6]. Théologie qui se développe, à son niveau, dans la ligne de saint Paul : l'Apôtre voit la consommation du monde entier, univers de la nature matérielle compris, dans le Christ, « rassemblant toutes choses en lui, comme un chef unique, ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre » (Ep 1, 10). Royauté cosmique, dont « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » seront le témoignage, car en attendant cette exaltation la créature gémit comme dans les douleurs d'un enfantement (Rm 8, 22).

Le scrupule des théologiens de la Contre-Réforme ne pouvait venir que d'une maladroite séparation de la nature et de la grâce, en même temps que d'une exaltation abusive de l'Église-société, dont le régime n'est certes point, au sens précis du mot, celui d'une incarnation continuée, avec ses prérogatives christiques. La royauté temporelle du Christ n'est évidemment pas transmise à l'Église.

Aujourd'hui le sentiment commun, exprimé par l'encyclique de Pie XI, tient pour cette totale et universelle vision. Et il nous plaît de voir que, dans son programme de ces années, le Conseil œcuménique des Églises (non catholiques) a inscrit le thème de la *Seigneurie* du Christ. Le Christ est Seigneur, dans la plénitude du mot, dans l'universelle extension de la nature et de l'histoire. Le monde va sans doute vers une désacralisation de ses ressources temporelles, depuis l'industrialisation de la nature jusqu'à la laïcité des pouvoirs politiques; mais cela, sauf par l'erreur et le péché des hommes, n'enlève rien à la royauté du Christ, de qui relève, y compris par l'intermédiaire de l'ordre naturel, toute puissance et toute intelligence sur la terre comme au ciel [7].

5. Sur cette controverse, cf. B. LAVAUD, *La royauté temporelle de Jésus-Christ sur l'univers,* dans *La Vie Spirituelle,* mars 1926, suppl., pp. 117-126; Ch.-V. HÉRIS, *La royauté du Christ,* dans *Rev. Sc. Ph. Th.,* 1926, pp. 297-324.

6. Commentaire sur l'art. 1 de la III[a] Pars.

7. Dom Leclercq résume ainsi excellemment l'enseignement médiéval :

Le royaume des pauvres.

Ne sommes-nous pas alors rejetés vers la théocratie ? L'Église, vicaire du Christ-roi, prend à son compte les paroles et les moyens des Israélites, vainqueurs des autres peuples, dans l'élection de Dieu. La voici, traitant d'égal à égal avec les princes, dressant ses appareils, revendiquant ses droits, levant ses armées contre l'ennemi, suscitant des croisades.

Retournons au XIII[e] siècle, au temps des croisades précisément, au temps d'Innocent III et de Boniface VIII, au temps de la toute-puissante Chrétienté. Que se passe-t-il? C'est l'heure des « pauvres » dans l'Église, de leur crédit spirituel et apostolique, de leur renouveau institutionnel, de leur lucidité théologique, contre les pesanteurs temporelles, à commencer par celles de l'intelligence. C'est l'heure de saint François d'Assise et des Mendiants.

Dom Leclercq n'aborde que de biais cet épisode sensationnel (ch. 1, § 2 : la controverse sur la pauvreté, et p. 22). Il lui faut donner toute sa signification, non seulement en prolifération de sainteté, non seulement en efficacité apostolique, mais en construction d'Église, en définition du « royaume » de Dieu. Les erreurs mêmes des Spirituels ne sont que l'excès d'une vérité déséquilibrée, d'autant plus insidieuse d'ailleurs. Aussi bien, dans les textes des théologiens et des prédicateurs que cite Dom Leclercq, à maintes reprises revient le thème du Christ-roi par la pauvreté, par l'humilité, par la souffrance. Non point seule méditation pieuse, mais architecture essentielle du Royaume.

Royauté paradoxale ? Oui, et c'est sans doute là qu'elle se définit en dernier ressort, à ce point où l'Évangile impose à la raison, à la raison théologique elle-même, son irréductible motif, — bien plus, aux politiques sa décision, à la fois pour eux rassurante et inquiétante. Car les pauvres ont toujours déconcerté les politiques,

« A cause de ses sources bibliques, de ses liens avec tout l'ensemble de la théologie et de son caractère concret, s'adaptant à toutes les manifestations de la vie de l'Église, cet enseignement est vaste : il déborde beaucoup le domaine de la politique et des rapports entre les deux pouvoirs. On est persuadé que la seigneurie du Christ doit s'exercer sur le monde dans son ensemble, en toutes ses activités et sur toute son étendue — par l'intermédiaire de l'Église : de sa hiérarchie (c'est le rôle de la doctrine et des sacrements), de tous ses membres (c'est le rôle de la charité et de la pratique du christianisme), — de ceux de ses membres qui exercent un pouvoir sur d'autres, c'est-à-dire les princes;... à cette fin ils sont délégués du Christ-roi à un titre spécial... Quel que soit le mode de sa désignation, le prince, élu personnellement ou héritier d'une dynastie approuvée par le peuple ou ses représentants, tient son pouvoir du Christ par l'intermédiaire de l'ordre naturel » (p. 25).

au temps des peuples de Bandoeng comme aux jours des clients de saint François.

Le Christ a refusé, a repoussé violemment, y compris devant Pilate abasourdi, les moyens politiques de sa royale puissance. Avant sa mort, dans sa mort, après sa mort, toujours le Christ refuse pareil exercice de sa royauté. L'Église, continuatrice ici-bas de son œuvre libératrice, n'a pas reçu de son chef le pouvoir de régir temporellement, politiquement, les hommes et leurs affaires. C'est aux rois de la terre qu'il appartient de légiférer, de sanctionner, de régir. Les pauvres, les petits, les non-politiques, sont les témoins privilégiés — et redoutables — de la puissance spirituelle du Christ.

Mais les croisades du moyen âge? Lisez les quelques pages de Dom Leclercq sur « l'affaire de Terre Sainte » : il ne dénie pas l'entreprise; il la situe dans l'histoire, dans la chrétienté du temps. Bonne leçon pour une théologie, dans laquelle les relativités de l'histoire s'inscrivent, pour n'être pas tournées en lois absolues, dans un idéalisme désincarné. Comme aussi s'inscrivent dans les énoncés médiévaux du Christ-roi les symbolismes de la féodalité et de la chevalerie (pp. 52, 61, etc.).

Le pur témoin du Christ et de son royaume, c'est Frère François, allant, en pleine bataille des croisés, tenir conversation avec le sultan, en territoire ennemi, dans une foi intrépide et ingénue.

Les théologiens divisés.

A mesure que les théologiens travaillent, voici que leur orientation, leur construction, leurs conclusions se trouvent diverger. Cela ne va pas sans nous surprendre, dans notre foi qui se sait et se veut une, dans un Évangile qui appelle notre commun assentiment, dans une Église qui enseigne une unique et même vérité.

C'est que la théologie, intelligence rationnelle et mystique de la foi, déborde les énoncés simples de la Parole de Dieu. Pour les élaborer, les construire, les rapporter aux situations de la pensée et de l'action, elle y introduit des « raisons » humaines, valables certes, démonstratives même, mais qui ne portent plus directement la pensée de Dieu ni l'impératif de l'Évangile. Les théologiens, unis dans la foi, diffèrent dans *leurs* pensées, dans *leurs* systèmes.

Ils diffèrent ainsi dans le chapitre de leur œuvre où ils définissent, qualifient, mesurent, la royauté du Christ. L'étude de Dom Leclercq le montre à souhait. Avec beaucoup de discrétion, peut-être même en les atténuant, il observe ces divergences, jusque dans les documents solennels; et on constate bientôt les conséquences graves que ces divergences introduisent dans les décisions pratiques de l'action. Il faut accepter, respecter la liberté de ces

démarches et la divergence de ces conclusions. L'incapacité de l'esprit humain à embrasser le mystère, inhérent à toute incarnation de la vie divine, explique cette rupture des perceptions multiples dont l'unité effective est irréalisable. La théologie de saint François ne fut pas celle de Godefroid de Bouillon. – Thomas d'Aquin donne plus de consistance aux structures sociales de l'homme, comme aux lois de son esprit, sous l'emprise de la grâce royale du Christ, et dans la finalité messianique de l'histoire. Les disciples de saint Augustin, eux, sont plus sensibles à la débilité ontologique et psychologique de ces structures, en faveur des interventions de la grâce; ce qui, dans la théologie de la royauté du Christ, les amène à la limite d'une théocratie terrestre. D'où une curieuse et significative dialectique chez les disciples de saint François, que l'évangélisme dégage des compromissions politiques, que l'augustinisme déporte vers une ecclésiologie impérialiste. (Cf. le chapitre VI : les régaliens, les défenseurs de la théocratie.)

Une ligne d'évolution se dégage cependant, qu'indique Dom Leclercq par touches discrètes. Au XIII^e^ siècle, la conception commune est celle que nous appelons du pouvoir « direct », gouvernement que le Christ, Roi des rois, exerce par l'Église, par la curie romaine, sur la gestion des princes (pp. 20, 48, etc.). « Dans l'ensemble, on peut dire que les partisans de la papauté posent les prémisses qui devraient les conduire à la théocratie pontificale absolue, mais que, dans les applications pratiques, ni eux, ni surtout les papes n'en tirent toutes les conséquences qu'elles autoriseraient. Il y a, en beaucoup de ces positions, de part et d'autre, un certain illogisme, une certaine incohérence, dus à l'atmosphère passionnée dans laquelle se déroulent les débats. »

Cependant, à partir des principes de saint Thomas, un Jean de Paris développera une position, assez peu agréée d'abord (Jean fut destitué par le pape), mais à laquelle la théologie, après l'histoire, donnera raison (ch. V) : sous la régence du Christ, l'ordre temporel conserve son autonomie, dans ses structures économiques, sociales, politiques. De mieux en mieux, seront distingués, pour une meilleure connexion, les deux éléments de la royauté du Christ : l'aspect sotériologique et la signification politique (p. 52).

Aussi bien, ce ne sont pas des spéculations pures qui décident, chez les théologiens comme dans l'Église; les événements, les conduites, les pressions collectives, les besoins aussi, s'inscrivent dans les énoncés apparemment les plus abstraits. Ainsi le théologien perspicace lit-il les textes, aussi bien la bulle *Unam Sanctam* que la récente encyclique *Quas primas*. Le P. Hugon, qui fut, dit-on, l'un des rédacteurs de ce grand texte, recourait, dans une étude alors par lui publiée, aux développements du cardinal Pie sur la « royauté sociale » de Jésus-Christ, et faisait état des encouragements donnés à tel promoteur de la fête liturgique, dont la théologie élémentaire pâtissait de ses ressentiments contre la Républi-

que [8]. Dans la prière consécratoire composée pour la nouvelle célébration, on peut percevoir des échos de la dévotion au « règne social » du Sacré-Cœur et de la mystique de la « réparation ».

Il reste que, dans son ampleur et sa densité, l'encyclique de Pie XI présente une synthèse très dégagée, où, même dans son option théologique sur la royauté temporelle du Christ (cf. ci-dessus), sont enregistrés les progrès de la théologie traditionnelle. La distinction du temporel et du spirituel, que ne ménagent pas toujours les évocations d'un « ordre social chrétien », ne réduit nullement l'universalisme de la Royauté du Christ. Aussi bien ce pouvoir ne s'exerce pas par une théocratie, où la grâce dissoudrait la nature, mais par le régime même d'un Dieu incarné, dans lequel la nature humaine et la nature divine sont, dans l'unité, chacune à sa manière, titulaires de la Seigneurie du Christ tout entier. Le fondement, les mesures, la grandeur, de la royauté temporelle du Christ se trouvent dans l'union hypostatique, « ... Solo hypostaticae unionis nomine Christus potestatem in universas creaturas obtinet » (Encyclique *Quas primas*).

Les maîtres du moyen âge, que nous présente Dom Leclercq, ont contribué à nous donner cette intelligence de notre foi, dans leur ferveur évangélique et dans l'équilibre progressif de leur théologie.

M.-D. Chenu, o.p.

8. E. Hugon, *La fête spéciale de Jésus-Christ roi*, dans *Revue thomiste*, 1925, pp. 297-320.

LE ROSAIRE ET L'ÉCRITURE

Trois disques viennent de paraître, dont l'intention dépasse largement celle de la production habituelle. D'ordinaire on écoute un disque, pour sa joie, pour sa culture, voire pour son édification (un *Curé d'Ars*, par exemple), et on ne le remet que rarement sur l'électrophone. Ici on a voulu fournir un aliment à la contemplation pour qu'elle fructifie immédiatement en prière.

N'est-ce point l'originalité de cette dévotion si méconnue : *le Rosaire?* Si certains l'ont prise en dégoût, c'est parce qu'on en a fait, contrairement à l'esprit de ses créateurs, une récitation machinale de *Pater* et d'*Ave*. Or elle est d'abord une contemplation. Elle propose à la foi d'arrêter son regard sur le Christ vivant, souffrant, glorieux; sur les *moments* les plus révélateurs de son Mystère de Salut, auxquels la Vierge Marie est associée comme co-Rédemptrice et première bénéficiaire. Un regard qui se porte d'abord sur l'*événement*, mais pour s'attarder non point à l'aspect superficiel, pittoresque ou émouvant : pour s'attarder au *mystère* d'amour dont il est le signe expressif et qu'il réalise.

Prenons un exemple. Quatrième mystère joyeux : *la Présentation de Jésus au Temple*. Il y a la montée au Temple de Marie et de Joseph, les tourterelles, le vieux Siméon et son *Nunc dimittis* et sa prophétie du glaive de douleur, la prophétesse Anne, et « la Chandeleur » avec ses cierges en procession... De beaux tableaux pour l'imagination. Mais au-delà il y a cet accomplissement de l'espérance d'Israël; il y a ce geste d'offrande et de consécration — ce geste d'offertoire qui les introduit tous deux au sacrifice de la Croix; il y a le mystère du Temple vers lequel nous sommes en montée et qui nous contient déjà. Le chrétien a le choix. Tandis que ses lèvres prient, son regard peut se poser sur la démarche de Yahwé qui accomplit pour son peuple ses promesses de salut, ou sur la consécration de Jésus et de sa Mère aux desseins miséricordieux du Père, ou sur cette présence de Dieu qui nous pénètre à la fois et qui nous appelle. Et dès lors, ce ne sont plus seule-

ment ses lèvres qui prient, mais son cœur, pour que la grâce de ce mystère lui soit, par Marie, accordée.

Où chercher les éléments de cette méditation? — Dans la Bible, tout naturellement. Plusieurs tentatives ont été faites dans ce sens; aucune, croyons-nous, n'a la valeur de ce qu'a réalisé Michel Bernard pour ces disques. Pour chacun des quinze Mystères, il a rapproché du texte évangélique qui dit l'événement telle page de saint Paul ou de saint Pierre ou telles paroles du Seigneur qui en proclament le sens; et il a fait chanter le mystère par des chœurs (parlés, quasi chantés) empruntés aux psaumes, à Isaïe, au Cantique, à Judith...

Ainsi le récit du Couronnement d'épines est commenté par les réponses de Jésus à la question de Pilate : « Tu es donc Roi? »; son sens spirituel est chanté par Isaïe (53) : l'homme de douleur dont la souffrance sauve les multitudes; la conclusion donnée par saint Paul aux Philippiens : « Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus... Il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave... »

Le récit de la Résurrection est chanté par la finale du psaume 21 et le psaume 117; deux passages de la Première aux Corinthiens en tirent la leçon (« être désormais une pâte toute nouvelle ») et la certitude de notre propre résurrection (« O mort, où est ta victoire?... »).

Ce dernier ensemble s'achève par le chant du *Regina coeli*. De même, pour d'autres mystères, des chants appropriés ont été choisis, dont l'intention est de prolonger la contemplation de l'auditeur. Quelques éléments de musique pure ont été introduits dans le même propos.

Le texte est imprimé. Il servira, sans nul doute, indépendamment des disques, à bien des chrétiens pour leur méditation personnelle du Christ dans ses mystères. Et on les imagine même aisément poursuivant à leur manière cette recherche, découvrant à travers la Bible d'autres textes pour prolonger en de nouvelles directions leur contemplation, toujours en partant du récit historique : il s'agit ici d'un choix, qui pourrait être différent et qu'il sera loisible (et fructueux) à chacun de compléter.

Mais celui-ci est bon. Et nous croyons que ces disques peuvent renouveler la catholique dévotion du Rosaire. Ils pourront servir à l'isolé dans le silence de sa chambre, mais plus encore au foyer réuni pour la prière du soir, au groupe de retraitants qui va prier le Rosaire, à la communauté religieuse, et éminemment à la communauté paroissiale.

A une condition toutefois : c'est qu'on n'écoute qu'un mystère à la fois et qu'il introduise sans délai à la prière. Autrement, le but poursuivi ne serait pas atteint; ce serait du gaspillage...

Les artistes à qui a été confiée la mission de servir la Parole de Dieu l'ont fait avec l'amour qu'avait éveillé en eux la découverte de ces textes admirables. Rien ici de l'emphase, de la déclamation théâtrale, voire même de la négligence qu'on peut regretter en certains disques bibliques interprétés

par des comédiens. Ceux-ci, tous jeunes, ont fait équipe, sous l'intelligente direction de Louis Fournier et de Marie-Rose Carlié, pour donner à chaque pièce son caractère et sa juste proportion dans l'ensemble : sobriété du récit, chaleur pressante des exhortations pauliniennes, vivacité des dialogues, pureté joyeuse des paroles de Marie et des anges, gravité simple du Christ. Deux voix d'hommes et deux voix de femmes ont réalisé les chœurs (psaumes et prophètes) qui créent, comme dans la liturgie, le jaillissement poétique, le climat lyrique que requiert une prière collective.

Félicitons-les de ce beau travail, dont l'initiative revient à *Jéricho, centre du disque chrétien*[1].

LE CHEMIN DE CROIX D'HENRI GHÉON

Rosaire et Chemin de Croix sont les deux plus populaires dévotions catholiques. L'une et l'autre contemplatives, la première de tous les mystères du Christ, la seconde de ses mystères douloureux. On connaît le célèbre Chemin de Croix de Claudel. Moins celui d'Henri Ghéon, sommet d'un *Mystère de l'Invention de la Croix* qu'il écrivit en 1932 pour un pèlerinage belge. Ces quatorze Stations ont été jouées des centaines de fois, dans des églises et sur des parvis. Pour les enregistrer, on a fait appel aux créateurs eux-mêmes, *les Compagnons de Jeux*. Rien n'a vieilli dans cette émouvante méditation poétique, scandée de quatrains chantés sur un mode ancien. C'est aussi une contemplation qui fait prier, parce que c'est l'œuvre d'un authentique poète qui était un homme de foi (30 cm. *Pastorale et Musique* PM 30.005).

H.-Ch. Chéry, o.p.

1. 31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. Chaque disque 33 tours, 25 cm. S. : 1.765 fr. + 120 fr. de port.

LES LIVRES

THÉOLOGIE

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *La contemplation de Dieu. L'oraison de Dom Guillaume.* Introduction, texte latin et traduction de Dom J. HOURLIER, moine de Solesmes. Coll. « Sources chrétiennes ». Série « Textes monastiques d'Occident ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 158 pp.; 840 fr.

Dans cette série bleue comme le ciel, après la fraîcheur du petit traité d'Aelred, *Quand Jésus eut douze ans,* voici la profondeur du *De contemplando Deo* de Guillaume de Saint-Thierry : texte dense, parfois difficile, tellement il est concis, réfléchi, chargé d'expérience, riche en formules dont on risquait d'évacuer le mystère en les dégageant du latin. Le traducteur n'a nullement sacrifié à la facilité; son œuvre paraîtra parfois d'un littéralisme excessif, elle n'aura point toujours la musicalité de l'original; mais elle respectera du moins ce caractère archaïque et cette vigueur qu'on apprécie en toutes les productions de l'époque romane. Il a d'ailleurs pris soin d'établir un texte critique, d'en retracer l'histoire, de l'annoter avec érudition, d'en identifier les sources. Un index scripturaire fait voir combien cette doctrine est johannique et paulinienne, tout ce que son expression doit aux Psaumes et aux Livres sapientiaux; à l'index des auteurs cités, on mesure tout ce que Guillaume emprunte à Augustin. Et cependant le traité demeure original : c'est une véritable étude de théologie mystique, où la recherche métaphysique alterne avec des moments de prière. Par degrés, à partir du Fils de Dieu fait homme, qui restaure dans l'homme l'image du Père en lui donnant l'Esprit, l'amour atteint la Trinité, participe à la vie divine, où il s'identifie avec la connaissance. Après avoir pensé, désiré, demandé, il n'est plus que de rendre grâces. A la prière qui achève le tout, Dom Hourlier, généreusement, ajoute un inédit, qui est encore une supplication et une élévation sur l'amour unifiant. Que de trésors en ces cent cinquante pages ! Elles ne sont pas de celles qu'on lit rapidement. Il faut les savourer, en scruter les détails. On comprend que l'éditeur ait cédé à la tentation de rédiger un « index des mots » où, à côté d'*affectus, amare, desiderare,* figurent de longues listes de *et,* de *in,* de *sed,* qui à vrai dire, sont bien peu significatifs. Mais le lecteur saura choisir parmi tant de richesses, *sicut qui invenit spolia multa.*

J. LECLERCQ.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme théologique, Le gouvernement divin,* I. Traduction française par Ch.-V. HÉRIS, o.p. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 300 pp.; 690 fr.

La Bible et la liturgie nous apprennent de façon vivante et concrète comment Dieu agit dans le monde et associe les anges et les hommes à son œuvre de salut. Mais il est bon que cette expérience s'accompagne d'une réflexion théologique sur la nature et les lois du gouver-

nement divin. Le volume que publie le P. Héris donne une traduction excellente et annotée des questions 103 à 109 de la *Prima Pars*, où saint Thomas étudie la conservation des créatures dans l'existence et la motion que Dieu imprime à leur activité, puis les relations des anges entre eux et l'influence qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres. Un second volume, qui doit paraître bientôt, traitera du rôle des anges à l'égard de l'homme et de la collaboration de celui-ci au gouvernement divin.

Tous ceux qui cherchent à comprendre comment Dieu conduit l'histoire, comment « Dieu, auteur de notre liberté, est seul capable de la mouvoir sans en briser les rouages » (p. 276), auront profit à lire les réponses très fermes de saint Thomas et le remarquable commentaire qu'en donne le P. Héris. Mais, en abordant les questions sur le langage des anges et les hiérarchies angéliques, le lecteur n'oubliera pas qu'il s'aventure sur un terrain où fleurit l'hypothèse : l'angélologie thomiste est fondée principalement sur l'autorité de Denys l'Aréopagite que le XIII^e^ siècle tenait pour un contemporain des apôtres et un auteur quasi inspiré; nous savons aujourd'hui que ce Syrien du VI^e^ siècle doit beaucoup aux spéculations néo-platoniciennes.

PH. ROUILLARD.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Contra Errores Graecorum*. Texte présenté avec notes, références et documents connexes par Mgr P. GLORIEUX. Desclée et C^ie^, Tournai-Paris, 1957; 178 pp.

Peu d'écrits peuvent donner meilleure idée de la nécessité de la tâche et des vertus du théologien pour la vie de l'Église. On sera reconnaissant à Mgr Glorieux de l'avoir mis à nouveau à notre portée en y ajoutant les deux textes nécessaires à sa compréhension : la lettre d'Urbain IV et le libelle de Nicolas de Cotrone. Le traité de saint Thomas, en effet, est une réponse à la requête du Pape Urbain IV attentif au dialogue avec les Grecs pour la réunion des Églises. La situation ne manque pas d'actualité... Un certain Nicolas de Durazzo trafiquait plus ou moins entre les deux cours de Byzance et de Rome, et se prévalait auprès du pape d'un libelle où se trouvaient réunies les propositions qui pourraient servir à l'entente avec les Grecs. Le pape confie le libelle à saint Thomas. Il faut lire les pages que celui-ci écrira en face de ce ramassis de propositions assez banales. Puissent son attention, sa bienveillance, sa justesse en même temps que son exactitude et son exigence servir de modèles à tout « théologien » !

Notons que l'édition ici proposée ne prétend à aucune amélioration : elle reproduit simplement le texte de l'édition d'Ucelli, et regrettons que l'effort de publication ne se soit accompagné d'une traduction, tant la seule proposition d'un texte latin reste actuellement de portée illusoire...

B. BRO.

Histoire et signification du Catéchisme biblique. Ouvrage en collaboration sous la direction de Hubert FISCHER. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 140 pp.; 450 fr.

S'il y a un secteur des activités catholiques où il est difficile de modifier des positions traditionnelles, c'est bien celui de la pédagogie catéchistique. Le nouveau catéchisme allemand, dont la publication fit événement en France, avant même la traduction en notre langue (*Catéchisme biblique*, recensé dans *La Vie Spirituelle*, novembre 1958, p. 436. Le mot *biblique* peut induire en erreur; il n'est guère fait état que de l'Évangile, l'Ancien Testament est

très peu cité), se recommande de lui-même; c'est une œuvre de grande valeur. Voilà pourtant un volume écrit tout spécialement pour le présenter aux catéchistes, l'expliquer, voire le défendre. L'imposer ? le mot serait trop dur. Les auteurs, qui signent chacun un chapitre de cette sorte de longue préface au livre de l'élève, sont pleins de compréhension, de bienveillante souplesse; ils savent, et ils répètent, que le principal, dans l'affaire, ce n'est pas le catéchisme, mais le catéchiste (pp. 47, 131).

H. Fischer donne dans le premier chapitre un aperçu historique de la question, à partir du catéchisme de Canisius; puis nous apprenons de quel soin, de quelles garanties fut entourée l'élaboration du Catéchisme biblique, depuis la première Conférence de Fulda en 1935. Les meilleurs spécialistes y travaillèrent; et l'Episcopat allemand, qui avait décidé l'œuvre, exigea de longs essais et remaniements avant de l'adopter.

Quel était le but? Inculquer aux enfants « ce que l'Église enseigne »? Non; « nous devons, comme l'Église le fait, faire connaître le Dieu vivant lui-même, ses œuvres, ses actions, ses plans et son dessein... La doctrine devient doctrine du salut » (p. 55).

L'ancienne catéchèse était caractérisée par son anthropocentrisme et son moralisme, qui facilement dégénéraient en naturalisme et en intellectualisme (p. 18). La nouvelle, qui réagit contre ces tendances et s'affirme christocentrique, tient cependant compte de ce qu'est l'enfant, plus que l'autre ne faisait; d'abord quant à « l'ordre psychologique, que la catéchèse doit respecter » (p. 47) en même temps qu'elle fait sien le plan même de Dieu.

L'ordre, *le plan* : question capitale; celui que suit le Catéchisme biblique est abondamment exposé, justifié ; dans le deuxième chapitre (Fr. Schreimayer); dans le sixième sous un autre de ses aspects : *les articulations maîtresses* (même auteur); enfin, en résumé (pp. 114-118), à la fin de l'important chapitre consacré à *l'utilisation du catéchisme dans le ministère pastoral* (A. Barth). Les « réalités dernières » sont annoncées au début du programme et enseignées en détail tout à la fin. Ce qui paraît logique si la catéchèse n'est autre chose que l'histoire du salut.

Ce n'est pas seulement cet ordre qui se trouve d'accord avec la psychologie de l'enfant, le mettant toujours en face du Dieu vivant, de ses gestes et de sa Parole; c'est toute la méthode, la « forme » des leçons, qui sont des « leçons composées » (H. Fischer) : les questions à apprendre n'y tiennent qu'une place restreinte; il y est fait appel à tout l'éventail des activités : tableau concret, textes scripturaires et textes explicatifs, réflexion personnelle, applications à la vie, suggestions pour des devoirs. Après l'exposé descriptif de H. Fischer, Cl. Tilmann propose une leçon-type, puis ouvre des avenues dans la pédagogie religieuse, à partir du nouveau catéchisme.

Aux maîtres qui auront à employer la méthode, on demande « un profond changement d'attitude » (p. 54); on souligne « la nécessité d'orienter l'instruction vers l'expérience et l'action ». Car « aujourd'hui ce n'est pas la formulation de la foi qui est en péril, mais la vie même de la foi » (p. 121).

Un chapitre spécial est consacré à la défense de l'illustration du Catéchisme biblique (Burkart). Pour notre part, tout en reconnaissant sa grande valeur expressive, nous regrettons qu'elle soit constamment si sévère. Un livre pour enfants, fût-ce un catéchisme, devrait susciter de temps en temps des impressions joyeuses, montrer davantage de visages souriants, au moins sereins. Ce n'est qu'une opinion personnelle. Burkart défend son œuvre, ou l'explique, avec pertinence.

M. Fargues.

MICHAEL SCHMAUS : *Katholische Dogmatik*. Band III, 1 : *Die Lehre von der Kirche*. Band IV, 2 : *Von den Letzten Dingen*. Max Hueber Verlag, Munich 1958, 1959; 934, 748 pp.; DM 37,50 et 29,80.

Nulle somme de théologie ne peut plus aujourd'hui traiter implicitement de l'Église. L'ampleur du fascicule consacré par M. Schmaus à l'Église manifeste que l'ecclésiologie est devenue un domaine central de la recherche théologique. On ne peut que se louer tout d'abord de posséder un instrument de travail aussi complet : vastes bibliographies, références fournies à point voulu, mise en œuvre on ne peut plus large des travaux récents. L'ordonnance du traité trahit aussi le perfectionnement journalier de la compréhension du mystère de l'Église. On pourra regretter que la succession des thèses et l'abondance de la matière dissimulent un peu la perspective de l'Église comme mystère se réalisant dans le temps, et en particulier de sa sacramentalité propre, au profit de la causalité et des fonctions. Mais c'est au lecteur à retrouver, dans un ouvrage de théologie, le mystère qui l'anime ! La mise en œuvre générale est excellente : large étude de la fondation de l'Église; le rôle du Saint-Esprit dans l'Église traité aussitôt après la doctrine du Corps du Christ; l'appartenance à l'Église rangée dans le chapitre de la visibilité; les notes considérées d'abord comme propriétés; la mission de l'Église étudiée en dernier lieu comme vue plénière sur l'Église; l'infaillibilité pontificale mise au sein de la mission apostolique; la nécessité de salut de l'Église traitée en conclusion. Autant de choix heureux qui font de cet ouvrage un très précieux manuel.

Le volume consacré aux fins dernières constitue une somme d'eschatologie. La première partie relative à l'eschatologie générale forme un essai très cohérent d'intégration de la destinée humaine dans le mystère du Christ à partir du fait historique de la Révélation. Les travaux de l'exégèse contemporaine sont mis en œuvre. L'exposé a un tour un peu formel, mais où il est loisible d'y puiser indéfiniment comme si l'on demeurait au contact continu de l'Écriture. La deuxième partie relative à l'eschatologie individuelle suit davantage les cadres d'un traité classique des fins dernières.

B. DUPUY.

F. DIEKAMP, K. JUSSEN : *Katholische Dogmatik*. Band I : Einleitung in die Dogmatik. Die Lehre von Gott. Band II : Die Lehre von der Schöpfung. Die Lehre von Christus. Band III : Die Lehre von den Sakramenten. Verlag Aschendorff, Münster, 1957-1959; 371, 614 et 512 pp.; DM 16,80, 27 et 21,50.

L'éloge de la *Dogmatique suivant les principes de saint Thomas* de F. Diekamp n'est plus à faire. C'est le « cours » le plus complet, suivant le plan de la *Somme*, que nous possédions. On connaît sa façon, qui unit l'effort d'information positive à l'exposé spéculatif. Le professeur K. Jüssen a respecté la méthode de la première édition et l'a considérablement enrichie. On trouvera dans cette nouvelle édition, non seulement d'excellentes bibliographies sur chaque problème de doctrine que soulève la pensée de saint Thomas, mais un « status quaestionis » auquel on aura toujours intérêt à se reporter. Plus liée à la problématique même de saint Thomas que celle de Schmaus, la dogmatique de Diekamp répond moins qu'elle à ce qui est l'objet même de la dogmatique : l'étude du dogme et de son développement. Elle est davantage un cours de théologie positive et spéculative, mais un cours qui porte une attention très grande aux notions de révélation, de tradition et de magistère. Elle répond mieux à des préoccupations proprement scolaires. Pour toutes ces rai-

sons, elle est appelée à demeurer très longtemps un manuel des plus utiles.

B. DUPUY.

P.-R. RÉGAMEY, o. p. *Les anges au ciel et parmi nous.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 126 pp.; 350 fr.

Si, comme le pense le P. Régamey citant Dom Vonier, « la race humaine est maintenue dans l'équilibre mental grâce à l'incessante vigilance des esprits bons » (p. 77), et si vraiment « à ce compte, les temps où nous sommes entrés exigent de leur part un singulier renfort » (*id.*), remercions-les de n'avoir ni refusé, ni mesuré ce renfort à l'auteur de cet excellent petit livre. L'équilibre de la pensée et de la foi vive le caractérise en effet, et, à travers mille écueils, le préserve aussi bien des imaginations aventureuses dans les domaines de l'hypothèse que des négations desséchantes ou des positions minimistes. Le P. Régamey croit à l'existence des purs esprits et à la valeur des sources d'Écriture et de Tradition qui nous certifient à leur sujet. En cela il est simplement chrétien. Il avance jusqu'à une authentique théologie des anges. Et en cela il est thomiste très orthodoxe. Il admet leur rôle actif jusque dans le détail du gouvernement de ce monde, de son accommodation aux choses du Royaume et de la fidélité des chrétiens à leur vocation. En cela il est un spirituel pénétrant et docile. Son regard est aiguisé par l'amitié avec les anges, dont il parle avec ferveur, et dont il vit de façon assez évidente. Ici ou là il nous en laisse entrevoir quelques aspects *merveilleux* dont, même mineurs, il nous enchante, comme ce train qui, de façon habituelle stoppe très exactement au quai de façon que l'ami des anges ait la portière ouverte devant lui. « Il faut l'action surnaturelle des anges en grâce, pour que les créatures du monde visible nous soient fraternelles » (p. 100). C'est dire la place qui leur est reconnue dans une création que beaucoup d'écrits du P. Régamey ne nous avaient guère habitués à regarder d'emblée avec des yeux fraternels! Et c'est dire la force et la douceur qu'il trouve dans le commerce avec les anges.

Puisse ce petit livre, tout à l'honneur de la collection qui l'a suscité et accueilli, faire connaître un aspect trop oublié de la révélation chrétienne; aider ceux qui ignorent pratiquement les anges à les découvrir et à se familiariser avec eux; et multiplier dans les rangs des croyants les amis de ces très chers « amis ».

J. BONDUELLE.

LOUIS BORDET : *Religion et mysticisme.* Coll. « Initiation philosophique ». P.U.F., Paris, 1959; 134 pp.; 360 fr.

L'auteur a réalisé, en ce livre, un tour de force : exposer en si peu de pages et avec une telle clarté l'ensemble des problèmes du mysticisme. La description des faits et les différentes explications ne pouvaient être présentées d'une façon plus accessible. Ces questions sont cependant si obscures et si difficiles à résoudre, elles concernent des disciplines si variées, histoire, psychologie, métaphysique, théologie, qu'on ne s'étonnera pas si l'auteur ne rallie pas tous les interprètes du mysticisme. Considérons, par exemple, l'extase : est-elle vraiment le phénomène mystique essentiel? N'est-elle pas plutôt une phase intermédiaire de la vie mystique, celle de la sortie de soi, avant le terme qui est l'union avec Dieu? Il est difficile, d'autre part, d'argumenter si l'on ne dispose pas d'un vaste ensemble de témoignages sûrs. Or, dans un si petit volume, comment n'être pas contraint de recourir parfois à des travaux de seconde main qui résument les faits, mais aussi souvent les déforment? Bien d'autres points appellent la dis-

cussion. Ainsi, la place de l'humanité du Christ, la fréquence des faits mystiques et surtout leur situation dans le développement de la vie de la grâce. Mais si ce livre incite ainsi à réfléchir et invite à accorder un nouvel intérêt à ces questions du mysticisme, ce n'est pas un mince mérite. Et l'on ne peut que louer l'auteur d'avoir eu la hardiesse d'aborder un si vaste domaine.

R.-L. O.

A. LÉONARD : *Dialogue des chrétiens et des non-chrétiens.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 80 pp.; 375 fr.

Le problème de la tolérance est depuis longtemps un problème crucial pour beaucoup de consciences chrétiennes. Possesseurs de la vérité dans la mesure où ils y adhèrent, ils veulent par ailleurs respecter la liberté de conscience et d'option qui est au cœur de chaque homme comme de chaque société, tout en sachant qu'il est de leur devoir de répandre la vérité. Comment trouver une solution à ce dilemme ? C'est ce que beaucoup n'arrivent pas à voir, et ils adoptent de ce fait une tolérance facile ou une intolérance non moins facile, le juste milieu demandant des principes sûrs dans leur application. Il faut dire qu'il nous manquait un guide accessible et sûr, qui sache être clair sans être superficiel et précis sans manquer des nuances nécessaires à un sujet comme celui-ci. Il nous semble que ce petit ouvrage du P. Léonard nous donne ce guide avec beaucoup de bonheur. Après une introduction qui délimite le sujet, c'est à la lumière et même à l'intérieur de la théologie de la foi et de la charité qu'il situe et éclaire les principes catholiques de la tolérance et il peut conclure ce chapitre en disant : « Il n'y a rien dans la doctrine catholique qui interdise le respect des consciences, le sens de la liberté, la délicatesse de la charité, bien au contraire. Ni la foi ni la charité n'inspirent le fanatisme ou le sectarisme. »

Le troisième chapitre aborde la question de « L'Église et le dialogue. Réponse à quelques objections ». Là aussi, c'est dans la théologie de l'Église que se trouvent les grands principes qui éclairent les doutes, les hésitations et réduisent les objections à leur juste valeur : Église institutionnelle et Église de la charité ne furent jamais opposées, la Vérité est une, et l'adhésion à l'Église n'est pas un enrôlement dans une société humaine, mais une adhésion au Corps mystique pour y recevoir la Parole de Dieu et la paix du Christ. La dimension de l'Église est verticale et non horizontale. Est-ce à dire que le chrétien se désintéressera de la terre ? Certes non, mais son action sera orientée et les actes du magistère continueront les actes du Christ à travers cette histoire qui doit conduire l'homme et la création à l'accomplissement du plan de Dieu : tout réunir dans le Christ. Et l'auteur nous explicite cela sur les problèmes actuels : liberté dans la politique et la question sociale, entre autres.

Le dernier chapitre nous éclaire sur la coexistence du chrétien et du non-chrétien qui peut être vraie seulement dans une prise de conscience des valeurs de la foi dans leur plénitude : posséder la vérité, et le savoir certes, mais savoir aussi qu' « il existe entre les hommes une prodigieuse unité, une communion mystique ». Des applications pratiques nous mettent en garde contre des illusions fréquentes : celle d'une religion mondiale fabriquée humainement et celle d'une philosophie commune. L'auteur conclut alors en donnant l'exemple de Mounier : le sérieux et l'intégrité de la foi dans une présence aux besoins d'un monde à sauver dans ses vraies valeurs et dans sa liberté.

Cette recension un peu longue, mais dont nous ne nous excusons pas,

voudrait inviter le lecteur à lire ce petit livre et à le prolonger dans son cœur, dans sa pensée et surtout dans sa vie.

P. Franceschini.

K. RAHNER : *Dangers dans le catholicisme d'aujourd'hui.* Trad. R. Givord. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 136 pp.

Ce petit livre est caractéristique de la manière du P. K. Rahner : il traite des problèmes réels, et avec une grande fraîcheur, en les renouvelant par une réflexion de type philosophique sur les concepts, c'est-à-dire les notions, engagés dans la question. Ce petit écrit, excellemment traduit par M. l'abbé Givord, se compose de trois études. La première pose ce qu'on pourrait appeler le droit imprescriptible du personnel dans l'Église, c'est-à-dire de ce que le Saint-Esprit communique et opère de façon personnelle dans une âme. La seconde étude constitue un diagnostic très ferme sur ce qu'on a appelé *l'éthique de situation,* sur laquelle, dans la suite, Pie XII a exprimé plusieurs fois des avertissements aussi précis que graves. Le P. K. Rahner montre bien le danger d'oublier qu'il y a, dans l'éthique chrétienne, une nature imprescriptible et inchangeable des choses, qui se traduit, en particulier, dans les préceptes négatifs : Tu ne feras pas... La troisième étude, qui a donné au livre son titre publicitaire, est à la fois très perspicace et, à notre avis, insatisfaisante. Le P. K. Rahner diagnostique *a priori,* par une analyse serrée, qu'il doit y avoir, qu'il ne peut pas ne pas y avoir, de l'hérésie dans l'Église. Mieux : depuis que le Siège romain en son rôle de règle de la foi, fait partie du contenu défini de la foi elle-même, la réprobation des hérésies est devenue tellement inévitable, tellement rapide, que l'hérésie ne peut exister de façon quelque peu durable, *dans* l'Église, que cachée, larvée ou souterraine. Ceci dit, *quelle* hérésie, ou tendance hérétique, existe ainsi, de facto, dans l'Église ? C'est, dit le P. Rahner, une certaine fronde à l'égard du magistère romain.

Il ne fait pas de doute que le P. Rahner dénonce ainsi quelque chose de très réel. Une référence discrète à un livre d'Ernst Michel, laisserait entendre que certaine situation autrichienne est particulièrement visée. Mais — et c'est là où l'analyse nous paraît incomplète, donc insatisfaisante —, quel théologien catholique *actif* ne pourrait servir d'exemple à telle ou telle remarque du P. Rahner ? Lui-même ne pourrait-il citer des noms ? Dans ces conditions, n'y aurait-il pas lieu d'étendre l'analyse jusqu'à celle des conditions dans lesquelles ces hommes fidèles ont, à tort ou à raison, le sentiment de travailler ? On pourrait, au paragraphe « Dangers », ajouter un paragraphe « Malaise ». La vérité du tableau y gagnerait en intégrité.

Le P. Rahner (p. 114), semble penser que la note de pertinacité ne fait partie que de la définition *canonique* (il souligne) de l'hérésie. Non : de sa définition théologique aussi.

Y. M.-J. Congar.

Robert GUELLUY : *L'esprit communautaire surnaturel.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 52 pp.; 240 fr.

Voir la communauté humaine d'une façon trop naturelle, trop humaine n'est pas si rare qu'on le pense; ce petit livre vient nous rappeler opportunément que c'est une erreur et qu'un véritable esprit communautaire doit être surnaturel pour être efficace et vrai, tant sur le plan paroissial et ecclésial que sur le plan universel. Ces pages lucides et animées d'un véritable esprit surnaturel seront éclairantes et bienfaisantes.

P. F.

Documents du deuxième Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs, 3 vol. Comité des Congrès internationaux pour l'apostolat des laïcs, Rome, 1958, 1959; 242, 288 et 244 pp.; 2.500 fr. les 3 vol.

Trois volumes bien remplis nous présentent tous les textes essentiels du deuxième Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs.

Le premier tome, *Les Laïcs dans l'Église*, contient les études doctrinales : on y trouve rassemblés les importants discours et conférences prononcés à l'occasion du Congrès par le pape Pie XII, les cardinaux Pizzardo, Siri et Montini.

Face au monde d'aujourd'hui (tome II) est d'allure plus descriptive : il donne un panorama général de l'attente du monde; les grands noms du catholicisme mondial ont contribué avec talent à cette large analyse; retenons au hasard les signatures de Joseph Folliet, John Wu, J.-P. Dubois-Dumée, Vittorio Véronèse.

Le troisième volume, *Former des Apôtres*, réunit les rapports qui ont préparé le Congrès et les comptes rendus des carrefours; il peut servir utilement à déterminer les éléments fondamentaux de la formation de base à l'apostolat des laïcs.

Tout cet ensemble mérite d'être lu avec attention. On n'y découvrira pas de recettes ni même l'apologie de telle ou telle méthode, mais on y prendra mieux conscience des principes directeurs de la vocation apostolique de tout fidèle; en même temps on entend clairement l'appel que nous lance le monde. Signalons enfin que les analyses sont conduites aussi bien en fonction de la diversité des pays que de la variété des milieux humains, ce qui donne un beau témoignage d'universalité concrète.

GUY LAFON.

A.-M. ROGUET : *On nous change la religion.* Coll. « Tout le monde en parle ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 128 pp.; 330 fr.

Que de fois ne l'a-t-on pas entendu ce refrain : « On nous change la religion », et il exprimait, avec une nostalgie du passé, une hésitation, une crainte, voire une désapprobation ou une critique acerbe de ce que l'on qualifie volontiers d'innovations bibliques ou liturgiques. Ce n'est certes pas ce que l'on trouvera dans ce petit livre, le nom de l'auteur dissipant rapidement toute illusion à ce sujet; ce n'est pas non plus un panégyrique ou une défense des dites innovations, mais un examen loyal, vrai et nuancé du renouveau actuel dans l'expression de notre foi au plan personnel ou communautaire. Le style alerte, voire piquant, en facilitera la lecture et nous souhaitons que les nombreux lecteurs sachent faire une mise au point sérieuse de leurs enthousiasmes ou de leurs refus à l'aide d'un guide aussi sûr et aussi convaincant. Un petit livre à lire et à faire lire, comme tous ceux de cette excellente collection.

P. F.

Note sur la doctrine de l'Église en matière scolaire. Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 24 pp.

Rappeler aux chrétiens « que seule la Hiérarchie est qualifiée pour engager l'Église » dans la question scolaire n'était pas inutile, pas plus, d'ailleurs, que de préciser ce que l'Église enseigne sur ce sujet. L'école chrétienne a trop d'importance dans la formation chrétienne de nos jeunes pour que des chrétiens se permettent à son égard de l'indifférence, voire de l'hostilité plus ou moins déguisée; c'est un problème vital et ces notes doctrinales doivent nous éclairer sur ce problème comme aussi nous faire adopter à son égard la seule attitude digne d'un chrétien.

P. F.

LIVRES REÇUS

ESCHIMANN (A.) : *Le Prophète Jérémie*. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1959; 248 pp.; 1.235 fr.

NTOINE (Louis) : *René Bazin (1853-1932). Un témoin de l'Église*. Coll. « Apôtres d'aujourd'hui ». Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 208 pp.; 780 fr.

'Apocalypse. Traduite par M.-E. BOISMARD. 3e édition revue. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 92 pp.; 390 fr.

vec Notre-Dame. Coll. « Pages spirituelles ». J.A.C.F., Paris, 1959; 110 pp.; 330 fr.

ERGOUGNIOUX (F.-M.) et GOETZ (Joseph, s.j.) : *Les Religions des Préhistoriques et des Primitifs*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 126 pp.; 350 fr.

HAMBRE (Henri, s.j.) : *Christianisme et Communisme*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 124 pp.; 350 fr.

HARLIER (J.-P.) : *Le signe de Cana*. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 96 pp.

OMBES (André) : *Deux flammes d'amour*. Coll. « Spiritualité ». Éd. du Cèdre, Paris, 1959; 200 pp.; 690 fr.

OMBES (André) : *Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson*. Tome III : *L'évolution spontanée de la critique gersonienne*. Première partie. Librairie Vrin, Paris, 1959; 328 pp.

OMBES (André) et LEFÈVRE (Luc J.) : *Pèlerinage spirituel à Lourdes*. Éd. du Cèdre, Paris, 1959; 112 pp.

or Jesu. Commentationes in litteras Encyclicas « Haurietis aquas ». I, Pars theologica; II, Pars historica et pastoralis. Casa Editrice Herder, Rome, 1959; 782 et 662 pp.

OTTIER (Jean-Louis) : *La technocratie, nouveau pouvoir*. Avant-propos de D. DUBARLE. Coll. « Signes du temps ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 144 pp.; 585 fr.

ourants religieux et humanisme à la fin du XVe et au début du XVIe siècle. Colloque de Strasbourg, 9-11 mai 1957. Coll. « Bibliothèque des Centres d'Études supérieures spécialisés ». P.U.F., Paris, 1959; 144 pp.; 800 fr.

ENIS-BOULET (Noële M.) : *Le Calendrier chrétien*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 126 pp.; 350 fr.

ocumenta pontificia ad instrauralionem liturgicam spectantia. II, 1953-1959. Bibliotheca « Ephemerides liturgicae ». Éd. Liturgiche, Rome, 1959; 116 pp.

ONTAINE (Anne) : *Armand Godoy*. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1959; 216 pp.; 675 fr.

ROGER (Jacques, o.s.b.) : *Le Concile de Trente a-t-il prescrit de donner des explications en langue vulgaire pendant les cérémonies liturgiques ?* « Bibliotheca Ephemerides Liturgicae ». Éd. Liturgiche, Rome, 1959; 82 pp.

LEASON (Robert W., s.j.) : *Christ and the Christian*. Sheed and Ward, New York, 1959; 180 pp.; $ 3.

UISSARD (Lucien, a.a.) : *Catholicisme et Progrès social*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 128 pp.; 350 fr.

GUITTON (Jean) : *L'Église et l'Évangile*. Coll. « Église et temps présent ». Éd. Bernard Grasset, Paris, 1959; 450 pp.; 990 fr.

Habaquq. Abdias. Joël. Traduits par J. TRINQUET, p.s.s. 2e édition revue. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 96 pp.; 390 fr.

Heures du jour (Les). Bréviaire français. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 1162 pp. 14×10 papier bible; 3.900 fr.

JEAN-NESMY (Dom Claude) : *L'amour du Christ*. Coll. « Cahiers de La Pierre-qui-Vire ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 360 pp.

Jérémie. Les Lamentations. Baruch. Traduits par A. GELIN. 2e édition revue. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 310 pp.; 1.200 fr.

JOHANN (Robert, s.j.) : *The Meaning of Love*. Geoffrey Chapman, Londres; 134 pp.; 16 s.

KILLGALLON (James) et WEBER (Gerard) : *Life en Christ*. Chicago, 1959; 286 pp.

KING (Archdale A.) : *Liturgy of the Roman Church*. Longmans, Green and Co, Londres, 1957; 476 pp.; 42 /.

LA GORCE (Agnès DE) : *Le vrai visage de Fénelon*. Librairie Hachette, Paris, 1958; 360 pp.; 1.170 fr.

LEFLAIVE (Anne) : *L'Hôtel-Dieu de Beaune et les Hospitalières*. Coll. « Les grands ordres monastiques et instituts religieux ». Éd. Bernard Grasset, Paris, 1959; 224 pp.; 840 fr.

MAERTENS (Dom Thierry) : *Pour une meilleure intelligence du Canon de la Messe*. Coll. « Paroisse et liturgie ». Apostolat liturgique, Bruges, 1959; 116 pp.

PALANQUE (Jean-Rémy) : *De Constantin à Charlemagne à travers le chaos barbare*. Coll. « Encyclopédie du catholique au XXe siècle ». A. Fayard, Paris, 1959; 126 pp.; 350 fr.

Proceeding of the 1958 Sisters' Institute of Spirituality. Edited by Joseph E. Haley, c.s.s. University of Notre-Dame Press, Notre-Dame (Indiana), 1959; 316 pp.; $ 4.

RIDOLFI (Roberto) : *L'étonnant Monsieur Papini*. Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1959; 302 pp.; 1.000 fr.

SCHLETTE (Dr Heinz Robert) : *Die Lehre von der geistlichen Kommunion bei Bonaventura, Albert dem Grossen und Thomas von Aquin*. Kommissionverlag Max Hueber, München, 1959; 228 pp.

Vers la paix scolaire ? Équipes enseignantes, Paris, numéro spécial juin 1959; 48 pp.

La vie de l'Église sous Pie XII. Ouvrage collectif. Cahier n° 27 de « Recherches et débats ». A. Fayard, Paris, 1959; 256 pp.; 500 fr.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

Dom J. Leclercq, L'idée de la Royauté du Christ au moyen âge, p. 325
M.-D. Chenu).

THÉOLOGIE

Guillaume de Saint-Thierry, La contemplation de Dieu. L'oraison de Dom
uillaume, p. 339 (J. Leclercq). — Saint Thomas d'Aquin, Somme théolo-
ique. Le gouvernement divin, I, p. 339 (Ph. Rouillard). — Saint Thomas
'Aquin, Contra Errores Graecorum, p. 340 (B. Bro). — Histoire et signifi-
ation du catéchisme biblique, p. 340 (M. Fargues). — M. Schmaus, Katho-
sche Dogmatik, Band III et IV, p. 342 (B. Dupuy). — F. Diekamp,
. Jussen, Katholische Dogmatik, Band I, II et III, p. 342 (B. Dupuy). —
.-R. Régamey, Les anges au ciel et parmi nous, p. 342 (J. Bonduelle). —
. Bordet, Religion et mysticisme, p. 343 (R.-L. O.). — A. Léonard, Dia-
gue des chrétiens et des non-chrétiens, p. 344 (P. Franceschini). — K. Rah-
er, Dangers dans le catholicisme d'aujourd'hui, p. 345 (Y. M.-J. Congar).
- R. Guelluy, L'esprit communautaire surnaturel, p. 345 (P. F.). —
ocuments du deuxième Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs, p. 346
. Lafon). — A.-M. Roguet, On nous change la religion, p. 346 (P. F.). —
ote sur la doctrine de l'Église en matière scolaire, p. 346 (P. F.).

Un grand événement dans l'édition catholique

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

Grand format

Non illustrée.

- Typographie : grands caractères très lisibles.
- Tirage 2 couleurs sur beau papier supralfa.
- Format : In-4° double grand soleil (28,5 × 38 cm).
- Reliure : Plein chagrin, tranches rouge sous or, 4 signets, fers spéciaux à l'or fin.

  Demi-chagrin, plats parchemin, tranches ivoirées, 4 signets, fers spéciaux à l'or fin.

La Bible à la place d'honneur dans les paroisses et les familles.

La souscription est ouverte.

Reliure plein chagrin : **37.500** fr.
Reliure demi-chagrin, plats parchemin : **30.000** fr.

Conditions spéciales de paiement.

Adressez-vous à votre libraire habituel
ou à défaut aux Éditions du Cerf,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7°

LES ÉDITIONS